ANNÉE

NOVEMBRE 1949

NOV 15 1949

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : Un Poème de Saint John Perse

HONORÉ DE BALZAC : Lettres à l'Étrangère

FLEURIOT DE LANGLE : Les Souvenirs du Général Bertrand

GÉNÉRAL BERTRAND : Entretiens de Napoléon à Sainte-Hélène (I)

LA VARENDE : Le Trésor de Bernouville

ANTON EKART : Article 58

AGNÈS CHABRIER : Images du Pérou et de Bolivie

GEORGES R. MANUE : Le Viet-Minh, notre Ennemi

CONRAD RICHTER : Le Maître de la Prairie (fin)

CELIA BERTIN : Trois Romancières anglaises

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL CLAUDEL	Un Poème de Saint John Perse	3
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère	16
FLEURIOT DE LANGLE	Les Souvenirs du Général Bertrand	38
GÉNÉRAL BERTRAND	Les Entretiens de Napoléon à Sainte-Hélène (I).	42
LA VARENDE	Le Trésor de Bernouville	55
ANTON EKART	Article 58.	66
AGNÈS CHABRIER	Images du Pérou et de Bolivie	87
GEORGES R. MANUE	Le Viet-Minh, notre Ennemi	102
CONRAD RICHTER	Le Maître de la Prairie (fin)	112
CELIA BERTIN	Trois Romancières anglaises	135
DENISE BOURDET	Images de Paris	144
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	152
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	157
	Correspondance et Chronique bibliographique	165

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LA COUR D'ASSISES, JURIDICTION D'EXCEPTION

par **Maurice GARÇON**

de l'Académie Française

L'ATTENTAT DE LA BANQUE LEVASSEUR

par Emmanuel ROBLÈS

SOUVENIRS

par Myriam HARRY

ALLEMAGNE

par Alexandre ARNOUX

de l'Académie Goncourt

MES GLORIEUX FRÈRES

par Howard FAST

TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 num.). Fr.	**1.250 »**	**Étranger** :	Un an (12 num.). Fr.	**1.600 »**
—	Six mois (6 num.) ..	**625 »**	—	Six mois (6 num.) ..	**800 »**

En cas de paiement en monnaie étrangère :

U.S.A.	$	**6. -**	**Egypte**	Piastres.	**145. -**
Suisse	F.S.	**25 »**	**Angleterre**	£.	**1.12. -**
Belgique.	F.B.	**270 »**	**Hollande**	Florins.	**16. -**
Portugal.	Escudos.	**155. -**	**Syrie**	Liv. Syr.	**13,5**

Italie .. .. Lires. **3.000. -**

payables par chèque adressé à la **REVUE DE PARIS**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1949

UN POÈME DE SAINT JOHN PERSE

CERTAINEMENT, oui, oui, mais comment donc? d'accord! bien entendu! il y a une poésie dont l'intérêt principal revient à l'artifice, disons à l'art, si l'autre mot sonne mal à vos oreilles ; qui tire le plus gros de sa valeur, conformément aux théories marxistes, de la main-d'œuvre. La tradition en remonte loin, par delà Catulle et Horace jusqu'aux Alexandrins, et plus haut encore, jusqu'à la source, jusqu'à ce désir naturel à l'homme d'enfermer sa pensée évasive dans une forme infrangible définie et définitive, allant chez Mallarmé jusqu'à une espèce de formule conjuratoire. Le tour du capitaine Binet, que l'on entend fonctionner dans le roman de Flaubert, n'a pas cessé de ronfler tout au long de notre littérature, et les rayons superposés de notre étagère à bibelots témoignent glorieusement de son activité. Je ne suis pas le dernier à lui apporter mon appréciation. Bravo!

Je serais peut-être moins prompt à l'accorder aux soulagements éloquents du gaz romantique. Je ne la refuse pas tout de même. Bien sûr que non!

Il y a cependant une autre poésie, nourrie par l'espace et à qui il faut de l'espace pour se développer, une poésie qui naît moins de l'ajustage précis d'une combinaison verbale que de l'attention hors de nous à un ensemble. A un ensemble très vaste et très divers d'éléments, souvenirs ou imaginations, qui, sous le même souffle, soudain animés d'un rapport naturel ou inattendu, confluent dans la même direction. C'est à cette catégorie que ressortit le poème épique, forte poussée vers un but à

travers un milieu prédisposé, qui laisse derrière elle un remuant sillage de spectacles, de figures et d'événements. Différant du roman en ceci que le rythme, soit le pied attentif au pas, y introduit un élément solennel de délectation. C'est à cette catégorie encore que ressortit le poème, par les rhéteurs jadis appelé didactique, et à qui conviendrait mieux le mot : contemplatif, dont les vieux poètes grecs et hindous, sans parler du grand Lucrèce, nous ont donné des modèles, et dont vient de surgir, au milieu de notre langue française, tel qu'un mont Saint-Michel démesurément accusé par le jusant, un témoignage monumental.

Cela s'appelle *Vents*, et c'est signé d'un nom à peu près inconnu, et d'ailleurs fictif : Saint John Perse [1]. Voulez-vous le portrait de l'auteur?

Fictif lui-même comme son nom. Je ne puis mieux faire que de le coller au début de cette étude en manière de frontispice.

Contemplateurs! Mais oui, il y a toute une race d'hommes, plus nombreux qu'on ne croit, que la nature a recrutés pour cette occupation inquiétante et décriée. Laissez-moi le temps de vous expliquer ça.

L'Œil.

L'œil..., l'œil de l'homme, c'est quelque chose à quoi l'on ne comprend rien, si l'on n'y reconnaît, en même temps que la fonction passive, seule, je crois, admise par les physiologistes, une force de dard, l'éjection hors de cet arc, de ce puissant appareil concentrique de muscles, de lentilles et de miroirs, d'un rais qui touche, le regard, le regard inquisiteur

1. Saint John Perse : on sait que sous ce pseudonyme Alexis Léger, qui fut longtemps secrétaire général des Affaires étrangères, publia en 1923 un recueil de poèmes, *Anabase*. Seconde apparition d'un écrivain à qui l'on devait déjà *Eloges* édité en 1913 sous la signature Saint-Léger-Léger. L'ouvrage ici commenté *Vents* a récemment paru chez Gallimard. (N. D. L. R.)

par exemple du médecin, du marin, de l'homme d'affaires, du confesseur, du géodésien. Le type de l'homme à regard, du manieur de regard, bien entendu, c'est le peintre, dans le métier de qui les paupières, le jeu innombrable, instantané de ces découpeuses, de ces obturatrices, données par la nature, joue un rôle essentiel. Il s'agit ici moins de comprendre, ou d'apprendre, que de surprendre. De surprendre, tentativement, par une série de chocs, délicatement ménagés sur notre sensibilité, au point juste l'émission colorée, ou disons plutôt ontologique, de cet objet dont nous avons entrepris l'étude, le signe à nous réservé qu'il nous donne de son existence. Il y a aussi cet œil du curieux et du vigilant, le regard, si fréquent chez les femmes, à l'affût de tout ce qui bouge et de tout ce qui arrive, parfois perfidement ou paresseusement embusqué. Et, complétons ! Le regard du poète et du musicien, un regard qui absorbe au dehors, dirai-je, des références, de quoi alimenter la réflexion.

L'œil des peintres... Mais regardez avec attention le dessin reproduit plus haut, l'étonnant portrait, par lui-même exécuté, d'un poète japonais, Shiki, décédé au début de ce siècle. Le visage tout entier a été sacrifié à sa fonction. Les paupières et tous les traits ne sont plus que des indications à des degrés divers d'évanescence. Il ne reste plus dans le cadre facial que ces deux couples de trous ronds, que je serais plutôt tenté d'appeler des ventouses. Ce qui donne unité à tout le système, c'est l'appareil de levage, je veux dire les deux sourcils qui traduisent la tension intérieure, sa puissance de traction et d'attraction. Et si j'appelle votre attention, lecteurs, sur une caractéristique pour moi importante, cette inégalité dans l'élévation des sourcils, c'est que je la retrouve dans deux pièces de ma collection de documents ; l'une est la photographie d'un groupe d'astronomes américains et l'autre le portrait du fameux mystique flamand Ruysbroeck l'Admirable. Peut-être l'activité intense et rectiligne du regard comporte-t-elle une répartition de l'installation de visée, l'établissement d'un support. L'un des yeux qui met l'autre œil en joue.

Cela, c'est l'œil du contemplateur. L'artiste, sacrifiant tout à la fixité, n'a planté sur le papier que ces deux pupilles noires. Mais dans les deux témoignages cités par moi, on réalise autour du dard toutes les cordes concentriques et accommodatrices de l'appareil à apprendre et à connaître, à piquer et à toucher, les paupières comme des lèvres, l'orbite et le visage lui-même, qui n'en est que l'élargissement. Le contemplateur est celui qui, au-delà du proche et du mouvant, vise à travers la distance du fixe. Quelqu'un me regarde, et j'ai l'impression, comme on dit dans le vernaculaire, qu'il me *fixe*.

***

Le titre choisi pour le poème : *Vents*, vents au pluriel, prête à confusion et ne fait pas assez ressortir, à mon avis, l'unité de l'entreprise engagée, une épopée, décidément, oui, car, puisqu'il en fut une du retour, celui d'Ulysse, pourquoi n'y en aurait-il pas une de la poussée en avant ?

Le Vent, il n'y en a qu'un, celui qui vient de l'Ouest, avec des reprises diverses de durée, d'intensité, une modulation infiniment souple de l'intention. Il ne s'agit pas ici de ces migrations de la tribu antique qui consultait une plume pour la suivre sur la direction à prendre. L'aventurier européen, arrivé au bout de son continent, comment eût-il résisté à cette double tentation du soleil là-bas qui l'appelle et de cette haleine, entrecoupée comme une phrase, qui le repousse ? Quel paradis peut-il y avoir pour lui qu'au prix de l'effort ?

***

Saint John Perse, à raison de son âge et des circonstances, a eu, comme son existence, des horizons partagés entre un siècle et un autre siècle, un versant et un autre versant du monde et de l'Humanité, ce que l'on pourrait appeler une assiette diédrique, une destinée comportant ligne d'intersection.

Il vient authentiquement de l'Ouest. Tout ce que promet le Soleil couchant aux occupants de cette jetée d'embarquement qu'est l'Europe, il est né dedans, au beau milieu de la corbeille antillaise. Le Couchant n'est-il pas la patrie, la vraie patrie de tous les hommes de désir ? Celle du bouddha Maitreya, vers laquelle se mit un jour en route le fabuleux Laotzeu ; celle qui, pour toute sa vie, a condamné Christophe Colomb à l'exil. Lui, S.J.P., est né dedans. Tout jeune, il en est parti, mais on peut supposer qu'il n'a jamais cessé d'en entendre le reproche et le rappel. Le moment est venu à la fin de recueillir et de rassembler ses forces pour une grande investigation, non point sur le plan géographique, ou politique, ou économique, mais pour l'interpellation du séjour et consultation des grandes Présences muettes. La Chose qui est au-delà de la Mer ! Et ce barrage, ce seuil, une fois franchi, l'Espace pur, la Mer qui est au-delà de la mer !

Cela commence par un frissonnement autour de nous de choses mortes et desséchées :

Comme un grand arbre sous ses hardes et ses haillons de l'autre hiver, portant livrée de l'année morte,

Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles de bois mort et ses corolles de terre cuite,

Comme un grand arbre de magie sous sa pouillerie d'hiver, vain de son lot d'icones, de fétiches,

Ha ! très grand arbre du langage, peuplé d'oracles, de maximes et murmurant murmure d'aveugle-né.

Tout poème épique commence par une Invocation, comme qui dirait à la route. Le « Narrateur » ici en confie la charge à l'un de ces prêtres sorciers, voués aux rapports avec l'Étendue, dont il a fait jadis la rencontre en Mongolie. *Divination par l'entraille et le souffle et la palpitation du souffle ! Faveur du dieu sur mon poème !*

Il ouvre sa carrière parmi les vieux peuples d'Europe, sous le mécontentement général, à travers un tohu-bohu de rêves, de théories, de constructions imaginaires, dont l'ouvrier, le machiniste décorateur est le Vent. Nous pensons toujours au Vent comme à quelque chose d'expiré et qui nous pousse, en réalité c'est quelque chose d'aspiré, emprunté par le vide à l'inconnu, et pour nous, le plus souvent, populations de la frange Atlantique, à l'Ouest. Trois pages donc pour nous décrire ce travail de dispersion, comme sur de la vapeur, d'un paysage en train de passer au compte du souvenir : et en même temps de propositions et de promesses. Suggestion *des écritures nouvelles*, comme dans des liasses *inscrites dans les grands schistes à venir*. Avec aucune d'elles le poète ne se sent d'accord. Sa vocation n'est-elle pas, comme il dit, *la mésintelligence*? Non point l'intelligence, mais la mésintelligence.

Tout à reprendre et la faux du regard sur tout l'avoir menée ! Pour embarcadère, l'explorateur a choisi une bibliothèque, cimetière d'idées et d'images momifiées, *innombrable sédiment de livres par hautes couches crétacées. Ha ! tout ce parfum tiède de lessive et de fermentation sous verre, de terres blanches à sépulcre et de terre de bruyère pour vieilles serres, et cette pruine de vieillesse aux moulures de la pierre, et carie de grèves à corail, sécheresse et supercherie d'autels... S'en aller, parole de vivants !* Rien à faire pour nous de ce magasin de fournitures : de ce fonds de commerce de la boutique à comprendre. Au-devant de nous, *Eâ, dieu de l'abîme, ton bâillement n'est pas plus vaste*. Le Conseil est cette femme nue que l'Enchanteur étreint en un lieu aussi rapproché que possible des étoiles, le sommet par exemple de l'un de ces édifices que New-York a élevés à l'imitation des antiques *Ziqquraths* babyloniens. *Conseil de force et de violence*. Recours à l'énergie vivante sous l'apport calcaire. *Un homme encore se lève dans le vent, le pied déjà sur l'angle de la course.*

D'autres ont bu le vin nouveau dans les fontaines peintes au minium. Et de ceux-là nous fûmes. Fini le songe, notre salut est dans la hâte et la résiliation. Qu'on nous cherche aux confins des hommes de grands pouvoirs réduits par l'inaction au métier d'enchanteurs. La condition des morts n'est point notre souci, ni celle du failli. L'intempérance est notre règle, l'acrimonie du sang, notre bien-être. Nos revendications furent extrêmes, à la frontière de l'humain. Nous nous levons avec ce très grand cri de l'homme dans le vent, et nous nous avançons, hommes vivants, pour réclamer notre bien en avance d'hoirie. Adieu, Ville ! La Ville par trois fois frappée du signe de l'éclair et par trois fois, la Ville, sous la foudre, comme au clair de l'épée, illuminée dans ses houillères et dans ses grands établissements portuaires, — un golgotha d'ordure et de ferraille, sous le grand arbre vénéneux du ciel, portant son sceptre de ramures comme un vieux renne de Saga.

Enlèvement de clôtures ! de bornes ! à nous le monde entier des choses !

Et si le vent faiblit? *La brûlure de l'âme est la plus forte et contre les*

sollicitations du doute les sanctions de l'âme sur la chair. Nous n'avons pas besoin de dieux lisibles. *Le Vent frappe à notre porte avec un gantelet de fer, et c'est murmure encore de prodiges parmi les hautes narrations du large. Un ordre de solennités nouvelles se compose au plus haut faîte de l'instant* (l'arête, la ligne d'intersection dont je parlais tout à l'heure) *et par là-bas mûrissent en Ouest les purs ferments d'une ombre prénatale — fraîcheur et gage de fraîcheur... S'en aller, s'en aller ! Parole de vivant !*

Sur ces mots se termine le Premier Chant.

***

Les premières mesures du Chant II se font entendre. Il s'agit, et il va continuer à s'agir, de l'Amérique, j'entends cet ample évasement du long continent vertical, sous latitudes Nord, réalisée comme un visage qui fournit expression à tout le corps. Une étendue d'humanité homogène comme la mer. Et Saint John Perse est, de vocation, un marin qui n'apprécie que la mer et, ce qui lui ressemble le plus, la plaine, le désert, la steppe, la « prairie », cette Asie centrale où jadis il a navigué. Le voici qui maintenant y, sous l'incitation des vents qui chaque matin sur la page des journaux promènent de grandes soutaches isobares, tire des bordées.

Un continent somme toute mal apprivoisé à l'homme, une terre plutôt violentée qu'épousée et que l'on sent encore sous le genou meurtrissant, sauvage, réfractaire, irréductible. Les poètes l'ont bien senti, Stevenson et surtout Lenau. Un autre monde, pas tout à fait authentique, partagé entre une double nostalgie, celle du souvenir à l'Est et celle de la curiosité à l'Occident. Une atmosphère de suspens, de fin de journée, imprégnée au Nord de mélancolie puritaine (les romans de Hawthorne), au Sud une stupeur stagnante, funéraire, mortuaire : les étangs de la Caroline, les cyprès sous les linceuls flottants de la mousse espagnole, les poèmes d'Edgar Poe, les romans de Caldwell et de Faulkner. Là dedans, la présence continuelle, ambiante, pénétrante d'un fluide qui y trouve son domaine autochtone, l'électricité : qui tantôt vous remonte, vous sature, vous surexcite jusqu'à l'hystérie, et tantôt vous laisse veule, défunt, anéanti, et alors, vite un peu d'alcool, le bouton de la radio ! Et de temps en temps, ces espèces de crises de désespoir de la nature, les galopades forcenées de la tornade et du blizzard, comme pour vérifier les frontières de ce Vide immense où nous sommes immergés. Partout, hors de nous, le démesuré, le Vide, une absence de justification extérieure à la place que j'occupe, l'obsession mortelle de cet Ennui auquel il s'agit à tout prix d'échapper et contre lequel on a essayé de créer, en vain, des organisations coopératives. La *stimmung* coloniale. Étrangers, on n'est ici que des étrangers. « L'Exil [1] ». Vite, l'alcool, le gin, la politique, la danse, le cinéma,

1. *Exil* : c'est le titre du premier recueil de poèmes américains de S.J.P.

l'auto et une antenne désespérément, comme un haillon de naufragé, arborée à l'auto ! A tout prix, si l'on ne se résigne pas à l'abdication cadavérique de ces corps alignés sous les vérandahs, échapper à la visibilité par l'agitation, éluder la persistance de ce regard autour de nous qui nous regarde ! *Matière à suspicion ! matière à suspicion !* répète par trois fois notre guide.

Tout cela, pour le bien comprendre, il faut avoir longtemps vécu au milieu du peuple le plus authentique qui soit au monde, un peuple de Jobs épicuriens, foncièrement heureux, foncièrement satisfait, foncièrement foncier, autochtone, le peuple Chinois.

Mais le propos du poète qui nous invite ici à l'accompagner est bien différent du mien. Il ne s'agit pas de comprendre, mais de *deviner*, dans le sens étymologique du mot : *divinari*. Il ne s'agit pas tant d'une intelligence analytique, résultant d'une étude extérieure de la forme, des organes, de la politique, de l'histoire, de la pensée, que d'une *intelligence* intérieure, non accompagnée d'assentiment : comme on dit que l'assiégeant au sein de l'assiégé s'est ménagé des *intelligences*. *Ce grand secret de mélancolie* dont parle Chateaubriand, il ne s'agit pas pour nous d'en confronter la cause et la leçon, il s'agit de l'épouser. De l'épouser ? Moins de l'épouser peut-être que de recourir au fond de nous-mêmes pour lui fournir consonance aux harmoniques appropriées. C'est ainsi qu'en affaires ou en amour, le sens de ce qu'on nous dit est souvent moins important que le *ton*. Et de même, c'est ainsi que du milieu des spectacles naturels se dégage un certain *ton* avec lequel il est métier pour nous de négocier. Un ton, sans doute, transcrit dans cette espèce d'écriture chiffrée dont parle Novalis. *Cette écriture chiffrée*, dit-il, *qu'on rencontre partout, sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux et pétrifications, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les clartés du ciel*. Tout *veut dire*, mais rien ne signifie qu'en excluant la traduction, suivant cette *mésintelligence* essentielle dont S.J.P. nous entretenait tout à l'heure, et qui fait la substance de ces archives qu'il nous montrait ensevelies dans les feuillets du schiste ! De là, dans la rhétorique Saint John Persienne, cette transposition perpétuelle du vu sur la clef du lu ou de l'écouté :

Une bible d'ombre et de fraîcheur dans le déroulement des plus beaux textes du monde... Et c'est un goût de choses antérieures, comme aux grands titres préalables l'évocation des sources et des gloses, comme aux grands livres de mécènes les grandes pages liminaires... Les grandes proses hivernales... Un ciel pareil à la colère poétique dans les délices et l'ordure de la création... Vols d'insectes comme des morceaux de saints, comme des lambeaux de prophéties errantes et des récitations de généalogistes, de psalmistes... Mise en clair des messages : réponse donnée par illumination du cœur. Non point l'écrit, mais la chose même. Conservation non des copies mais des originaux. Et l'écriture de poète suit le procès-verbal. Tu te révéleras, chiffre perdu !... etc., etc.

A cette obsession du *texte* vient s'en ajouter une autre : celle du *signe*, de l'*intersigne*, du chiffre indéchiffrable, de la chose qui veut dire. D'une lettre de S.J.P. j'extrais ce qui suit :

De tous les musées d'Europe que j'ai visités je n'ai gardé que peu d'impressions : à Londres, au British Museum, un crâne de cristal de la collection précolombienne ; au South Kensington Museum, un petit bateau d'enfant recueilli par lord Brassen au milieu de l'océan Indien ; au Kremlin, un bracelet de femme au pâturon d'un cheval empaillé, sous le harnais grossier d'un conquérant nomade ; à l'Armeria de Madrid, une armure d'infante ; à Varsovie, la lettre d'un prince écrite sur une feuille d'or battu ; au Vatican, la même lettre sur une peau de chèvre ; à Brême, une collection historique de peintures imaginaires pour boîtes à cigares.

On songe à ces planchettes bizarrement découpées, qui, se complétant l'une par l'autre, servaient autrefois de *credentials* aux conspirateurs. De là cette attention prêtée par les mystiques à ces objets sous leurs pieds où ils trouvent quantité d'avertissements : Jean-Paul Richter, par exemple, dont je lis dans le recueil d'Albert Beguin (p. 141) :

Nous savons que Jean-Paul, quand il se promenait dans la campagne, autour de Bayreuth, ramassait dans l'herbe et dans la poussière tous les objets abandonnés, clous, fers à cheval, bouts de ficelles, instruments rompus : il les emportait pieusement à l'auberge, et il les déposait dans un grand coffre à bois. (De même un certain original que nous dépeint le roman de Romain Gary : *Le grand Vestiaire*).

Ainsi s'expliquent, partiellement, les vocables hétéroclites recueillis soigneusement par S.J.P. au travers de je ne sais quels vocabulaires et utilisés par lui moins pour leur valeur suggestive ou esthétique qu'en une qualité, si je peux dire, de catalyseurs : *falun*, *pavies*, *ourlienne* [1].

***

C'est fini derrière nous, dans l'œil occulte qui nous suit, de voir monter le haut retable de la Mer comme le grand mur de pierre des Tragiques. Voici un goût de choses antérieures, les terres neuves, une fraîcheur d'eaux libres et d'ombrages, une fraîcheur de terre en bas âge comme un parfum de choses de toujours, de ce côté des choses de toujours, et comme un songe prénuptial : la terre à longs traits sur ses plus longues laisses courant, de mer à mer, à de plus hautes écritures, dans le déroulement lointain des plus beaux textes de ce monde. Là nous allions de houle en houle, la terre à son comble, portant tribu d'États nouveaux, assemblant d'aire en aire ses grands quartiers de bronze vert où s'inscrivent nos lois. Et par là c'est le Vent, l'Hiver crépu comme Caïn. Au seuil d'un grand pays nouveau sans titre

1. Avec un succès relatif. Par exemple : *la grande chose ourlienne*. Larousse : OURLIENNE, *qui se rapporte aux oreillons. La grande chose ourlienne...* hum! on pense fâcheusement, aux « impollués vocables » de feu Jean Moréas.

ni devise levant un doigt de chair, j'interroge, Puissance! Je t'interroge, plénitude! Et c'est un tel mutisme...

Et maintenant c'est le Sud, le Golfe, cette communion des deux éléments, des deux espèces, dans la boue, la descente immense de l'eau comme l'échappement régulier d'une horloge. *Guidez, ô chances vers l'eau verte les grandes îles alluviales arrachées à leur fange! Qu'elles descendent, tertres raclés, avec les fleuves sous leurs bulles tirant leur charge d'affluents, tirant leur chaîne de membranes et d'anses et de grandes poches placentaires, toute la treille de leurs sources et le grand arbre capillaire jusqu'en ses prolongements de veines, de veinules...* » Suivent quelques pages consacrées au Sud historique, celui de l'époque coloniale, de la Guerre de Sécession. « *Nous connaissons l'antienne. Elle est du Sud.*

Mais c'est de pierre aujourd'hui qu'il s'agit et de combler d'un seul tenant l'espace de pierre entre deux mers, le temps de pierre entre deux siècles. Laisse peser, à fond de toile sous le gruau des pluies, le fleuve gras qui trait en son milieu toute la perte d'un pays bas. Nos routes dures sont en Ouest où court la fonte en son afflux, parmi l'orage magnétique peignant au soufre de trois couleurs l'exhalaison soudaine d'un monde de stupeur. Les vallées mortes à grands cris... Le porche d'argile est sans vantail. La cruche suspendue dans les fauveries du soir. Un aigle d'armorial s'élève dans le vent.

Textes reçus en langage clair! Versions données aux deux versants! Et toi-même, ô poète bilingue entre toutes choses bisaiguës, homme assailli du dieu, homme parlant dans l'équivoque! Et toi, soleil d'en bas (je suppose qu'il s'agit de cette vision inouïe, dans une fissure de la terre, comme un coucher de soleil pétrifié, du Grand Cañyon), *férocité de l'Être sans paupières, tiens ton œil de puma dans tout ce pain de pierreries. Au-delà sont les craies vives de vigie, les hautes tranches à grands cris abominant la nuit, et les figurations en marche sur les cimes parmi la cécité des choses. Plus d'un masque* [1] *s'accroît au front des hauts calcaires éblouis de présence.*

Ainsi finit le Chant II.

***

Le Chant III, c'est l'Histoire, la poussée et la percée des Conquistadores successifs (parmi lesquels on regrette que place n'ait pas été accordée aux Français, aux « coureurs des bois » canadiens) : Espagnols, protestants, Mormons, et enfin les savants des derniers jours aux prises — en prise directe — avec la matière.

Mais se hâter! Se hâter! C'est de l'homme qu'il s'agit! De l'homme lui-même, quand donc sera-t-il question? Qui élèvera la voix? Voici le Poète à la fin qui sort de ses chambres millénaires, le Poète lui-même à la coupée

1. Il y a un sculpteur américain qui s'est fait une spécialité de tailler des montagnes entières en forme de masques.

du siècle. C'est de l'homme qu'il s'agit et de son renouement. Voici le temps des aventuriers de l'âme qui interrogent la terre entière pour connaître le sens de ce très grand désordre. Je te licencierai, logique! Prends la conduite de la course, œil! pupille ouverte sur l'abîme! Le Voyant n'aura-t-il point sa chance? L'Écoutant sa réponse? Cette heure, peut-être la dernière! cette minute même! cet instant... Car l'Amérique n'est pas comme la France un séjour, une demeure composée. C'est une succession de barrières parallèles, les Alleghanys, le Mississipi, les Rocheuses. Une invitation à passer outre! Plus loin, toujours plus loin! En avant! *Le cri, le cri perçant du dieu sur nous!*

***

C'était hier, les vents se turent. Ainsi commence le Chant IV. *N'est-il rien que d'humain?* Intermède. Le doute. L'arrêt du cavalier, *le front contre la selle à l'heure brève de la sangle, et jusqu'en ce dernier quartier de lune mince trouvera-t-il le signe de l'éperon.* Cet enlacement de bras de femmes... *Nous reprenions un soir la route.*

Et de nouveau la Mesa [1]. *Aller où vont les Cordillères bâtées d'azur comme d'un chargement de quartz. Je me souviens d'un haut pays sans nom, illuminé d'horreur et vide de tout sens.* On retrouve la même sensation dans le *Journal* de Julien Green traversant le Wyoming. *Le vent y lève ses franchises, la terre y cède son droit d'aînesse pour un brouet de pâtre, Une civilisation de la laine et du suint et la sagesse tirée des grandes sacoches à coca. Les femmes au relent de brebis, les femmes dégraissées au naphte pour les fêtes, hommes de grès, femmes plus lourdes et vastes que des pierres meulières...*

Plus loin! plus loin! Plus bas! plus bas! Face à l'Ouest! Dans tout cet épanchement du sol par grandes chutes et paliers vers d'autres pentes plus propices et d'autres rives plus charitables, jusqu'à cette autre masse d'irréel, jusqu'à ce haut gisement de chose pâle en Ouest où gît la grâce d'un grand nom — mer Pacifique — celle qu'il ne faut jamais nommer! — Nuñez de Balboa, les tentations sont toujours fortes dans ce sens.

Plus bas! plus bas! Sur les étagements gradués de ce versant du monde, baissant d'un ton à chaque degré, la table plus proche de la Mer (la Mer de toutes parts au loin présente et proche, et de toutes parts au loin elle m'est alliance et grâce et circonlocution). Plus vite! plus vite! A ces dernières versions terrestres! à ces dernières coulées de gneiss et de porphyre, jusqu'à cette grève de pépites, jusqu'à la chose elle-même, jaillissante! Hymne de force et de splendeur où l'homme au soir pousse sa bête frémissante, la bête violacée et comme assombrie du mal d'être mortelle!

Nous sommes loin de Marcel Proust!

Je sais!... Ne rien revoir! Mais si tout m'est connu, voir n'est-il que

1. *Mesa,* comme on sait, est le mot espagnol pour *plateau.*

revoir ! Et tout nous est reconnaissance. Et toujours, ô mémoire, vous nous devancerez en toutes terres nouvelles où nous n'avons vécu.

Ici la grève et la suture et au-delà le reniement.

Plus loin ! plus loin ! La Mer encore, la Mer en Ouest, les Iles !...

... La dernière île et le dernier arbrisseau : une miliacée des laves, croyons-nous. Et au-delà, au-delà, par-delà les derniers froncements d'humeur...

Une déflagration sèche, comme l'étincelle qui jaillit à la rencontre de deux champs électriques incompatibles !

C'est en ce point de ta rêverie que la chose survient : l'éclair soudain — et à celui qui chevauchait en Ouest une invincible main renverse le col de sa monture. Qu'allais-tu déserter là ? Songe à cela plus tard, qu'il t'en souvienne ! et de l'écart où maintenir avec la bête haut cabrée une âme plus scabreuse.

Ce n'est pas un garçon de vingt ans, ivre d'aventure et d'inconnu, qui écrit ces lignes : c'est en somme, oui, un vieil homme déjà, de soixante ans, avec un grand passé derrière lui d'homme du monde, de diplomate et d'homme politique, qu'il n'aurait tenu qu'à lui de continuer et de couronner : mêlé à d'énormes affaires mondiales. Maintenant, il faut revenir.

Il y a eu si peu de temps pour naître à cet instant ! Et maintenant il faut revenir...

***

Nous reviendrons, un soir d'automne, et soudain devant nous la haute barre de ténèbres, le pays tendre et cher, un couteau d'or au cœur !

Moi aussi, je les ai connus, ces retours ! Toute ma vie, de quoi a-t-elle été faite que d'eux, ces départs et ces retours ? Mais est-ce qu'on revient jamais ? Aucune réconciliation ne prévaudra en nous sur le remords indélébile, d'une trahison mutuelle, sur cette rupture avec l'habitude, sur cette déclaration d'incompatibilité.

Nous faudra-t-il avant le jour nous frayer route d'étranger jusqu'à la porte de famille ? Alors qu'il n'est personne encore dans les rues pour disputer aux Parques matinales l'heure où les morts sans sépulture quêtent les restes des poubelles et les journaux au rebut dans les amas du chiffonnier.

Le moment est venu pour nous, au-delà des excuses et des consolations, de la conclusion. *Nous en avions assez de ces prud'hommeries de pierre sur nos places, et de ces Vierges de Comices sur le papier des Banques ! Les grandes alliances de famille, les grandes cléricatures civiles et les Palais d'Archives haussant sur la Ville leurs médaillons de pierre vides comme des taies d'aveugles ! Nous avions rendez-vous là-bas avec la fin d'un Age. Point d'abjuration pour nous. Il n'y a plus pour nous d'entente avec cela qui fut.* Tout de même, peuples enfermés, remerciez-moi ! On est venu vous rapporter l'immensité, on est venu vous rapporter l'horizon ! *Et le Vent est revenu avec nous, ivre d'un principe amer et fort. Ce sont de très grandes forces au travail, de très grandes forces à la peine. Mais le poète est parmi vous comme une tour de guet. Son exigence ne s'est point tue, sa*

créance n'a point décru. Son grief est sans accommodement. Qu'il tienne jusqu'au soir, qu'il tienne son regard sur la chance de l'homme ! Et sur tout cela là-bas qui peuple l'abîme de ses yeux !

***

L'abîme de ses yeux ! Je reviens à ce portrait symbolique que je trouve dessiné à la première page de cette étude. Une figure faite de deux narines dilatées et de deux yeux dévorants à jamais impuissants à se fermer. Quelqu'un, le contemplateur, qui demande tout au dehors. Ces yeux à des hauteurs différentes hissés par le sourcil dont je ne dirai pas qu'ils écoutent, mais qu'ils déchiffrent. En somme une position épique, plutôt que lyrique ou dramatique. Dans l'Ode, c'est le poète qui parle et qui nous parle et dans le drame qui confie à des personnages fictifs les registres divers de son expression. La Veine épique, c'est le Poète exerçant sur l'inspiration — ou Vent — dans l'intérêt d'une certaine histoire, dont il est responsable, une action distributive et organisatrice. L'œil du Voyant donc, je ne dirai pas qu'il écoute, mais qu'il surveille et contrôle : du dedans au dehors à son poste c'est une espèce d'ingénieur catalytique qui se paye le spectacle de tout ce que la parole hors de lui grâce à lui est capable de déchaîner, un hérissement par plaques d'imaginations et de souvenirs. Ainsi, quand on est en mer par un temps calme, ces risées qui peuplent tout à coup la surface lisse de parterres momentanés, du multiple au lieu de plat. On chemine à travers ces improvisations de l'Esprit.

***

Il est temps de conclure. Mais la conclusion hésitante à son aventure spirituelle donnée par ce successeur de Colomb, qui s'en trouverait satisfait ? Je sais, c'est beaucoup pour l'être humain, si sujet à s'enkyster à son enveloppe, de s'habituer à l'univers, de penser en fonction de l'ensemble, d'élargir son champ respirable, d'enrichir de réalité l'indispensable réservoir de nos rêves. Pas plus qu'il n'y a plus aujourd'hui d'économies fermées ou de civilisations fermées, il n'y a plus d'imaginations fermées et de propositions à l'abri de leurs correspondances. Il n'y a plus de vent qui, désormais chargé de connaissance, ne soit devenu esprit, un esprit qui à notre âme intérieure ne sourie tout bas l'invitation. Avec le vent, cet élément qui nous donne la vie, ce n'est pas seulement un réservoir où nous puisons, c'est une espèce d'intention à notre rencontre, pour quoi a été fait le mot d'*inspiration*. Mais il n'y a pas seulement inspiration et respiration de cette personne individuelle, il y a une inspiration et une respiration cosmique, il y a la respiration de notre planète. *Surge, Aquilo !* est-il dans le Cantique (4-16), *et veni, Auster, perfla hortum meum.* Dans la prophétie d'Ezechiel également, nous

voyons à l'œuvre les quatre Vents du ciel qui rassemblent l'Humanité. Ce souffle de la mousson, jadis, qui faisait bruire les grands stores de ma vérandah, cette haleine à grandes reprises de la mer, cette solennelle fonction respiratoire de notre monde, on sait que c'est l'échange de la zone surchauffée de l'Équateur et de l'air froid du Nord, dévié par le mouvement de la planète, qui le détermine, l'alizé cérémonialement évinçant le contre-alizé. C'est bon de savoir ça et de recevoir en pleine figure la volonté de Dieu. Mais Dieu est un mot que Saint John Perse évite, dirai-je religieusement? et que pour un empire — n'est-ce pas, Léger? — il ne laisserait pas sortir de ses lèvres. Et cependant, conduit par le soleil au rebours de ce souffle tantôt violent, et tantôt perfide, et tantôt méditatif, qu'allait-il chercher au-delà de toute barrière, qu'allait-il demander aux réservoirs de l'Incommensurable?

PAUL CLAUDEL,
de l'Académie Française.

LA dernière série de lettres de Balzac que nous avons publiée se terminait par une lettre datée du château de Wierzchownia, en décembre 1847. *Cette lettre était destinée au chancelier de l'Empire russe, afin d'obtenir du tsar Nicolas Ier, en faveur de Balzac, l'autorisation d'épouser son hôtesse, la châtelaine de Wierzchownia, madame Eve Hanska, l'Etrangère, née comtesse Rzewuska, veuve, depuis* 1841, *de Wenceslas Hanski.*

Les relations de Balzac et de madame Hanska étaient fort anciennes, datant de 1833. *Mais en raison de l'éloignement des deux amants et des difficultés des voyages, leurs rencontres furent peu nombreuses, heureusement pour nous, car nous y avons gagné : le magnifique recueil des* Lettres à l'Étrangère, *dont trois volumes ont déjà paru*[2] *et un quatrième prêt à paraître, contenant les années* 1833 *à* 1847. *Nous en donnons ici la suite. Rappelons que Balzac, harassé par ses travaux et en mauvais état de santé, est parti de Paris, le dimanche,* 5 *septembre* 1847, *à huit heures du soir, pour se réfugier auprès de son amie. Il arriva à Wierzchownia le lundi* 13, *au coucher du soleil, et y séjourna jusqu'à la fin de janvier* 1848. *Le dimanche* 30 *janvier, probablement, il quitte son amie et se met en route pour rentrer à Paris, où ses affaires, toujours compliquées, exigent sa présence. Le jeudi,* 3 *février, il arrive à Lemberg et s'empresse d'écrire à l'Étrangère la lettre que l'on va lire.*

1. Voir la *Revue de Paris* du mois d'août 1947.
2. H. de Balzac, *Lettres à l'Etrangère*, Paris, Calmann-Lévy, 3 volumes in-8°.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, par Berditcheff.

Léopol[1], jeudi midi [3 février 1848].

Chère Comtesse,

Il m'a été impossible de vous écrire par le *législateur*[2], car il fallait passer la frontière, et je ne suis resté qu'une demi-heure chez M. de Hackel, le temps de tout arranger pour le retour de la voiture et les passeports.

Je suis si souffrant de la tête que je vous écris avant de me mettre au lit. Arrivé à sept heures et demie, hier à Brody[3], je suis reparti à neuf heures et demie, après avoir fait marché avec un Juif, qui, pour 15 florins, m'a conduit ici. Le froid était horrible, et je l'ai senti, malgré toutes les précautions. Ce bouda[4] juif était excessivement incommode, et nos malles aggravaient le malaise. On n'a plus, en s'en retournant, la force morale qui faisait tout supporter en venant. Je viens de trouver le café de Wierzchownia, fait par vous, gelé. C'est un café sans esprit ; si jamais café a dû être chaud, c'est celui-là!

Vous ne vous figurez pas l'avidité des banquiers, il est impossible de se servir d'eux. Ils demandent des 7 à 9 p. 100 pour vous donner des lettres de change d'ici sur Francfort. Il n'y faut pas penser. Il m'est plus que jamais démontré qu'il faut toujours tout emporter en or, avec soi. M. de Hackel n'aurait jamais pu faire mon affaire, et elle s'est faite à Dubno, par le fameux successeur de Nathanson[5], avec qui Bilboquet[6] a eu un engagement. La victoire lui est restée, et vous n'avez aucune inquiétude à avoir. Bilboquet perdra le moins possible.

Je ne vous parlerai pas de mon chagrin ; il m'a ôté toute résistance. M. André[7] a dû me croire idiot. Le prince Antoine[8] est venu, M. André m'a présenté au fameux auteur. Tout cela était comme des ombres chinoises. (Mon mal de tête redouble, et il n'est pas sûr que je parte ce soir pour Cracovie.) J'ai compris l'existence des condamnés à mort.

Ici, pas une chambre à l'hôtel de Russie. Je vous écris de l'hôtel d'Angleterre, et je ne puis pas vous promettre de vous écrire plus tôt

1. Ville de Galicie, aussi dénommée Lemberg et Lwow. Balzac y avait déjà passé le 10 octobre 1847, en allant de Paris à Wierzchownia.
2. C'est-à-dire M. de Hackel, directeur des douanes à Radziviloff, dont Balzac avait fait la connaissance et dont il avait été l'hôte quelques mois auparavant, le 11 octobre 1847.
3. Brody, dont Balzac nous a entretenu abondamment dans la *Lettre sur Kiew*, p. 39-52. *(Les Cahiers Balzaciens*, n° 7*)*.
4. C'est un véhicule fait en bois et en osier, consistant en un panier oblong posé sur une perche accompagnée de quatre roues.
5. Nathanson était banquier à Brody.
6. Sobriquet de Balzac, tiré de la parade des *Saltimbanques* de Dumersan et Varin. On trouvera le portrait de Balzac-Bilboquet et de ses saltimbanques : Atala (madame Hanska), Zéphirine (Anna Hanska), Gringalet (Georges Mniszech) au tome III des *Lettres à l'Etrangère*, p. 80.
7. Frère du comte Georges Mniszech, mari d'Anna, la fille de madame Hanska.
8. Antoine Radziwill.

que Dresde. Je vais dormir trois heures et partir pour Cracovie, où je continuerai en chemin de fer, jusqu'à Dresde.

Mardi, j'ai dîné à Puliny[1]. Hier, je n'ai pas dîné du tout, car on m'a servi des choses effroyables et sans nom à l'hôtel de Russie[2]. J'ai mangé toute la langue[3] de Wierzchownia et bu une demi-bouteille du vin que vous m'avez donné (le pauvre homme!). Sans cela, je ne sais ce que je serais devenu.

Ma pensée et mon âme sont à Wierzchownia. Les boudas transportent un paquet. Je vous suis à toute heure à Wierzchownia, vous, Anna et Georges, et j'assiste à tout par la pensée. Je me dis : « Ils font telle et telle chose. Anna lit Capefigue[4] auprès de sa maman qui fait de la tapisserie. On dîne. On joue aux échecs en se rappelant les fureurs *Bilboquetiennes* et les imprécations de madame *Hancha*. On se dit : « Bilboquet est là ; Bilboquet, etc... »

Hélas! Bilboquet ne sait où il est. Il est à Wierzchownia bien certainement, jusqu'à ce qu'il soit à travailler. Enfin, en tout temps, à toute heure, dites-vous que vous serez dans le vrai en vous disant : « Bilboquet nous aime », car je vous l'ai tant de fois répété que vous devez le savoir. Bilboquet n'a que vous au monde. Vous êtes tout l'univers pour lui (y compris les *coléoptères*)[5].

Il paraît qu'il y a Contrats[6] à Léopol, car on fait un tapage qui redouble mon mal de tête.

Allons, je vais me coucher, dormir deux ou trois heures et me remettre en route, en essayant de vivre à Wierzchownia par la pensée. C'est ma seule chance de supporter la route.

M. André compte bien être à Paris en mai. Nous reviendrons ensemble.

En vous écrivant ici, aujourd'hui, vous aurez ma lettre tout aussitôt que si j'avais écrit de Dubno, de Radziviloff ou de Brody ; je m'en suis informé.

Alions, à Dresde, je vous écrirai plus au long et plus en détail. Ceci est une lettre fille de mal de tête, et je ne sais ce que je dis que quand je vous dis que je vous aime tous follement. Aimez-moi bien toujours.

Mes tendresses, chère comtesse. Bien des embrassades du désespéré à Gringalet[7] et mille choses de cœur à Annette, qu'elle daignera accepter.

1. Domaine de madame Hanska.
2. A Brody.
3. Sur le rôle de la langue fumée dans les voyages de Balzac, voir la *Lettre sur Kiew*, p. 18 et 76.
4. Historien et publiciste contemporain de Balzac, plus remarquable par la surabondance de ses ouvrages que par leur qualité.
5. Le gendre de madame Hanska, collectionnait les coléoptères.
6. C'est-à-dire une foire analogue à la fameuse foire des Contrats de Kiew.
7. Surnom de Georges Mniszech.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

Breslau, lundi 7 [février 1848].

Chère comtesse bien chérie et bien regrettée, je suis bien chagrin de vous avoir parlé de mon mal de tête de Léopol, car il a cédé à une nuit de quinze heures de sommeil. C'était une migraine cousine germaine de celle de Prague, et vous aurez été inquiète en recevant cette lettre, écrite sous l'impression de cette folie des nerfs en révolte. Ils tenaient tant à Wierzchownia qu'ils ne voulaient pas le quitter.

Me voici ici pour jusqu'à demain matin. Ainsi l'a voulu Guillaume de Nassau [1], qui avait un petit recouvrement de 10 thalers à faire ici, et j'y ai d'autant plus volontiers consenti que mes jambes étaient terriblement enflées, car je suis resté près de trois nuits en voiture d'Autriche, qui est une espèce de *carcere semi-duro*, depuis Léopol. Nous avons voyagé de Léopol à Cracovie par un temps affreux ; magnifique au ciel, qui était d'une pureté, d'un bleu napolitain, et terrible à raz-terre, car il faisait ce vent, décrit par Eugène Sue, et nommé le levantis. La neige courait par escadrons ; la voiture se maintenait à peine dans sa perpendicularité. Le chemin s'encombrait de monticules de neige mêlée de terre. S'il y avait eu plus de neige en Galicie, j'aurais eu le roi des chasse-neiges. A Tarnova, jusqu'où j'étais allé seul, et conséquemment sans fatigue, j'ai pris un vieil officier polonais, qui a dû faire les guerres de l'Empire et qui, étant vêtu à peu près dans mon genre, a rempli la malle avec moi si pleinement que nous étions comme deux baleines dans un petit bocal, et alors, jusqu'à Cracovie, çà a été un supplice indescriptible, terminé par celui des chemins de fer autrichien et prussien, allant leur train d'hiver. Figurez-vous que les cinquante-deux lieues qui séparent Cracovie de Breslau ont été bravement faites en quatorze heures. Or, la malle-poste française faisait en treize heures les soixante lieues de Paris à Tours. Vous jugez quelle sottise seront les chemins de fer allemands. Dépenser des milliards pour obtenir une vitesse moindre de celle de nos malles [2], pour réaliser les diligences françaises. C'est à faire pitié. On fait les quatre-vingt-dix lieues de Paris à Bruxelles en dix heures, y compris les douanes et les arrêts des stations ! Aussi, suis-je arrivé ici, hier, à onze heures et demie du soir, brisé, fatigué, mourant de faim et j'ai jugé impossible de me remettre ce matin, à six heures, en chemin de fer. Ce sera pour demain matin. Néanmoins, vous voyez qu'en retranchant trois jours de séjour, c'est aller en cinq jours de Wierzchownia à Dresde, y compris les ennuis et retards causés par les passeports, dont la prompte expédition coûte des sommes folles. L'avidité des Autrichiens est fabuleuse. Le visa de Brody a coûté 6 francs,

1. Surnom donné par Balzac à Wilhelm, son domestique.

2. Sur la vitesse des moyens de transport au temps de Balzac, voir la *Lettre sur Kiew*, p. 23-28, 87-88 et *passim*.

pour l'avoir à huit heures du soir, et les commissions, les déchargements et rechargements d'effets, c'est à ne pas le croire. En somme, de Brody à Dresde, tout compris, Guillaume de Nassau et moi, les séjours et tout, je ne crois pas que la dépense excédera seize impériales ou 346 francs.

Je vous le répète, rien n'est moins coûteux et plus profitable que d'avoir de l'or avec soi. Il ne faut avoir de lettre de crédit que comme *en-cas*. On gagne au lieu de perdre. Croyez-en le profond économiste Bilboquet.

Voilà la partie matérielle du voyage. Je ne vous parle pas d'une bouteille de Bouzy [1] que j'ai bue (c'est-à-dire entamée) hier, en souvenir d'Anna, de vous, de Zorzi [2], et en commémoration de celles que nous goûtions en voyage [3]. C'est la seule débauche que je me sois permise; et, encore, c'était triste, car à chaque dégustation, je pensais à vous, qui étiez à Fribourg, à Bâle, etc., et où nous en buvions, à vous et aux deux enfants adorés, qui, tous trois, êtes à Wierzchownia, tandis que je suis détaché de l'arbrisseau que nous formions, et que je roule, comme une feuille emportée par les vents d'hiver, par tous les chemins. Ni mes yeux, ni ma pensée ne se détachent de vous. Je reste uni, autant que le permet la distance, à ma chère famille. Je fermais les yeux, et je vous suivais dans toutes vos chambres, sachant si bien ce que vous faites à toute heure. Cette certitude de vous voir ainsi est toute ma consolation. Il est une heure, je sais que vous êtes tous trois dans votre chambre, au soleil, ayant fini de déjeuner, je vous y vois, lisant, brodant et disant : « Où est à cette heure notre Bilboquet?... » Je vous écris les larmes aux yeux, déplorant cette dernière séparation comme un affreux malheur et me promettant de tout faire (excepté de la fausse monnaie et des assassinats) pour que nous ne soyons plus séparés. On ne sent toute la valeur des êtres aimés que par l'absence; car, avec eux, on en jouit et, de loin, on pèse alors son bonheur; on le trouve alors immense.

Est-ce vous dire quelque chose que de vous dire que je suis triste? Je suis dans le vide, après avoir eu la vie la plus pleine et la plus limpide dont j'aie jamais joui. Figurez-vous ce qu'eût été votre Annette, séparée de vous, sans son Zorzi, et vous aurez une idée du Bilboquet actuel.

Je n'ai qu'une consolation, c'est d'avoir bien senti mon bonheur, de m'y être abandonné tout entier. Aussi, chère et bien adorée comtesse, ne m'en veuillez pas trop de n'avoir fait que ce que j'ai fait à Wierzchownia, car c'est encore une preuve de mon excessive envie de vous plaire. Ai-je pu lire madame de Staël, faire quoi que ce soit? Je ne pouvais qu'être heureux, vous voir, vous tenir des yeux et du cœur. Ne me

1. Vin réputé récolté en Champagne, près d'Epernay (Marne).
2. C'est-à-dire Georges Mniszech.
3. Les voyages que firent en famille Balzac, madame Hanska, Anna et Georges, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Belgique, en Hollande, en France, au cours des années 1845 et 1846.

reprochez pas d'avoir si peu travaillé. Dites-vous que j'ai fait un miracle en faisant *l'Initié*[1] et *Un caractère de femme*. Je dirai, comme Desplein[2] : « Je ne sais pas s'il y a un bon Dieu, mais s'il y en a un (ce dont Bilboquet ne doute pas), il doit tout pardonner à ceux qui se présentent devant lui ayant fait le bonheur d'une âme. » Vous pouvez tous trois lui apporter une âme heureuse et une âme bien ambitieuse de bonheur, bien difficile à contenter. N'étaient les soucis qui m'ont fait partir (que vous avez tous trois adoucis), jamais personne n'a pu être si heureux. Certes ce que vous m'avez dit de notre incomparable et bien-aimé Zorzi ne peut pas (comme je le lui ai dit), me le faire aimer plus que je ne l'aime, car en le voyant rendre Annette si pleinement heureuse, il a eu de moi tout ce qu'un cœur qui vous appartient en entier peut donner d'affection à un homme ; mais qui peut rester insensible à une preuve d'affection, quand bien même cette affection nous est acquise ? Il ne faudrait pas être de notre troupe ! Aussi, en le remerciant, n'ai-je pu qu'essayer de lui rendre un peu du plaisir qu'il m'avait donné. C'est là de ces preuves d'affection qui sont immenses par la situation où l'on est [chez vous]. Plus tard, notre cher Zorzi aura des millions, et Wisniowicz dégagé ; ce sera même chose, de la pure et céleste amitié. Mais aujourd'hui pour moi, c'est bon et enivrant, comme si cela venait de vous. C'est là mon dernier terme d'appréciation humaine, car c'est ce qui touche au divin. Que votre cher enfant d'adoption me pardonne de revenir là-dessus ; mais j'y ai pensé pendant cette route que je viens de faire, et je me suis alors reproché d'avoir un secret pour lui, celui de mon attachement. Enfin, je sais comment vous prouver à tous trois mon adoration : c'est de tout terminer à Paris par un dernier effort de travail qui sera fait, car il faut que je vous rende à Paris, chère adorée comtesse, tout ce que vous avez mis entre les mains de Bilboquet et montre que vous avez raison de l'aimer tous trois comme il vous aime.

Je vous écrirai encore de Dresde, et encore de Francfort, car vous écrire est un plaisir égoïste. Je ne suis heureux (heureux est relatif) qu'en m'entretenant ainsi avec vous. J'aime mieux vous écrire que d'aller voir Breslau. Je suis destiné (nous sommes destinés) à souvent passer par Breslau[3]. Ainsi, je reste à ma table en regardant se former les lignes que vous lirez, et à qui je voudrais pouvoir communiquer des pouvoirs magiques, ceux qui pourraient vous peindre mon âme, pleine de la joie passée que le souvenir éternise, et pleine de la douleur du moment que la solitude décuple !

Hier, il y a eu un dégel en plein : neige d'abord, pluie ensuite ! Je me suis cru ici pour trois jours. Mais, cette nuit, le vent a changé. Il fait le

1. *L'Initié*, dernière partie de *l'Envers de l'Histoire Contemporaine* parue en 1842. Le second ouvrage cité par Balzac ne fut jamais terminé.

2. Desplein, l'un des fameux médecins de *La Comédie Humaine*, notamment dans *La Messe de l'Athée*.

3. Où il avait déjà passé le 9 septembre 1847.

plus beau soleil ; l'air et le ciel sont purs, et il gèle. Le chemin sera vraisemblablement bon demain, et j'arriverai chez le père Eichler [1] sans nul accident. Je suis à l'Aigle Blanc, où vous étiez, et l'on n'y retrouve pas le coussin que vous y avez oublié. Ce coussin a fait le bonheur d'une fille, qui n'a pu s'en détacher et, en quittant l'hôtel, elle a gardé ce souvenir. Cela se conçoit très bien et je ne puis la blâmer, moi qui emporte un tapis. On a si maltraité mon carton à chapeau que je crains pour le contenant. On a rompu les lames de fer qui le maintenaient. J'ai la faiblesse de n'oser regarder. J'aime mieux l'espérance, quoique faible, que le malheur! Je vis tant par l'espérance! Ainsi, *j'espère* que votre indisposition n'aura pas eu de suites, et que vous aurez chassé les symptômes de rhume et de fièvre qui vous avaient atteinte ; que j'aurai, à Paris, une bonne lettre de vous, pleine de bonnes choses qui vous auront compensé les ennuis de la solitude, comme notre blé bien vendu, à deux roubles et demi, notre frère s'étant exécuté, après tant de grimaces ; Anichette bien portante, et ayant héroïquement soutenu, dans la chambre de sa chère maman, l'absence du prince Zu ; Zu [2] revenu avec la collection Faldermann [3], et la payant peu!

Allons, adieu. A mercredi, car mercredi je bavarderai, pendant dix autres feuillets, avec vous!... Mille tendresses à vous et aux deux chers enfants. Mes gracieusetés à ces demoiselles dont ne parle plus Wilhelm. Il leur a tout pardonné. Je vous baise les mains et je n'oublie point la douce prébende!

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

Francfort [11-12 février 1848].
Vendredi, 11 février.

Je vous avais écrit une lettre de quatre pages de Dresde que je jette au feu, car la poste de Dresde ferme à sept heures, et il fallait affranchir jusqu'à la frontière, et l'on est venu me dire cela à huit heures. Il n'était donc plus temps de l'envoyer, et le Père Eichler étant malade, je ne pouvais me fier à personne. Vous n'avez pas perdu grand'chose, car je vais vous répéter l'important et le verbiage vous sera épargné.

Je ne suis resté à Dresde que le temps de me faire indemniser par Wolf. Le combat entre Wolf [4] et moi a fini par nous coûter quelques louis. Mais nous sommes indemnisés, grandement indemnisés. Le vase de Saxe, cassé, a été remplacé par un autre, d'une forme dite Médicis, excessivement beau, plus beau que ceux du salon de la maison Koutaïzoff [5]. C'est là que j'ai remporté la plus grande victoire que j'aie

1. Ou plus exactement Eckler, directeur de l'*Hôtel de la Ville de Rome*, à Dresde.
2. Zu ou Zou, surnom de Georges Mniszech.
3. Collection de coléoptères.
4. Antiquaire à Dresde.
5. A Pétersbourg, Grande Millionne, où Balzac avait séjourné chez madame Hanska de juillet à octobre 1843 (*Lettre à l'Etrangère*, t. II, p. 184-194).

jamais remportée sur moi-même. Je vais vous la narrer. Ce coquin de Wolf, sachant par le diable que j'avais fait serment de ne rien acheter à madame *Hancha*, a été aposté par le diable pour me faire manquer à mon serment, et voici ce qu'il a mis sous mes yeux. Remarquez que saint Antoine était aidé par son cochon, tandis que j'étais seul et sans défense contre mes souvenirs et vous, qui étiez de la partie et du côté de Wolf! Écoutez.

Le scélérat me présente *un jeu d'échecs!* Mais quel jeu d'échecs! Non, jamais on n'a rien fait de pareil. Les pions sont de petits chevaliers, en vermeil pour les noirs, en argent oxydé pour les blancs, de petits chevaliers avec cotte d'armes, et travaillés dans le genre des deux combattants que j'ai à vous. Tout cela en argent massif. Les rois et les reines sont à cheval, tout ruisselants de pierres, de perles fines et de diamants. Toutes les grosses pièces sont à cheval. Les tours sont des éléphants supportant des tours, et menés par des esclaves. C'est garni de grosses et de petites perles. Enfin, une seule tour représente bien un bijou de dix louis. Mais si vous saviez comment est la table sur laquelle on joue! C'est une merveille. C'est en ivoire et ébène. Les cases en ivoire contiennent chacune un insecte gravé, à faire pâmer Georges d'aise, et pas une ne se ressemble. Toute l'entomologie de 1600 est là. Non, dans mon désir de vous avoir cet échiquier royal, je suis resté cinq heures chez Wolf. Je ne vous parlerai pas de ce qu'il demandait. Mais j'ai offert 1 500 francs, ce qui est la valeur du poids et des perles, des petits diamants, etc. Vous pouvez juger de ce que ce doit être! Heureusement, il n'a pas voulu, car je n'avais plus qu'à vous envoyer l'échiquier, et à me jeter dans l'Elbe. Je suis sorti vainqueur. J'ai pensé à votre front en courroux, et j'ai préféré le mouvement de joie que vous aurez en lisant ce trait, digne de Scipion l'Africain. Le soir, il m'a donné le mot de l'énigme, car il gagnait 200 francs à le vendre 1 500. M. Roger Racynski a dit qu'il donnerait 4 000 francs s'il pouvait avoir cette magnifique pièce, et il attend M. Roger de jour en jour. Il y a trois ans que M. Roger a dit ce mot en l'air, et Wolf attendra peut-être longtemps.

Vous ne me blâmerez pas d'avoir pris trois perles pour boutons de chemise, à la place de mes boutons actuels. Je n'ai que des boutons de deuil. Les trois perles ont coûté six louis. Elles sont grosses comme celle que tient la main d'or de mon épingle. Mettez avec cela un tric-trac de peu de valeur, et voilà toute la *Wolferie*. J'ai aussi un réveil à l'essai. S'il est excellent, je le payerai, en juillet, ou le rapporterai en passant. Mon réveil actuel sera repris à Paris pour la moitié de la valeur de celui-là, qui a été fait pour quelque général de la Guerre de Sept ans, car il est d'une magnificence qui rappelle Frédéric le Grand.

Je suis arrivé à Dresde bien fatigué. J'en suis reparti sans avoir pu dormir, tant l'échiquier m'avait renversé. Mais cela vous semble une folie, parce que vous ne l'avez pas vu.

La route, de Dresde ici, a été fatigante au-delà de toute expression.

Je suis resté seize heures dans le courrier qui va de Eisenach à Francfort et [je] suis arrivé les jambes enflées. Il faut que je me repose au moins la journée de demain, pour pouvoir supporter les deux nuits de la malle [-poste] de Francfort à Paris.

Le dégel a eu lieu hier ; toute l'Allemagne est inondée. Il avait beaucoup neigé et gelé. Or, la vallée de la Saale n'est qu'une mer. Les routes sont couvertes d'eau. Enfin, vous voilà tranquille. Je suis à quarante heures de Paris.

Le transport de votre serviteur et de Wilhelm [1] a coûté 210 francs de Dresde ici, compris la nourriture. J'ai alors à compter 200 francs demain à Guillaume de Nassau, car il a fait 150 francs d'avances. Vous ne vous figurez pas la défiance de Guillaume, en fait de monnaie. On prend, à cet hôtel de l'Empereur romain, où je suis, les frédérics d'or de Prusse à 90 florins moins un gros, et il ne veut pas admettre que cela fasse 21 fr. 35. Il faut changer pour le payer. Mais j'aime autant le payer demain soir. Ainsi à demain, pour le reste de ce que j'ai à vous dire, et qui est le plus long.

Samedi [12 février] une heure.

Me voici revenu de Mayence où j'ai soldé Schwab. Je n'ai pu finir avec lui l'affaire du lustre. Il consent à une diminution, mais il me renvoie à son ami Strauss.

Je suis encore bien fatigué. Si vous saviez comme j'ai pensé à vous sur ces damnés chemins de fer! Ils m'ont fatigué, moi, qui ai l'infatigabilité d'Anna, en fait de voyage. J'ai quitté Dresde avec plaisir. Je n'ai pas trop regardé l'hôtel de Saxe ; je ne l'ai pas même aperçu, tant il me faisait mal en pensant à tout ce que vous y avez souffert!

Si vous saviez quelle consolation j'éprouve, au milieu de mon chagrin d'être séparé de vous trois déjà par tant de pays, en connaissant bien votre vie! Ainsi, tout à l'heure, en revenant de Mayence, je me disais que vous étiez à déjeuner ; je vous voyais dans cette grande salle en stuc blanc. Je vous écoutais presque!

Ce que c'est que le chagrin! Je ne me ressemble plus. Je n'ai plus le même visage. Vous ne sauriez croire à un pareil changement.

J'espère que vous vous portez bien et que Georges va vous revenir de Kiew, tout heureux de sa collection. Vous êtes toute ma pensée! Je n'ai pas encore pu, en onze jours, arrêter les idées sur quoi que ce soit. Je ne le peux pas. Je reste perdu dans une foule de détails de mon bonheur passé, que je me rappelle avec des délices infinies, *invendables!* Aussi, vous ne saurez jamais quel sacrifice j'ai fait en ne prenant pas l'échiquier, qui vous aurait rappelé toute votre vie, nos parties d'échec. Avec quel plaisir j'aurais écrit une *nouvelle* pour [payer] cette jolie chose! Enfin, tout est dit.

Vous devez être seule avec votre gentille Annette, au moment où je

1. Domestique de Balzac.

vous écris [elle lisant quelque livre d'histoire, et vous, brodant]. Vous devez avoir beau temps, si le dégel est venu pour l'Ukraine comme pour le reste de l'Europe.

Je serai le 15 à Paris, et à l'ouvrage le 20 ou le 21. Peut-être le moment sera-t-il favorable pour *le Roi des Traînards* [1], à la Porte-Saint-Martin, car il n'est bruit que du succès de *Monte-Cristo* [2], et il faudra que les autres théâtres luttent avec celui-là.

Allons, adieu pour jusqu'à Paris, car il faut affranchir [ma lettre] et je ne veux pas être en retard ici, comme à Dresde. Comme je suis chagrin d'être sans lettre de vous! comme tout ce monde demande de vos nouvelles! Schwab m'a parlé de vous avec plus de cœur que n'en ont les Juifs. Il est vrai qu'il a de grandes prétentions à être Français. Mille tendresses. Vous m'en enverrez autant, en sachant que je suis en face d'Oppenheim, et que je n'y suis pas allé! Avant tout, il faut payer ses dettes. Annette sait tout ce que je lui envoie de vœux et d'amitiés; notre cher Zorzi aussi. Quant à vous, c'est toute ma vie!

Comme on a désiré sa prébende, depuis quelques jours! Ah!...

Allons, à Paris. Je vous écrirai le 20, pour que vous n'ayez plus d'inquiétudes.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près de Berditcheff.

Paris, Jeudi, 17 février [1848].

Non, *tuez-moi*, je ne pourrais pas vous exprimer le plaisir que m'a fait la lettre que j'ai eue hier de vous. Cette délicate attention, d'une tendresse si ingénieuse, si douce, et qui m'a fait voir, pour la millième fois, combien vous vous oubliez sans cesse pour les trois êtres privilégiés que vous aimez, ce plaisir immense m'a fait oublier ma fatigue et j'ai eu la sottise de sortir. Voilà que ce matin j'éprouve un affreux malaise, qui ressemble au mal de mer; c'est toute ma fatigue qui se fait enfin sentir, la fatigue des quinze jours de voyage. Voyons, chère, procédons par ordre.

Les chemins sont si affreux, que la malle [poste] était en retard de sept heures. Je suis arrivé mardi 15, mais pour me coucher et dormir. Le lendemain, hier, je déballais quand votre adorable et adorée lettre est arrivée. D'abord, la maison était conservée comme sous verre, dans une propreté hollandaise; seulement, l'humidité a fait quelques dégâts dans l'office et le couloir qui mène à la cuisine. Mais c'était prévu. Cela ne se renouvellera plus et sera réparé au printemps. Jusqu'à présent, rien ne manque; tout est dans l'ordre le plus parfait. La maison a fait tous ses effets; les cheminées ne fument pas et cette habitation est décidément saine, douce et commode. L'expérience de l'hiver est faite.

Votre petit coffret est sans avarie, mais la boîte chinoise a un coin exces-

1. Qui n'a jamais vu le jour.
2. Dont la première représentation avait eu lieu le 3 février au *Théâtre Historique*.

sivement endommagé. Mes malles et effets n'ont été visités nulle part. Ainsi, c'est le poids qui a fait ce dégât, tant les cahots ont été forts.

Je n'ai pas trouvé ma bague noire dans le coffret anglais, et comme je ne l'ai pas ouvert dans la route, il est clair que vous l'aurez gardé [e] dans votre bureau. N'oubliez pas de me dire si vous l'avez.

De tout le voyage, il est resté, clair et net, 2 880 francs, que j'ai en billets de banque, une fois l'or vendu (situation financière).

J'ai dîné hier chez ma sœur [1] et j'ai vu la vôtre [2]. Mais elle sortait et allait mettre le pied en voiture lorsque je me suis présenté. Nous n'avons échangé que des : Ah! respectifs. Pauline a été réellement affectueuse dans son émotion. J'y retournerai ce soir.

Je vais avoir de fortes dépenses : le café, les bougies et le bois. Il était temps que j'arrivasse, car on économisait évidemment le chauffage. Je fais faire du feu dans les cheminées et je suis content de la situation de l'immeuble, à part quelques petits dégâts inévitables dans les constructions vieilles qu'on a remaniées. Mais ces petites choses iront bien à un billet de 1 000 francs! Puis, il faut des garde-feux, et des pelles, et des pincettes partout. C'est indispensable et cela va monter à 3 000 francs. M. Santi [3] croit que tous les restes de comptes pourront se solder, en effet, au 31 décembre 1848.

Votre beau foyer brodé fait un effet étourdissant. C'est comme si on l'avait fait exprès pour l'assortir à la pièce vert-pomme où il est. C'est plus beau que ce que j'aurais trouvé à Paris, et c'est une dépense de moins. Il en faut deux pour les coupoles, trois pour la pièce d'entrée, le salon et la salle à manger et, enfin, trois autres pour le premier étage. Je vous enverrai plus tard les mesures et les couleurs avec la mesure de la portière. Vous voyez que huit foyers et une portière, c'est de l'ouvrage pour les fées de Wierzchownia.

Je vais aller décommander le lustre de M. Paillard [4], car j'ai trouvé un lustre en cristal d'une excessive magnificence chez Schwab, à Mayence, lequel est *proposé* par lui à 150 francs. C'est une économie immense et faite bien à propos, car elle payera les choses nécessaires à l'achèvement du *bedid balais* [5].

Voilà donc, j'espère, toutes vos inquiétudes calmées pour notre chère maison. Je ne suis pas encore monté au second, car j'ai besoin de toute la matinée de demain pour ranger et tout déballer. J'espère que demain ma fatigue aura cessé.

J'étais si bien *Wierzchownisé* que la maison m'a fait un effet étrange. Je l'avais complètement oubliée ; j'en ignorais les *effets* d'art et d'optique

1. Madame Laure Surville.
2. Madame Pauline Riznicz.
3. L'architecte de Balzac.
4. Bronzier de Balzac.
5. Comme aurait dit le baron de Nucingen.

et je vous déclare que j'ai été totalement ébloui. J'ose dire que vous ne la connaissez pas, et que rien ne mérite mieux le mot d'écrin qu'on lui donnait. Ma mère prétend que c'est comme le trésor d'Ablou-Cassem [1]. C'est d'ailleurs la même tranquillité qu'à Wierzchownia.

M. Santi espère me faire faire un bien bel échange pour le vase de Saxe cassé.

Je vais aujourd'hui voir M. Gavault [2] [et] votre sœur, car c'est deux affaires pressées, et M. Paillard, pour décommander tout ce que je pourrai, les consoles et le lustre.

J'ai écrit à Wolf de m'envoyer deux bras en porcelaine pareille au lustre pour achever la coupole en grisaille. C'est une affaire de 120 francs. Je n'ai pas voulu m'en charger sans avoir vérifié si cela pouvait aller dans la place où c'est nécessaire. Avec les pelles et pincettes, le garde-feu, le guéridon et le foyer que vous ferez, voilà, Dieu merci, une pièce finie!

On m'a dit que Lefébure [3] a tout terminé et qu'en trois jours ce sera fini [ici]. Mais l'Italien-Suisse des cuirs nous fait voir les étoiles en plein midi. C'est lui qui retarde l'achèvement de la salle à manger, où la table est posée et est magnifique. Mais il manque toujours les deux supports, en retard depuis un an.

La place de la librairie est dans une telle situation qu'il ne faut pas seulement songer à vendre *un* volume. Qui que ce soit au monde ne l'achèterait. J'attends d'avoir l'argent pour faire venir Souverain [4], et c'est la raison que je vais donner à M. Gavault pour aller ensemble chez Rothschild demain, puisqu'il faut payer Souverain pour retirer mes actions.

Je vous donne toutes ces nouvelles comme elles me viennent. Voici la plus importante. L'affreuse B [rugnol] [5] a eu l'audace de se rendre adjudicataire de la plus fameuse maison de bronzes, celle où feue madame Trubert a dépensé 100 000 francs pour la décoration du magasin, et 300 000 francs pour les annonces et l'achalandage. Elle a fait un coup de fortune, car elle a eu tout cela pour rien, absolument rien, car elle ne paie que les marchandises, à un tel prix de rabais, que les bénéfices payeront (si elle veut) l'acquisition. Elle est si occupée, et occupée de si graves affaires, pour faire fortune, que me voilà *absolument* tranquille. Cela vaut mieux que tout ce qu'elle voulait faire, et l'esprit du commerce lui donnera l'idée des distances sociales, la disciplinera. De ce côté, tout donc est admirablement bien, car la *position* serait totalement perdue par la moindre sottise, le dossier étant au Palais. Dès qu'elle aura chance de succès, elle craindra d'être compromise ; et comme il lui faut cinq à six ans pour avoir une fortune honnête (10 000 francs de rentes),

1. L'Aboul-Cassem des *Mille et une Nuits*.
2. Avoué de Balzac.
3. Tapissier de Balzac.
4. Un des éditeurs de Balzac.
5. La gouvernante de Balzac, avec qui il avait de graves démêlés,

grâce au ciel, voici l'un des plus grands ennuis de ma vie fini, terminé ; mais il faudra payer les 5 000 francs d'argent au mois d'août, car elle les a engagés chez A [lexandre] de Berny [1]. Comme c'est de l'argent avancé, c'est justice. On m'a dit que les 5 000 autres, le fruit du crime, seraient reportables en 1849.

La Zanella [2] est à chasser le plus tôt possible. Elle a eu l'indélicatesse de se mettre cuisinière chez Gudin [3], dans les circonstances où je suis. L'Allemand a tout fait, à lui seul. Elle se grise d'une façon formidable et fait des *cancans* à tout compromettre. C'est une affreuse plaie, car elle me vole 5 francs par jour. Mais comment la remplacer ? Il me faudrait une perle, une bonne vieille femme. Néanmoins, la Zanella est propre et fidèle, en dehors de ses habitudes sur l'*anse du panier*. Mais l'anse du panier est 1 500 francs par an, et c'est intolérable autant que les deux autres défauts. Ma maison n'est pas possible sans femme de charge. C'est, ainsi, trois domestiques. Il faut absolument trouver cela. Cela me fera dépenser près de 800 francs par mois, tout compris.

Voilà donc, en gros et en à peu près, toutes les premières nouvelles que je puis vous donner. Je vais faire partir cette lettre aujourd'hui, car vous devez être heureuse de me savoir arrivé, d'avoir une assez bonne santé, car il me faudra encore huit jours pour me remettre tout à fait. Il faut d'ailleurs finir les affaires et je crois que je ne puis être *assis*, tranquille, reposé, travaillant, avant le 1er mars.

J'ai trouvé sur mon bureau une dédicace qui vous ferait bien plaisir. Cela s'appelle : *Feu Miette, fantaisies d'été*, par Champfleury.

Je crois que je travaillerai fructueusement, une fois mes affaires liquidées. Mais il faut, avant tout, que j'aie une femme de charge et une cuisinière pour avoir ma tranquillité au logis.

Demain, je commencerai mon *journal*, que je vous enverrai chaque semaine, le jeudi. Que vous dirai-je, maintenant, que vous ne sachiez bien ? J'aurai du courage, car notre avenir dépend de mes travaux pendant ces cinq mois-ci. Je ne peux pas vous dire que je serai sur des roses, car je suis d'une tristesse noire ; le vide de la caisse de Wierzchownia est dans mon âme. Je passe mon temps à me rappeler nos jours de bonheur et de là vient la féroce volonté de ne plus nous séparer jamais. Anna-la-chérie n'exigera pas que je lui écrive encore avant quelques jours, car j'ai vraiment trop à faire, à ranger, à mettre en ordre. Vous savez que tous mes papiers sont encore comme le déménagement les a faits, et il faut *écrire*, *inventer*, finir le *caractère de femme*, aller aux journaux, etc. Vous direz aux enfants bien-aimés tout ce que j'ai dans le cœur pour eux, et sauront-ils jamais tout ce que mon cœur contient d'attachement et

1. Le fils de madame de Berny, la Dilecta, successeur de Balzac dans sa fonderie de caractères.

2. Domestique de Balzac.

3. Le célèbre peintre de marines, voisin de Balzac.

d'affection pour eux? Ils le sauront avec le temps, comme vous l'avez su vous-même pour vous, car je crois que je vous aime encore davantage après ces quatre mois, les plus beaux, les plus tranquilles de ma vie. Comme vous m'avez gâté, choyé, comblé de toutes les plus délicieuses fleurs de votre âme! Cette sécurité d'être aimé, compris, d'être cœur à cœur avec vous trois, m'a rendu le courage de mes premières années d'effervescence. Je vais bien faire tous mes efforts pour rendre ma situation supportable et digne de vous. Mais, hélas, ce que je prévoyais à Wierzch[ownia] s'est trouvé vrai ici. Rien ne peut plus se faire que par le théâtre et les longueurs du théâtre sont affreuses. Ce chemin de fer du Nord est une terrible école; il me force à tous ces sacrifices, à ces nouveaux et périlleux labeurs! Il ne fait que 300 000 francs par semaine en ce moment [1].

Allons, adieu; je ne vous ai pas dit la moitié de mes tendresses, mais il vient de sonner deux heures; voilà trois heures que je vous écris, sans m'en apercevoir, et il faut aller porter cette lettre à un bureau d'arrondissement ou à la Bourse, pour qu'elle parte et mette un terme à toutes vos inquiétudes. A demain pour le journal. Aujourd'hui, je vous envoie toutes les tendresses et les cajoleries de cœur d'un pauvre exilé, qui ne fait pas un pas sans vous. Je ramasse les restes de parfums des papiers d'enveloppe; je ne cesse de regarder la petite fille de quatorze ans [2]; je me grise de tous les souvenirs et l'oiseau de l'Inde [3] est d'un mutisme effrayant.

Mes *respects* à ces demoiselles. Je serre la main d'Annette.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 17-24 février 1848.]
Jeudi, 17 février.

Je me suis reposé hier, et aujourd'hui je vais faire beaucoup de courses. Je veux vous dire, ici, mon bonjour avant de partir.

Vendredi, 18 [février].

Hier, j'ai décommandé à M. Paillard pour 2 000 francs. J'ai vu M. Gavault; j'ai dîné chez lui; je suis allé chez votre sœur, sans la trouver, quoiqu'on m'ait dit qu'elle y était. Je suis convenu avec M. Gavault d'aller ce matin, de bonne heure, chez Rothschild. J'ai pris mes mesures pour que Fabre [4] me livre les deux meubles qu'il a à moi, et qu'il finisse les petites choses à terminer chez moi, afin que je sois enfin tranquille et sans ennuis. J'ai vu, chez Grohé [5], où les choses en étaient, et tout sera

1. Balzac était actionnaire du *Nord*.
2. Portrait de madame Hanska, que Balzac venait de recevoir, pendant son séjour en Ukraine, des mains de madame Pauline Riznicz, sœur de madame Hanska, qui habitait Kiew.
3. Le bengali. 4. Marqueteur de Balzac.
5. Fournisseur de meubles et d'objets d'art.

terminé le mois prochain. *Idem* chez Paillard. Grohé se contentera de mon paiement à la fin de l'année. Enfin, je vais tout préparer pour ne plus avoir à m'occuper de rien que de travailler et [de] gagner des sous (Style saltimbanque).

Samedi, 19 [février].

Soyez sans inquiétude, les affaires sont arrangées avec M. Gav[ault] et Rothschild. J'ai les fonds chez moi, et je n'ai plus qu'une décharge à lui en donner. Cette affaire m'a pris toute la journée d'hier, car Rothschild avait le Conseil du Nord ; et nous nous y sommes pris à deux fois. Rothschild, à qui j'ai rendu sa lettre de crédit, est toujours émerveillé de ma singulière exactitude. Enfin, j'ai vu votre sœur. J'ai répondu convenablement, je crois, à toutes ses questions. Elle a, selon ses habitudes, complaisamment instruit votre serviteur des infamies qui circulaient, à propos de nous, dans le pays, et m'a cité cette phrase : « L'auteur est venu plumer la veuve. » Je lui ai dit que je ne vous avais soustrait aucune de vos ailes d'ange ; que, quant aux intérêts on ne se plumait pas soi-même ; que si je mourais demain on trouverait que tout ce que je possède est à vous ; que, quant aux sentiments vils qu'on me prêtait, je lui confiais que dès [1843, à Saint-] Pétersbourg, je vous engageais à tout donner à votre chère Annette, que j'aimais comme mon enfant ; que si j'avais le bonheur dont on me gratifiait, je désirais que vous ne prissiez que la plus faible pension possible à nos chers enfants ; que je demandais que la nu-propriété de Pawufka [1] fût à Annette, et que demander la main d'une veuve, en ne lui voulant que des rentes viagères, excluait toute idée d'argent.

Comme tout cela est le fond de mon cœur, que la phrase m'avait ému jusqu'aux larmes, votre sœur en a eu dans les yeux, et, l'atroce jalousie de vous voir si sérieusement, si saintement, si purement aimée, ayant pris le dessus, elle s'est écriée : « *Et moi aussi, je veux me marier !* », devant Pauline, qui a fait un bond légèrement contenu. La pauvre fille était dans l'ombre, heureusement pour elle ! J'ai dit combien votre sœur Pauline m'aimait, j'ai parlé de son cher et bien-aimé cadeau, et alors votre sœur s'est encore écriée : « *Ce portrait a été à moi !* ». C'est une rage indicible. Elle va souvent chez les Sangus [ko]. Alors, comme j'ai vu dans les yeux de M. Andrichon qu'il est bien féru de la petite, j'ai cru pouvoir dire à votre sœur que le sieur Michard arrivait à Paris exprès pour elle, et elle en fera l'indiscrétion, bien sûr. J'ai dit que notre brave Andrichard était bien sérieusement épris, au point d'aller à Odessa comme un chien qu'on fouette ; car, si ce brave Michard a une passion, il vaut mieux lui faciliter une bonne entrevue. Votre sœur dément tout ce qu'on dit sur *elle* ; elle est simple ; elle est naturelle ; enfin, elle ne comprend pas qu'on l'ait dite capricieuse. Il faisait trop sombre (il était cinq heures), pour que je puisse juger de [la physionomie de] votre sœur. C'est à un singu-

1. Ou plus exactement : Pawlowka, domaine de madame Hanska.

lier quiproquo que j'ai dû de ne pas la voir. Elle demeure à un premier étage qui ressemble à un entresol, et je suis allé trois fois dans un autre ménage, où l'on ne me tirait pas de mon erreur, et où l'on me disait que madame n'était pas visible, et j'entendais des vagissements d'enfants si compromettants que je ne savais plus que penser. J'ai beaucoup fait rire votre sœur avec mes suppositions, qui étaient des flatteries pour une femme de son âge, et aussi pointue qu'elle.

Autre chose. On a tourné la tête à Léon [1], qui ne se soucie pas de sa liberté. J'ai dit à votre sœur que je vous trouvais plus heureuse de savoir qu'il resterait toujours à l'étranger ; que, quand il voudrait sa liberté, je lui remettrai l'acte, et je n'y songerai plus. Elle prétend qu'il sera sensible à un acte en règle. Nous verrons.

J'ai dîné chez M. Margon [e] [2] et suis revenu me coucher. Mille tendresses. A demain.

Dimanche, 20 [février].

Hier, je suis allé porter à ma mère les 520 francs qu'elle m'a prêtés. J'ai dîné chez ma sœur, car elle avait à me parler du mariage de Sophie [3], et le soir, comme je ne travaille pas encore, je suis allé aux Variétés. Voilà tout ce que j'ai pu faire dans ma journée, car j'ai eu une migraine qui m'a tenu au lit jusqu'à deux heures. C'est la même que celle de Prague et de Lemberg. Elle vient toujours d'une fatigue excessive. Que voulez-vous ? Dès mon arrivée, il a fallu aller, venir, courir, faire les affaires les plus pressées, et je n'ai pas eu encore le temps de ranger mes affaires ni de remettre les clefs et les choses en place. D'ailleurs, le temps presse, il faut aller dès demain aux journaux ; je dois me débarrasser de tous les détails, des dernières petites choses de la maison.

En bois, bougies, café, garde-feux, pelles et pincettes, gages des gens, j'en ai pour 1 500 francs. J'ai payé M. Gavault, les intérêts des 20 000 francs jusqu'en juillet, rendu 500 francs à ma mère. Il ne me restera pas 100 francs devant moi. Aussi, suis-je extrêmement pressé de vendre l'*Initié*. Le père de Souverain est à la mort ; il est allé le voir à Dijon. Il ne revient qu'aujourd'hui. Je terminerai avec lui sous trois jours.

Vous ignorez que nous sommes à la veille d'une révolution [4]. L'opposition livre une bataille au Ministère, dans la rue. Cela peut n'être rien et être tout. Ce qui me fait croire à rien, c'est que Rothschild achète des rentes.

J'ai pour toute la journée à avoir du monde et, entre autres, votre ancienne connaissance, Vital [5], qui doit achever bien des choses.

A demain. J'ai demandé à Schwab le lustre de 125 francs. J'ai natu-

1. Un des serfs de madame Hanska.
2. M. de Margonne, châtelain de Saché, vieil ami de la famille Balzac.
3. Fille de madame Surville et nièce de Balzac.
4. Qui devait éclater le lendemain.
5. L'un de ses fournisseurs de meubles anciens.

rellement livré aux flammes votre lettre à Rothschild, tout s'étant passé dans les conditions de l'envoi.

Je suis tout heureux d'avoir fait des économies de 2 000 francs sur les bronzes, et de vous avoir trouvé quelque chose de plus joli pour la coupole que les bronzes Paillard. Cette économie paiera de plus belles choses, et plus utiles.

Lundi, 21 [février].

Ce qui pourra vous donner une idée de l'hourvari dans lequel on se trouve en revenant chez soi après une si longue absence, c'est que je n'ai ouvert ma boîte aux lettres que ce matin, et que je viens de lire l'adorable lettre de vous qui était en route pendant que je courais à Wierzch [ownia]. C'est à la fois navrant et sublime, navrant de lire cette peinture de vos douleurs, aujourd'hui calmées, apaisées et dont la cause n'existe plus, et sublime de voir qu'elles s'apaisaient à l'idée de mes souffrances! Et l'histoire du saphir! Enfin, j'ai tout lu avec un indicible bonheur, et quel regret j'ai soudain éprouvé de me sentir encore seul, séparé pour quelques mois!... J'ai déjà la nostalgie de Wierzchownia. Mais, soyez tranquille. La raison me dit que je dois terminer ici toutes les affaires, les mettre en état d'être finies, sans que rien en soit compromis lorsque mon bonheur sera légalisé, accompli, parfait, et que je ne serai plus jamais seul et abandonné dans Paris désert.

J'ai quitté ma lettre. Léon s'est présenté ; il a vu l'acte de sa libération, et dit qu'il est nul sans votre cachet. Que faire? Faut-il vous renvoyer l'acte? Je pense qu'il vaut mieux m'envoyer l'empreinte de votre cachet dans la réponse que vous me ferez à cette lettre ; je la ferai graver et j'apposerai le cachet. Cela coûtera moins que le port de l'acte en aller et retour. Léon ne veut donner que 1 000 francs, et je lui ai expliqué que les 500 francs étaient ce que vous aviez payé pour lui, depuis qu'il est libre, et que vous ne céderiez pas là-dessus. Enfin, il a un désir excessif de revenir à votre service. Mais je lui ai dit que ceci me paraissait impossible, et qu'il ne pouvait que vous demander pardon et vous implorer, si vous veniez à Paris, car telle était votre intention en ce moment, si vous aviez des passeports, vous et Georges. Léon est d'ailleurs un monsieur quoique valet de chambre et, quelquefois, courrier.

Dans les lettres que j'ai trouvées, il y en a une de Gossart [1] relative à l'affaire Dutacq [2], qui dénonce une atroce friponnerie chez ce petit drôle, et qui me permet de ne plus le saluer ni le connaître ; mais, auparavant, il faut que l'affaire soit arrangée, et me voilà avec une difficile affaire sur les bras, au débotter ; je n'ai pas encore pu mettre en ordre mon linge, reconnaître mes clefs et tout rétablir chez moi. Je vais prendre quelques jours pour tout arranger, sans sortir, si c'est possible.

Les domestiques sont payés et soldés, depuis ce matin. Mes pelles et

1. Notaire de Balzac.
2. Ami de Balzac et l'un des créateurs de la presse à bon marché.

pincettes, garde-feux et provisions payés, je vais rester avec 700 francs, qui, je l'espère, feront ma dépense en mars et avril.

Mardi [22 février].

J'ai eu hier une grande douleur, que vous ressentirez moins vivement que moi peut-être. Figurez-vous que le 13, deux jours avant mon arrivée, il a paru dans la Revue du *Siècle*, de Guinot [1], un article guillemeté qu'il dit, d'ailleurs, envoyé de Pologne et qui l'est bien évidemment, sur notre mariage, et où l'on explique tout. On donne le fait comme positif. Les noms, tout y est, avec des réflexions peu gracieuses sur la maison Rzew [uski], qu'on assure être entièrement déchue. C'est fait par la haine, une haine violente en dedans, mesurée, perfide dans son expression. Cela a paru si infâme à Laurent-Jan, qu'avant mon arrivée, il est allé au *Siècle*, réclamer, en faisant observer qu'on intervenait ainsi dans la vie privée et dans des existences étrangères. On lui a répondu qu'on faisait tout ce qu'on pouvait pour amuser le public!

Je vous dirai que c'est fait dans vos environs, car il y a des détails sur mon voyage (comme la lettre de Kisseleff [2], ma réception à la frontière) que je n'ai dits que chez vous et chez votre sœur, à Kiew. Enfin, c'est un cancan polonais qui, par les phrases dites sur les Rzew [uski], indique des haines de petite ville et de province. C'est fait, mais avec une évidence mathématique, pour nous séparer, et avec une ignorance qui trahit l'origine. Ainsi, l'on dit que *la Recherche de l'Absolu* est dédiée à M. de Hanski, *petit gentilhomme parvenu* [3]. Les Mniszech y sont représentés comme les plus grands seigneurs de la Pologne.

Heureusement, le journal et la place que cette lettre y occupe en ôtent tout le venin et toute l'importance. Voilà neuf jours que cela a paru et cela a été noyé dans les grandes convulsions du moment. Mais j'ai passé la nuit sans dormir, dans des convulsions d'estomac qui ont failli m'emporter. Heureusement, à trois heures du matin, les larmes sont venues en abondance. J'ai pleuré trois heures. A sept heures, j'ai recouvré quelque sang-froid. Voici ma discussion là-dessus.

Réclamer en mon nom, c'est étendre le mal. Poursuivre, c'est absurde, car je n'ai aucun titre pour prendre en main l'honneur des Rzwe [uski]. Si je me fonde sur les droits de l'amitié, je prête à rire. Il faut, d'ailleurs, faire une lettre longue et digne, qui serait cause d'une polémique. Tout est dangereux avec la presse française. Je suis plus habile que cela. J'ai résolu de faire tout rectifier paisiblement par le journal même, et comme s'il avait été tancé par d'autres que par moi. Voici ce qu'il dira, à peu près :

« Nous apprenons de source certaine que les détails que notre rédacteur de la revue de Paris a accueillis relativement à M. de Balz [ac] sont erronés et que sa bonne foi a été surprise. La famille Rzewuski

1. Eugène Guinot, littérateur et vaudevilliste.
2. Ambassadeur de Russie à Paris.
3. Ce roman est, et a toujours été dédié, à madame Delannoy, amie de Balzac.

est loin d'être déchue, comme le disait la correspondance. Une des S [érénissimes] dames d'honneur de l'Impératrice [de Russie] est une comtesse Rz [ewuska]. M. le comte Adam Rz [ewuski], général à la suite de l'Empereur, est le beau-frère du comte Orl [off] [1], et M. le comte Henri R [zewuski] est aujourd'hui le plus spirituel et le plus distingué des écrivains polonais. Le fait de refus d'admission, au collège héraldique de Saint-Pétersbourg, d'un comte Rzew [uski] est controuvé.

» La manière franche avec laquelle nous réparons le malheur d'avoir accepté légèrement ces bavardages de province nous excusera, nous l'espérons. M. de B [alzac], qu'on dit arrivé depuis peu à Paris, ne saurait, nous le croyons, qu'être flatté des suppositions de l'article. »

Je vous jette là mes idées ; je vais les mûrir. Je tiens à être en dehors de cela, car si je paraissais, j'atténuerais l'effet de la rectification. J'irai aux *Débats*, où je serai maître, avec Bertin [2], de faire faire des réflexions sur l'article du *Siècle*, et de déplorer qu'on intervienne ainsi dans des choses de famille.

Mon Dieu, quel malheur, quelle plaie que la célébrité!

Une fois cette tentative de haines féroces, et que je crois bien près de vous, avortée, je mets ordre à mes affaires, et j'accours avec mes papiers en règle, car j'aime mieux les inconvénients financiers que les inconvénients de ce genre.

Dans quinze jours, tout cela sera regardé comme un puff, puisqu'on me verra. L'œuvre de la méchanceté sera déjouée. Vous verrez l'article, car ceux qui l'ont fait auront soin de vous le montrer. L'indiscrétion sur les détails de mon voyage, mon arrivée à la frontière, part de chez votre sœur, de votre nièce, du prince A[ntoine] [3], ou de ces demoiselles, qui l'auront dit à leurs frères ou beaux-frères. C'est du Rulikoski tout pur.

Je m'explique maintenant ce que me disait ici votre sœur Aline, que le *Siècle* avait annoncé notre mariage. Comprenez-vous que votre sœur n'ait pas été autrement affectée de voir sa famille rabaissée? Comme c'est de celle qui me disait, à moi : « Nous sommes maintenant tombés si bas! »

Je ne peux pas me battre avec E[ugène] Guinot, ce serait absurde et faire répéter alors tout par tous les journaux. D'ailleurs, je lui pardonne, car, dans une revue [de Paris] bien antérieure, il avait dit qu'une Allemande avait essayé de troubler notre amitié en venant à Passy m'offrir son cœur et sa fortune.

Ainsi, tout va être réparé par ces deux choses ; M. de B[alzac] n'est pas marié, les détails sont controuvés, et les Rzew[uski] ne sont pas une

1. Ministre de la Police à Saint-Pétersbourg.
2. Le directeur du *Journal des Débats*.
3. Antoine Radziwill.

famille déchue. Venant du journal même, cette rectification fait tout tomber.

J'irai au *Siècle* demain, car aujourd'hui nous sommes à Paris, sur un volcan. Les députés de l'opposition ont été effrayés de se voir emportés par la République, dépassés par toute une population, [et] ont renoncé au banquet. Mais la population, mise en mouvement, veut faire quelque chose, et il faut que le Roi sacrifie son Ministère, ou il est menacé. Le combat se précise de plus en plus entre L[ouis-] Ph[ilippe] et la République. La République a effrayé, par sa force, l'opposition. S'il n'y a pas de troubles aujourd'hui, cette lutte aura tout à fait profité à L[ouis]-Ph[lippe].

Ne vous préoccupez pas de l'article polonais. Il n'est affreux que par rapport à la publicité donnée, et par rapport à la lettre qui est dans votre bureau, que je voulais envoyer et que je regrette de ne pas avoir envoyée [1]. Pour nous, à part les réflexions faites sur les Rzew[uski], ceci ne fait que répéter ce que tout le monde dit, et voilà pourquoi je veux revenir [à Wierzchownia], le plus tôt possible, avec mes papiers en règle. Maintenant, le moindre retard deviendrait ridicule. Le mal financier, *purement financier* et relatif à mes affaires, est entièrement consommé. C'est un peu plus de travail pour moi, voilà tout ; et, ce travail, je le supporterai gaiement, avec le bonheur. Ainsi, attendez-vous à me revoir, dès que j'aurai reçu votre réponse à cette lettre, c'est-à-dire dans le courant de mars, votre mars à vous.

Je ne puis pas vous exprimer ce que l'infamie des *fanandels* [2] de votre pays me fait éprouver. Cette lettre se rapporte parfaitement à ce qu'on écrit à votre sœur Aline. Enfin, tout cessera par une situation nette et franche. Je ne veux pas laisser celle que j'adorerai jusqu'à mon dernier soupir en butte aux commérages. Et, remarquez, rien de tout cela ne peut me fâcher, moi! L'on me dirait partout : « De quoi vous plaignez-vous? De ce qu'on vous dit marié, aimé, préféré, par une femme charmante? » Mais, si j'ai failli mourir cette nuit, c'est que je connais votre âme, et que je sais tout ce que la publicité offense de pudeurs, de noblesses, dans votre cœur, dans ce cher esprit délicat, épouvanté de ce qu'on parle de son talent épistolaire. Si je n'ai pas succombé, c'est par la force de mon affection. Ce qui me révolte le plus, c'est l'esprit des envieux et des lâches, qui inventeront que je ne suis pas étranger à cela, pour *vous décider*. Ceci, cette seule pensée, me rend fou. Aussi plus de calculs d'argent. Je hais la France, et suis prêt à rester toute ma vie à W[ierzchownia], ou à Paw[lowka].

Ah! ces gens-là font de la gloire une agonie de tous les jours! Si ma

1. Peut-être la lettre au Chancelier de l'Empire russe que nous avons publiée dans la *Revue de Paris* du mois d'août 1947, p. 31-33.

2. Mot d'argot employé par Balzac dans *l'Instruction Criminelle* (*Splendeurs et misères des Courtisanes*, 3e partie, parue dans l'*Epoque*, du 7 au 29 janvier 1846). Ce mot, que Balzac affectionnait, signifie : frère, amis, camarades.

vie vous est chère, ne vous opposez pas à mon dessein, et laissez-moi venir. Une fois mariée, il n'y aura plus rien à dire et, je vous en supplie, mettez Paw[lowka] à la banque et donnez-en la nue propriété à Annette. Quant à l'avenir, je connais mes forces ; je suis sûr de vous donner une aisance à moi seul.

Enfin, ne craignez plus rien de Paris ; tout est fini. La Br[ugnol] se marie ; elle épouse un homme veuf qui a deux enfants et 12 000 francs de rentes. Les bans se publient, et elle a *la position* qu'elle voulait. Dans ces circonstances, elle renonce à toute pensée, à tout mal. Elle tremble ; elle est dans une terreur profonde, à cause du dossier du Palais. La situation a tourné. Si elle a conservé des lettres, elle les rendra. Quand je reviendrai, ce sera une affaire finie. Dieu, qui doit protéger les cœurs aimants et honnêtes, nous fait ainsi sortir de tous nos chagrins. Ah! chère et adorée comtesse, nous avons été bien éprouvés. Mais aussi si vous saviez combien on tient à un bonheur si chèrement vendu! Ah! si vous m'aviez vu, entendu, cette nuit! J'ai eu la même chose que vous à l'hôtel Vin[...], mais avec la différence de nos deux forces.

Ah! entre autres choses, on y dit [1] Georges allié à la maison d'Autriche

1. Voici le fragment d'article auquel Balzac fait allusion, publié par Eugène Guinot, dans sa « Revue de Paris », parue dans le journal *le Siècle* numéro du . . . . . .

« En septembre dernier, M. de Balzac arriva sur la frontière de Volhynie et fit prévenir la douane, annonçant qu'il était prêt à remplir les formalités d'usage. Il accompagna cet avis d'une lettre de recommandation, écrite par le chargé d'affaire de Russie en France, M. de Kisseleff. Cette lettre donnait à M. de Balzac le titre de marquis, et ce titre étant inconnu en Volhynie, les employés de la douane s'imaginèrent qu'il équivalait pour le moins à celui de ministre et, voulant faire honneur à l'illustre voyageur, ils endossèrent leurs uniformes de parade. Ils s'attendaient à le voir paraître en grand équipage et couvert de décorations ; ils accueillirent donc fort légèrement un individu qui vêtu d'un vulgaire paletot et coiffé d'une chétive casquette, descendit d'une chaise de poste très simple et attelée seulement de deux chevaux. Mais ce voyageur de si peu d'apparence ayant exhibé son passeport, ils reconnurent avec surprise et désappointement que c'était l'homme pour lequel ils avaient fait les frais de la grande tenue. Pressé d'arriver au but de son voyage, M. de Balzac avait pris à la hâte ce modeste équipage pour aller plus vite, tandis que deux voitures le suivaient de loin d'un train raisonnable, chargées de nombreux et superbes cadeaux destinés à sa future, et passèrent la douane, le lendemain, sans encombre ni difficulté, grâce à la lettre du diplomate protecteur. La chaise de poste, précédant ces lourds véhicules, continua sa route, courant comme on court en Russie sur les grands chemins, et au bout de quelques heures arrêta M. de Balzac devant le perron d'une élégante maison du village de Wierzchownia, gouvernement de Kiew, district de Skwira, où il fut reçu par celle qu'il était allé déjà vainement chercher en divers endroits de l'Europe et, entre autres, à Saint-Pétersbourg et à Dresde. Depuis une rencontre à Genève, où elle se trouvait il y a près de quinze ans, avec son mari, cette dame occupait les pensées de l'illustre écrivain et ce fut même sous le charme des premières entrevues que fut écrit le beau livre intitulé : *La Recherche de l'Absolu*, et que cet ouvrage fut dédié au mari de l'intéressante Polonaise.

» Madame Eveline Hanska, née Rzewuska, veuve d'un parvenu millionnaire, descend d'une noble et ancienne famille patricienne de la Pologne, famille déchue, comme le sont beaucoup d'autres en ce pays, et qui n'a plus d'autre splendeur que celle de ses souvenirs. M. de Balzac, en épousant cette femme aimable et bien née, ne fait peut-être pas un mariage aussi opulent qu'on pourrait le suppo-

par les Cetener. On vous dit sans fortune, et on attribue ma constance à mon *excessive vanité*. Ainsi, on démolit les Rzew[uski], pour vous chagriner, et on les fait grands pour me peindre en mal. C'est, comme je vous disais, une œuvre de haine polonaise, dans le genre de l'article Jubinal. Il faut faire comme si cela n'avait pas été publié. J'ai flotté entre mille partis, et j'ai fini par prendre le bon.

Allons, adieu, à demain. Je mettrai cette lettre à la poste après-demain, pour vous parler avec certitude de la journée d'aujourd'hui et de la rectification du *Siècle*.

J'ai beaucoup souffert; j'ai failli être emporté. Mais, vous savez, quand ces crises nerveuses ne vous tuent pas, elles se calment promptement. Mais elles laissent aussi des traces ineffaçables.

Il semble que la Providence prenne les clous de la Passion pour vous enfoncer l'amour vrai au cœur, à coups de marteau! Hélas, ai-je donc besoin de cela, moi qui ne vis plus que par vous, et à qui la vie n'est possible qu'à côté de vous, à quelque titre que ce soit! Un mal qui vous arriverait serait ma mort; je ne supporterai pas la vie sans vous, même au milieu de nos chéris enfants, vous disais-je. Je ne m'attendais pas à ce que ma parole serait à la veille d'être signée par le fait. Mon estomac étant libre (car je n'ai pu dîner), j'ai vomi du sang des poumons, comme, une fois, à Wierzchownia. C'est à Dablin [1], que j'ai rencontré, qu'est due cette révélation de l'article polonais. Dablin m'est devenu affreux. Je ne pourrais plus le voir.

Adieu, sainte, aimante, et bien-aimée comtesse. Mille tendresses à la chérie Anna, et à mon bon, et doux, et gracieux Georges. En ce moment, je sens un effréné besoin de vous serrer à tous la main, et de me serrer contre vous.

Allons, à demain.

HONORÉ DE BALZAC

ser, car une grande partie des millions de M. Hanski sont revenus à sa fille unique, la comtesse Georges Mniszech. Par l'alliance qu'il a contractée, le romancier français devient le beau-père d'un des plus grands seigneurs de la Pologne. Les comtes Mniszech, d'une antique noblesse, pleine de gloire et d'éclat, se sont alliés à plusieurs maisons régnantes et, en dernier lieu, à celle de Lorraine, occupent le trône impérial d'Autriche, par la comtesse douairière Eléonore Mniszech, née comtesse Cetner. Quant aux Rzewuski, à peu près ruinés, ils se sont presque tous mésalliés et dernièrement, ayant pour se relever demandé au collège héraldique de Saint-Pétersbourg le titre de comte, on le leur a refusé, faute de preuves justifiant cette prétention... »

. . . . . .

1. Ancien quincaillier, vieil ami de Balzac, qui lui a dédié *Les Chouans* et fit plus d'une fois appel à sa bourse.

LES ENTRETIENS DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

On sait que le général Henri-Gratien Bertrand, né à Châteauroux le 28 mars 1773, mort dans cette même ville le 31 janvier 1844, après avoir recueilli au décès de Duroc le titre de grand maréchal du palais, en novembre 1813, suivit en exil l'Empereur à l'île d'Elbe, à l'île d'Aix et à Sainte-Hélène, où il lui ferma les yeux, le 5 mai 1821.

Parmi les compagnons de Napoléon, il incarne le type de la fidélité qui ne s'est jamais démentie. Son nom demeure indissolublement lié à celui de son Maître, près duquel, depuis le mois de mai 1847, sa dépouille repose aux Invalides, tout près du sarcophage de porphyre, où, veillé par ses victoires, le héros dort son dernier sommeil.

Comme presque tous ceux qui partagèrent la captivité de l'Empereur sur le rocher de Sainte-Hélène, Bertrand, on ne l'ignorait pas, avait tenu la plume, gardé registre des événements, que déroula, durant cinq années, la chronique de Longwood.

Or, par un étrange concours de circonstances, par une sorte de défi à la curiosité légitime des chercheurs, son témoignage, si utile à recueillir cependant, se dérobait. On connaissait et on estimait l'homme. Le mémorialiste en revanche restait impénétrable. Des historiens comme Frédéric Masson ou Octave Aubry, malgré leurs efforts, n'étaient point parvenus à se procurer son journal.

La chance nous a été plus favorable. Nous avons entre les mains le manuscrit des susdits Mémoires, qui nous a été confié par les héritiers, avec mission d'en verser le texte au greffe de l'Histoire. Tâche ardue, car ce manuscrit est hérissé d'abréviations sténographiques — et parfois cryptographiques — qui en rendent la lecture fort laborieuse.

Il nous a fallu déchiffrer chaque ligne, chaque mot, chaque signe de ces hiéroglyphes d'un nouveau genre. Nous n'y sommes arrivés qu'après plusieurs années de travail.

Rédigé sur des cahiers de grand format, dont le papier porte en filigrane

la marque de papetiers anglais et des millésimes qui s'échelonnent entre 1813 *et* 1819, *le manuscrit du Journal élimine toute hypothèse de falsification ou de supercherie. Son examen nous permet de démentir l'allégation de tels de nos devanciers, selon qui les Mémoires de Bertrand auraient été « composés sur le tard » et, d'après certains, « bien longtemps après le retour en France » de leur auteur. Information de tous points inexacte.*

Bertrand s'est ingénié, au contraire, à transcrire, au jour le jour, le plus fidèlement possible et à l'insu de son entourage, même familial, les faits et gestes de chacun. Il les a enregistrés gravement, dans une forme concentrée qui ne laisse place à aucune fantaisie, s'interdisant de les interpréter, s'effaçant le plus possible derrière eux, poussant parfois ce parti pris d'objectivité totale jusqu'à l'héroïsme.

Personne n'est plus que le grand maréchal volontairement absent de son texte. C'est le témoin idéal : il dépose sans chercher, comme tant de mémorialistes, à se hisser à la première place, il parle rarement de sa propre personne, il s'oublie, mais n'oublie rien.

Lent de réflexes, impassible et rude, dépourvu d'imagination et, j'ajoute, dénué de toute habileté littéraire, ce soldat s'est donné pour consigne de rapporter ce que ses yeux ont vu, ce que ses oreilles ont entendu. Et il le fait, insoucieux de savoir si sa vérité infirme telle ou telle légende répandue entre autres par l'astucieux Las Cases, le fougueux Gourgaud ou le conformiste Montholon. Il dit ce qu'il a à dire, sans se préoccuper si ce qu'il consigne sur ses tablettes plaira ou ne plaira pas.

Par-dessus toutes choses, on lui saura gré d'avoir noté les propos de l'Empereur, ses entretiens familiers, ses réflexions ou ses saillies, ses paradoxes mêmes, et d'en avoir spécifié l'occasion ou du moins de nous avoir donné le moyen de le faire. Il faut comprendre que c'est là que réside le mérite principal de Bertrand, la vertu essentielle de son témoignage. Tout le reste disparaît à nos yeux devant ce service majeur. N'oublions pas qu'ils sont très rares, parmi les chroniqueurs de Longwood, ceux qui ont eu la constance, pendant cinq années, d'enregistrer, au fur et à mesure, la parole du Maître.

Combien sont-ils, même parmi les mémorialistes de l'époque, à avoir su capter les accents de ce verbe incisif, au débit saccadé, prompt à lancer l'invective, à décocher la formule qui fait balle et frappe en pleine cible.

Comparer étant une partie du bien juger, il faut, avant de faire entendre le « disque » qu'a enregistré Bertrand lorsqu'il recueille la voix de son maître, passer en revue quelques-uns de ses prédécesseurs. A ce prix, et moyennant cette précaution indispensable, on saisira mieux la portée des extraits qui vont suivre, où vibre à notre oreille, dans les tristes baraques de Longwood, la parole du prisonnier d'Hudson Lowe.

***

Il y a plusieurs manières de rapporter les conversations d'un personnage notoire, plusieurs écoles même, et il importe de savoir à laquelle se rattache le grand maréchal.

Prenons Méneval. Voilà un secrétaire qui, entré en charge au mois d'avril 1802, *demeure attaché au service de Napoléon jusqu'en* 1813. *Après un aussi long stage — le plus long qu'ait accompli un secrétaire du « patron » — il connaît toutes les particularités de son style écrit ou oral. Familiarisé avec ses moindres tours d'expression, parlés ou dictés, il se trouve mieux en mesure que quiconque de reproduire les entretiens de son Maître, de nous en faire entendre l'écho. Or il s'y refuse, alléguant en ses Mémoires (III,* 519) *que la « variété et le détail infinis » de ces entretiens l'en empêchent. Il a peur d'être « infidèle à son insu ». Pareil scrupule n'a pas arrêté Lucien Bonaparte.*

Lucien, dans le chapitre de ses Mémoires *(II,* 221 *et suivants) qui a trait à l'année* 1803, *transcrit ses colloques avec le premier Consul. Il les restitue avec les* oh! *et les* ah ! *qui les émaillèrent, les attitudes, les jeux de physionomie, les* aparte *de chacun des interlocuteurs. Leurs discours donnent, malgré tout, moins l'impression d'avoir été sténographiés que, si j'ose dire, reconstitués en « studio ».*

A l'époque du Consulat, il est un transcripteur qui donne l'impression de l'absolue fidélité, c'est Roederer. Ouvrez son Journal, *à la date du* 8 *brumaire an IX, entre autres ; inflexions, timbre, ton et accent, tout est rendu par le sténographe avec une exactitude qui ne peut tromper. Telle critique adressée par le Consul à son frère Joseph, ou à Joachim Murat, l'Empereur la reprendra, dix ans plus tard, à Sainte-Hélène, formulée presque dans les mêmes termes stéréotypés où nous la rapporte le consciencieux Bertrand. Lord Rosbery, dans son excellent petit livre* La Dernière Phase, *estime avec nous que Roederer est celui qui « rend le mieux la parole familière de Napoléon ». Cet éloge doit, en bonne justice, s'étendre au grand maréchal lui-même.*

Molé, comme Roederer, auditeur au Conseil d'Etat, a eu l'art de prolonger jusqu'à nous, de la manière la plus scrupuleuse, les propos de Napoléon : ses idées les plus remarquables, comme ses « traits de langage » les plus caractéristiques. Il les a notés, nous dit-il, au fur et à mesure, et on l'en croit, autrement sa mémoire, si bonne fût-elle, eût été impuissante à nous les conserver, avec leurs zigzags capricieux, leur manque de suite, leur désordre *même (le mot y est).*

A des titres divers, les colloques qui mirent aux prises l'Empereur et monseigneur d'Arezzo, à Berlin, en 1806 *— l'Empereur et l'abbé de Pradt, à Varsovie, en décembre* 1812 *— les entretiens et confidences échangés avec le duc de Vicence dans le traîneau de Smorgoni, au retour de la campagne de Russie — les conversations dont lord Ebrington eut la faveur à l'île d'Elbe, en décembre* 1814, *nous rendent sensible le genre d'éloquence si spéciale que revêtait la pensée de Napoléon, lorsqu'il se laissait aller soit à sa colère, dans les moments d'impatience où la mauvaise foi de son interlocuteur l'exaspérait, soit à sa bonhommie et à son « humour », quand régnait la confiance.*

Un tel mélange de tons s'observe dans les discours à bâtons rompus que

nous rapporte le grand maréchal. Les deux registres alternent ou voisinent, parfois s'imbriquent. La rêverie mélancolique du prisonnier qui pense tout haut, *qui soliloque devant témoin, s'y conjugue aux éclats irrités d'une mauvaise humeur qui se donne libre cours en présence du tâtillon Hudson Lowe. Ici et là, Napoléon se libère. Il ne peut garder pour lui des réflexions qu'il remâche. De là qu'il lui arrive de se répéter. Un Las Cases, en bon journaliste, eût effacé ces répétitions. Un Gourgaud au moi hypertrophié, à la personnalité envahissante, est trop préoccupé de se ménager le beau rôle dans la discussion pour se rendre très attentif aux répliques que lui assène l'adversaire. Montholon qui, pour le coup, rédige sur le tard — la version française de ses Mémoires parut en* 1847 *— est trop loin des événements pour se rappeler le détail des monologues ou des dialogues ; il écrit sur pièces et non* ad vivum. *Marchand, que sa position subalterne relègue, sauf à la fin, dans les antichambres, ne prête guère l'oreille qu'aux ordres qu'il reçoit. Le mameluck Ali, esprit éveillé et finaud, se rappelle plus volontiers et plus facilement les anecdotes pittoresques que les propos sérieux et il a peine à les localiser : « Un jour, à dîner, l'Empereur raconta à M. de Montholon ce qui suit... » ou « Une nuit, l'Empereur se prit à me plaisanter sur ma femme qui était enceinte ; un soir, étant de service... »*

Le grand maréchal se trouve, en fin de compte, le seul, avec Montholon, qui ait vécu dans la familiarité constante de son Maître, d'un bout à l'autre de la captivité. S'il ne griffonne son memorandum *qu'en avril* 1816, *lors de l'arrivée d'Hudson Lowe, il a le courage de poursuivre son œuvre jusqu'au lendemain de la mort de l'Empereur. Il le fait avec la conscience, la méthode, l'application un peu bornée qu'il apporte à toute chose. Grâces lui en soient rendues !*

Le malheur veut qu'en fait de méthode, il en ait choisi une mauvaise, lorsqu'il s'évertue à garder trace des paroles du « patron ». Il les transcrit le plus souvent en style indirect. *De toutes les formes du discours, celle-ci est l'une des plus difficiles à manier. Sa plume s'empêtre plus d'une fois dans la longue cascade des* qui *et des* que *: il en résulte une sorte d'ankylose de la phrase, qui s'avance avec une lenteur de bœuf au sillon. Comment parer à cet inconvénient qui risque de travestir la pensée de l'interlocuteur, quand il ne lui arrive pas de la rendre presque inintelligible ?*

Nous n'avons pas hésité à employer un remède héroïque et à venir au secours du mémorialiste victime d'une erreur initiale de méthode, propre à lui faire perdre le bénéfice de son méritoire labeur. Nous avons profité des défaillances que voici.

Il n'est pas rare en effet que, par distraction ou inadvertance ou maladresse de plume, notre Bertrand oublie de parler de lui-même ou de l'Empereur à la troisième personne, comme il a accoutumé. On le surprend, surtout dans le cours d'une phrase un peu longue, à substituer le « Je » de l'Empereur au « il *» par lequel il avait débuté. Fort de cette constatation, et assuré de l'identité indubitable de l'orateur, nous n'avons pas craint d'effacer ces disparates, et de ramener le texte à un mode d'expression unique. En d'autres termes, il nous a*

paru licite, toutes les fois où l'occasion s'en présentait, de préférer au ricochet du style indirect la transcription directe qui, elle, abolit un intermédiaire inutile.

Sans rien modifier à la pensée de l'auteur, nous l'avons par là nettoyée de ces scories, dans un désir, non de purisme, mais de vérité. Ainsi fait le restaurateur de tableaux qui, sous le voile de vernis adventices, redécouvre les tons primitifs de la toile dans leur fraîcheur première. Là où, par exemple, le mémorialiste malhabile avait consigné sur ses tablettes : « L'Empereur fait appeler le grand maréchal. Il désire qu'*il* aille voir le Gouverneur et savoir ce qu'*il* veut... ; qu'il y a donc des instructions écrites et des instructions verbales en contradiction ; que cela dérange sa maison, prolonge son agonie et qu'il désire que cela finisse », *la phrase, soulagée de ses relatives lourdaudes, débarrassée de ses* il *amphibologiques, retrouve soudain la vigueur, l'alacrité de ce qu'elle fut en réalité : un ordre, intimé avec cette décision, cette netteté qui appartiennent en propre au verbe impérial.*

« Je désire que vous alliez voir le Gouverneur et savoir ce qu'il veut. Les instructions parlent d'une déclaration simple. On m'annonce qu'il en enverra une autre. Il y a donc des instructions écrites et des instructions verbales en contradiction. Cela dérange ma maison, prolonge mon agonie ; je désire que cela finisse. »

Bertrand, en vieux grognard fidèle pour qui il n'est qu'un Empereur au monde, use et abuse de ce titre, insensible au ridicule de certains anachronismes qu'elle entraîne, par exemple lorsqu'il représente Napoléon en train d'évoquer ses souvenirs d'enfance en Corse. En adoptant une fois pour toutes la règle du « Je » (soit dit sans jeu de mots), la gaucherie du transcripteur qu'est Bertrand perd toute importance, l'effet de ridicule est effacé et les choses remises dans leur norme.

La simple loyauté nous obligeait à prévenir le lecteur de ces transpositions. Une fois averti, il peut lire en toute confiance les extraits que nous détachons ici à son intention des « cahiers » héléniens du grand maréchal. A travers eux, il reconnaîtra vite, sans méprise possible, l'accent, le ton, les formules à l'emporte-pièce de celui qui, naguère, commandait à la moitié de l'Europe et faisait retentir dix capitales étrangères du son impérieux de sa voix toute-puissante.

FLEURIOT DE LANGLE

JOURNAL DE BERTRAND (1816) [1]

17 *avril.* — *Premier colloque avec Hudson Lowe.* — Le gouverneur se rend à Longwood à quatre heures. C'est sa première visite officielle. L'Empereur le reçoit en présence du grand maréchal.

1. Le *Journal* de Bertrand (dont nous publions ici des extraits) nous a servi à localiser les circonstances qui ont provoqué telle parole ou telle réflexion de l'Empereur. Nous n'avons détaché de son *memorandum* que les pages où se fait entendre le verbe même de Napoléon. On a, en procédant ainsi, fait l'économie des multiples notes, commentaires et éclaircissements qu'eût exigés une citation *texto*.

Courtois, Napoléon commence par s'informer comment lady Lowe a supporté la traversée ; puis, insidieux, interroge sir Hudson Lowe sur le régiment des *Corsican Rangers*, où celui-ci servit comme colonel, en octobre 1808, lors de l'affaire de Capri. Affaire malheureuse pour les Anglais, puisqu'elle se solda par une capitulation.

A ce souvenir, le gouverneur tâche de faire bonne contenance et entame l'éloge des Corses sous ses ordres. Il présente ensuite deux officiers de son état-major : le lieutenant-colonel Thomas Reade et le major Gorrequer.

Napoléon s'informe de leurs états de service : « Vingt-huit ans », répond le gouverneur ; « quinze », répond sir Thomas Reade.

— Je suis plus vieux soldat que vous, remarque l'Empereur.

— Les pages de l'histoire, glisse Lowe dans une insinuation flatteuse, comptent pour vous les *années de service comme les siècles*.

Au cours de cette première escarmouche, les deux adversaires se toisent et se tâtent. Bénin d'abord, leur colloque prendra par la suite une tournure plus vive. Ils croisent le fer à fleuret moucheté, en attendant le duel au sabre.

19 *avril*. — *Tentative d'Hudson Lowe pour isoler l'Empereur*. — Le gouverneur ayant signifié au grand maréchal qu'en vertu des dernières instructions de lord Bathurst, les officiers de Napoléon doivent signer l'engagement de demeurer à Longwood ou, en cas de refus, se rendre au Cap, l'Empereur veut avoir là-dessus des éclaircissements. Il fait appeler le grand maréchal.

— Je désire, lui dit-il, que vous alliez voir le gouverneur et savoir ce qu'il veut. Les instructions parlent d'une déclaration simple. On nous annonce qu'il en enverra une autre. Il y a donc des instructions écrites et des instructions verbales en contradiction. Cela dérange ma maison, prolonge mon agonie ; je désire que cela finisse.

20 *avril*. — Le grand maréchal envoie à Plantation House les déclarations signées, sauf une seule : la sienne. Sa femme, Fanny Bertrand, née Dillon, espère toujours être reçue en Angleterre où elle compte des parents, entre autres lady Jernigham. Napoléon, qui le sait, veut éprouver la fidélité de son grand maréchal.

— Eh bien ! mon cher Bertrand, vous me quittez donc ?

— Non, Sire, et si la nécessité d'arranger mes affaires m'amenait jamais en Angleterre, ce serait pour venir ensuite vous rejoindre ici. Ma femme restera volontiers dix-huit mois et plus si cela est agréable à l'Empereur, mais elle ne peut supporter l'idée de passer ici le reste de sa vie.

23 *avril*. — Même sujet. Bertrand vient de recevoir du gouverneur une lettre, où celui-ci lui annonce un départ possible pour le Cap à bord

de la frégate le *Phaéton*. A propos de cette lettre, l'Empereur observe au grand maréchal :

« Vous auriez grand tort de le faire. Votre femme qui vous pousse à cela serait la première à s'en repentir. La nouvelle de votre départ arrivant au milieu des discussions du Parlement peut être pour mes affaires d'un mauvais effet. »

Sur cette remarque, Bertrand n'hésite plus et, le lendemain, signe l'engagement de rester à Sainte-Hélène.

29 *avril*. — *Le roi de Rome*. — En visite à Hutt's Gate, première demeure des Bertrand, qui y habitèrent jusqu'au mois d'octobre 1816, le docteur Warden émet devant le grand maréchal l'opinion que Napoléon aime moins le roi de Rome que Bertrand ne chérit ses enfants.

Bertrand partage cet avis, dont il fait part à l'Empereur.

— Et pourquoi croyez-vous et dites-vous cela? demande-t-il en souriant et en bourrant le grand maréchal d'une « tape » amicale.

— L'Empereur a un cœur romain, rétorque l'autre. Vous aimez votre enfant, mais ne l'aimez pas comme j'aime les miens. Il ne faut pas exiger des hommes ce que leur caractère ou leur position ne comporte pas...

1er *mai*. — *Dans la baignoire*. — Napoléon est dans son bain, auquel assiste le grand maréchal. Il se plaint à lui de la rareté des visites de l'agréable Fanny : « Votre femme devrait venir me voir, comme l'autre jour. Je suis un *vieil homme*, on peut venir dans ma chambre et causer avec moi et me donner des nouvelles. »

Puis, sautant à un autre sujet, il pense à l'histoire de ses campagnes qu'il est en train de rédiger : « L'ouvrage de Beauchamp (deux volumes publiés chez Le Normant en 1815) paraît contenir ce qui serait nécessaire pour la campagne de 1814. Nous avons la carte, nous pourrions faire cela, au lieu de reprendre l'expédition d'Égypte. »

2 *mai*. — *Le roi de Naples et Marie Walewska*. — A propos du roi Joachim, l'Empereur cite un trait qui lui fait peu d'honneur : « Lorsque madame Walewska s'est présentée (à Naples) pour recevoir sa dotation, il l'a promise, mais n'en a rien tenu et l'a traitée froidement. »

Ce douaire comprenait les biens situés dans le royaume de Naples, que Napoléon, par décret en date du 5 mai 1812, avait institués en majorat au profit du comte Walewski, en accordant la jouissance des revenus à la comtesse Marie, sa mère. Lors de l'élévation de Murat au trône de Naples, l'Empereur s'était réservé la disposition des biens susdits, lesquels faisaient partie intégrante de son domaine privé. « Lorsque le brick est venu porter (à Naples) la nouvelle de mon débarquement en France, le soir même, Murat a été lui faire visite en habit de maréchal et lui porter le décret qui lui rendait sa dotation, en disant que c'était une négligence des ministres... Depuis, il la combla d'attentions, lui faisant la cour

comme en Pologne, à tel point que la comtesse Walewska en était humiliée pour lui...

» En arrivant en France, madame Walewska me conta cela. Ce dernier trait de lâcheté m'indigna tellement qu'il combla la mesure dans mon esprit. C'est ce qui m'a probablement empêché d'appeler Murat à Waterloo, où il eût commandé la cavalerie. Qui sait ce qui serait arrivé, et l'influence que cela a pu avoir sur les affaires! ...

» La reine Caroline a beaucoup contribué aux fautes de son mari. Elle avait sur lui une grande influence. Je crois cependant qu'il a été mené par des amis du roi Ferdinand qui sont entrés dans sa confiance pour le perdre, et, par leurs mauvais conseils, ont précipité sa ruine.

» Le roi de Naples ne vint à Dresde — en 1813 — que parce qu'il craignait que je ne fisse un arrangement avec l'Autriche et que je vinsse à découvrir qu'il me trahissait déjà. Lorsque tout fut rompu, il revint à Naples. Je suis persuadé que Metternich écrivait à la reine et, par son moyen, contribua beaucoup à la perfidie du roi. »

6 *mai.* — *Napoléon et O'Meara.* — Le docteur O'Meara, médecin accrédité auprès de l'Empereur, depuis le voyage du *Northumberland*, profite de sa position privilégiée pour interroger son auguste client avec une liberté qui paraît excessive à l'entourage de Longwood. Le grand maréchal a dû, la veille, attirer l'attention du docteur sur ce point. Napoléon, de son côté, lui en fait la remarque. Plus que les bavardages d'O'Meara, il blâme cette forme de l'indiscrétion professionnelle qui consiste à rapporter au gouverneur des détails de santé :

« J'ai parlé ce matin au docteur. Je lui ai demandé : Êtes-vous mon espion, un chirurgien de prisonnier ou le mien? Un médecin est un confesseur. Vous ne devez jamais parler de mes infirmités. Quel ordre avez-vous reçu jusqu'ici? Vous croyez-vous obligé de rendre compte de ce qui est relatif à ma santé? »

Le docteur O'Meara s'en défend, mais avoue qu'il s'est engagé devant l'amiral Cockburn à l'avertir si Napoléon était en danger de mort :

« Dans ce cas-là même, j'exige que vous m'avertissiez d'abord, ou moi ou le grand maréchal. »

Puis, se tournant vers Bertrand :

« Je suis décidé à ne point me soumettre, même si je suis malade ou si j'ai de la mélancolie, à voir un médecin ou qui que ce soit. Quand je suis *dans mon intérieur*, je dois et veux être libre d'y recevoir qui je veux. On doit me respecter. Je suis déterminé à laisser enfoncer mes portes et, au besoin, à laisser les Anglais commettre un attentat sur ma personne; ce serait un grand scandale en Europe. Quel serait l'officier qui voudrait se charger d'une telle extrémité? Il aurait contre lui le cri de l'île, du camp, de l'Angleterre et de l'Europe. Vous ferez bien d'en parler au colonel Bingham. Son régiment va être chargé d'une mission bien odieuse.

Il faut attendre que le gouverneur en parle. Je sais de bonne source que l'amiral pousse le gouverneur à des mesures de rigueur. »

Avant et après le déjeuner, l'Empereur lit quelques chapitres de l'*Iliade*.

16 *mai*. — *Troisième visite du gouverneur*. — Après sa visite du 17 et du 30 avril, Hudson Lowe réclame un autre entretien. Embarras du gouverneur, qui s'inquiète du front « sévère » que lui oppose Napoléon. L'entrée en matière est pénible :

— Vous avez appris par les journaux qu'il allait arriver ici une maison de bois pour vous ?

Silence de l'Empereur, qui se décide enfin à demander :

— Suis-je libre de choisir l'emplacement ?

— Oui, à moins que je n'y trouve des objections.

Là-dessus, sans que l'Empereur puisse se rappeler la transition :

— Depuis un mois que vous êtes ici, vous m'avez plus tracassé que l'amiral (Cockburn) en six. Je me suis plaint de ses formes — c'est un marin — mais non de son cœur. Si lord Castlereagh vous a donné l'ordre de nous empoisonner ou de nous tuer tous, faites-le le plus tôt possible. J'ai gouverné et je sais qu'il y a des hommes pour toutes les missions d'honneur et d'autres pour des missions déshonorantes.

— Je ne suis pas venu pour recevoir des leçons, riposte Lowe, qui fait mine de se retirer.

L'Empereur use de la même feinte, puis la conversation se renoue :

— Je ne vous demande rien. Je vous prie seulement de me laisser tranquille. Je n'ai point d'affaires à traiter avec vous. Je désire n'en point avoir... le moins possible. Je vois que je n'ai rien à attendre de vous, et ne vous demande rien, seulement de me laisser en repos.

Et comme le gouverneur allègue qu'il n'est pas venu fort souvent, l'Empereur esquisse un geste qui signifie que c'est encore trop.

— Votre conduite sera une opprobre pour vous, vos enfants et votre nation.

A propos des limites qui bornent ses sorties dans l'île, il poursuit :

— Si j'étais prisonnier de guerre, je trouverais tout simple d'être traité comme tel et d'être accompagné d'un officier (anglais). Je suis soldat, les braves de tous les pays sont égaux à mes yeux ; mais ce serait reconnaître l'injustice du Gouvernement anglais et le droit qu'il s'arroge que d'être accompagné par un officier. En conséquence, je ne l'accepterai point.

Hudson Lowe demande à présenter son secrétaire militaire, le colonel Wynyard, arrivé dans l'île au mois de mai. Napoléon, soit qu'il soupçonne Wynyard d'avoir servi à Ischia, en liaison avec Lowe, soit pour tout autre motif, refuse.

— C'est inutile. Il ne peut y avoir aucun rapport de société entre un

geôlier et un prisonnier. Vous devez vous soucier fort peu d'avoir des rapports avec moi, autant que je m'en soucie peu moi-même.

« On n'arrange pas les affaires avec de l'humeur », confie Lowe à Las Cases, au sortir de l'entretien, et au grand maréchal qu'il va voir à Hutt's Gate : « J'ai eu une grande conversation avec le *général*. Il s'est beaucoup emporté, m'a tenu des propos *indécents* que je ne puis répéter, mais qu'il vous dira sans doute... C'est un homme avec qui il est impossible de traiter aucune affaire. Il a commandé, il veut que les choses se fassent toujours et précisément comme il l'entend. Il a fait une Espagne imaginaire, une Pologne imaginaire, une Angleterre imaginaire. Il veut faire *un Saint-Hélène imaginaire*. »

Incapable de trouver seul un bon mot, le gouverneur a emprunté celui-là à l'abbé de Pradt, auteur de l'*Ambassade à Varsovie* [1]. Rapprochement que souligne Napoléon lui-même, dès que le propos lui est rapporté :

« Je vois que la lecture de l'évêque de Pradt (ex-archevêque de Malines) lui profite. Cet homme a des intentions sinistres, et peut-être plus que nous ne pouvions le croire. C'est l'opinion même des Anglais... Je ne l'ai si mal traité qu'à cause de ce qu'il a dit relativement à mon intérieur. Il s'imaginait sans doute m'en imposer. Il faut lui faire connaître le véritable état de la question. Je n'attends rien de lui. Un homme est bien fort quand il ne demande qu'une chose : c'est qu'on le laisse en repos. »

17 *mai*. — *Souvenirs de Corse*. — Causerie avec le grand maréchal sur l'île d'Elbe, la Corse et la maison paternelle qui fut pillée par une bande de montagnards paolistes, « non par haine de la famille Bonaparte, mais parce qu'ils croyaient marcher pour la patrie ».

— La Corse ayant été reprise aux Anglais (qui avaient fait de la maison une caserne), je voulus faire rebâtir. J'en chargeai Ramolino qui me demanda ce qui devait être fait : « Comme elle était précédemment », fut ma réponse. On avait partagé les biens de famille ; je n'étais pas encore en situation de n'en pas prendre ma part. Pourtant j'étais de beaucoup par ma fortune comme général en chef le plus aisé de tous. On me donna donc la plus mauvaise part : la maison.

Le grand maréchal a entendu dire que cette maison fut améliorée et transformée, et l'Empereur précise :

— Je me rappelle avoir fait un plan, ordonné la démolition de quelque maison qui m'appartenait et dont le loyer était autrefois utile à ma famille, mais n'était plus rien pour moi. J'ai planté des arbres... Mais la maison est toujours la même : il y a une grande salle qui existait du temps de mon père. C'est la maison d'une fortune de 12 000 livres de rentes en France, peut-être plus, parce que 12 000 francs en Corse, dans une île

1. Un exemplaire de cet ouvrage furieusement annoté par l'Empereur appartient à la collection du baron Gourgaud, musée de l'île d'Aix.

en général, sont plus qu'une pareille somme sur le continent. Elle a été mieux meublée sans doute, mais ma mère avait toujours son lit de damas rouge et un mobilier couvert de soie, au salon. J'ai revu cette maison en revenant d'Égypte.

» Depuis, j'ai donné tous mes biens à ma nourrice. Alors *Madame* est venue se plaindre que la nourrice et sa fille ne pouvaient habiter cette maison... J'ai, à la fin, accordé ce que demandait *Madame* : la maison fut donnée à Ramolino et celle de Ramolino, en échange, à la nourrice...

» Je n'ai rien fait pour la Corse, seulement une fontaine à Ajaccio, qui peut avoir coûté 600 000 francs... J'ai été ingrat pour les Corses ; je me le reproche. J'aurais dû faire davantage. Il est vrai que j'ai fait pour eux par mon nom seul ; eux trouvent que c'est beaucoup. Effectivement, tous les ministres et maréchaux étaient disposés à les avantager ; j'y répugnais, mais sans que je le susse, beaucoup se trouvèrent placés. »

— C'était un inconvénient que d'être Corse, il fallait le dissimuler, observe le grand maréchal. Les Anglais ont toujours affecté de vous appeler Buonaparte avec un *u*, afin de constater votre origine étrangère et tâcher de rendre votre gouvernement humiliant pour la France.

— Cela est vrai. L'origine étrangère était un inconvénient, qu'il me fallait dissimuler comme si j'étais bâtard... J'ai toujours eu à me défendre de mon origine corse et des relations de ma famille, quoique fort honorables. Si j'avais voulu m'en servir dans la première campagne d'Italie, cela eût pu m'être très utile, mais je ne le voulus pas.

» Lorsque Marescalchi [1] vint me présenter le livre d'or où étaient décrits les titres de ma famille, je lui répondis que je ne savais ce que cela voulait dire, qu'il ne fallait pas me parler de ces chimères ; que mes titres étaient dans mon épée et la confiance de la République.

» Lors du mariage (avec Marie-Louise), M. de Metternich voulait faire publier un écrit où l'on établissait que mes ancêtres avaient régné à Trévise, comme cela paraît être, en effet... Je fis comprendre à M. de Metternich que ce serait un ridicule, mais l'empereur d'Autriche eut de la peine à le comprendre. Ce fut une des raisons qui le détermina et qu'il fit valoir à l'Impératrice. Je lui dis que c'étaient des *niaiseries* dont il ne fallait pas parler.

» En parcourant la galerie de Florence, un cicerone ne manqua pas d'indiquer le portrait d'une Marie Bonaparte qui avait épousé un Médicis. Je n'y fis pas attention. Le général Clarke crut faire une grande chose d'envoyer depuis cette tapisserie à Joséphine, qui l'a mise et perdue dans son fatras. Clarke a eu tort ; cela fût resté à Florence, au lieu d'être perdu.

» Il y avait aussi parenté entre les Orsini et la famille Bonaparte... Le chef de notre famille était un condottiere du XIIIe ou du XIVe siècle, mais cela importe peu. »

1. Ministre des Affaires étrangères du futur royaume d'Italie.

Le grand maréchal rappelle alors qu'au début de l'Empire, on parla d'une généalogie qui faisait descendre l'Empereur de Clovis :

— S'il y avait eu vraiment quelque rapport avec Clovis, vrai ou faux, comme pour la famille de Montesquiou, j'aurais pu le soutenir. Cela établissait des droits au trône de France, mais toutes les autres origines ne tranchaient pas la question, dès lors elles étaient inutiles et ne m'auraient donné que du ridicule. Qu'importe que je descende d'un condottiere d'Italie, que quelqu'autre ait régné à Trévise, que nous soyons alliés aux Orsini ! Nous étions de petits gentilshommes de fortune, et cela ne donnait aucun droit au trône ; c'était donc inutile à dire. J'ai toujours fait garder le silence là-dessus. Ma gloire et mes droits sont autres. Je n'en ai pas moins été le plus grand souverain de l'Europe ; mon alliance a été briguée et recherchée par les plus grandes maisons. J'ai commandé en maître dans presque toutes les capitales de l'Europe. J'ai fait des rois. Je suis ce que je suis, et personne ne peut effacer ce qui a été.

19 *mai*. — *Médecins et médecine*. — L'Empereur se promène en calèche avec le docteur Warden et madame Bertrand. Il est question de médecine :

« Je crois au médecin, non à la médecine. C'est une science physico-mathématique qui exige beaucoup de connaissances sans doute, mais leur acquisition ne fait pas le médecin : il faut l'expérience et, outre cela, un bon jugement. De même qu'un homme tout en sachant bien le latin ne fait pas des vers comme Horace, de même un médecin, quoique bon botaniste, chimiste, etc., est un mauvais médecin. Il en est de même des généraux : toutes les connaissances du monde et l'expérience de la guerre ne suffisent pas à faire un bon général.

» Souvent la médecine tue plus de monde qu'elle n'en guérit. Je pars de ce principe qu'on juge le médecin, non par son examen et l'instruction qu'il peut avoir acquise, mais par l'argent qu'il gagne, et je mets en fait qu'un homme qui, dans un village, ne gagne que 25 louis par an est un ignorant, dans la main de qui les grands remèdes sont plutôt dangereux qu'utiles. Je voulais, en conséquence, qu'il fût défendu aux apothicaires de distribuer ces remèdes sur ordonnance. Mesure raisonnable, à laquelle les médecins se sont opposés, parce que l'homme veut guérir et que s'il n'a pas de médecin, il se servira d'une bonne femme ou d'un empirique.

» Lorsque je voulus prendre un médecin, je demandai celui qui avait tué le plus de monde, qui avait été conséquemment dans les hôpitaux, et je choisis Corvisart. Il était en concurrence avec Hallée, mais j'avais entendu celui-ci raisonner autrefois à l'Institut et n'en avais pas été content. Je le regardais comme théoricien et médiocre. Corvisart donnait très peu de remèdes. Lorsqu'il m'appliqua trois vésicatoires à la mâchoire sans me donner de purgation, la médecine cria. Ma maladie provenait d'une gale rentrée : au siège de Toulon, en tirant sur les vaisseaux anglais, les deux premiers canonniers ayant été tués, je pris l'écouvillon et tirai deux ou trois coups. Un des canonniers étant rongé de gale, je la gagnai,

pris quelques bains et m'en tins là. Depuis, j'en ai souvent souffert et n'ai été guéri que par les vésicatoires de Corvisart ; depuis cette époque, j'ai engraissé. »

Même date. — Conversation sur Joséphine et ses jalousies. — En revenant de la promenade, Napoléon rentre chez lui avec madame Bertrand, le grand maréchal et Las Cases, et s'entretient familièrement avec eux de l'Impératrice Joséphine :

« Elle était pleine de grâces, au lit comme ailleurs. Elle ne quittait jamais son mari et voulait coucher avec lui, parce qu'elle en savait l'importance et que c'est là qu'une femme exerce son influence. En effet, douze heures de nuit sont la moitié de la vie... Une femme qui veut exercer de l'influence sur son mari doit toujours coucher avec lui.

» L'Impératrice était jalouse, mais sa jalousie venait de la politique et non de l'amour. Elle craignait le divorce, ce qui la rendait très tourmentante. »

Napoléon cite alors une anecdote qui se situe au moment où il quittait le camp de Boulogne pour s'acheminer vers le Rhin (août-septembre 1805). M. de Talleyrand, ministre des Relations extérieures, venait de recevoir de Cobenzl, ministre d'Autriche, « une note fort insolente », qui laissait présager une rupture prochaine avec cette Puissance.

Il fallait rédiger une réponse.

« Je causai avec M. de Talleyrand et travaillai jusqu'à quatre heures du matin. Je rentrais fort rêveur, un bougeoir à la main, lorsque l'Impératrice s'avance vers moi, l'œil hagard, et me demande :

» — *Au moins était-elle jolie ?*

» — Puisque vous le prenez ainsi, madame, lui dis-je, couchez chez vous et moi dans ma chambre.

» Je montai chez moi et ne couchai plus régulièrement avec l'Impératrice, qui, dès lors, me perdit de vue depuis le soir jusqu'au lendemain déjeuner. J'eus alors toute ma liberté.

» L'Impératrice avait le pied léger ; elle ne se gênait pas pour venir à la porte écouter, sous prétexte de savoir où j'étais et avec qui. Au reste, elle a toujours eu le nez assez fin pour deviner tout attachement que je pouvais avoir, et alors ne manquait pas d'attirer la conversation sur la personne qu'elle soupçonnait, d'y jeter du ridicule et d'arriver à citer quelques anecdotes qui pouvaient m'en dégoûter.

» Joséphine était jolie, bonne, mais menteuse et dépensière au dernier degré. Son premier mot était « *non* » sur la chose la plus simple, parce qu'elle craignait que ce fût un piège ; elle revenait ensuite. Les marchands avaient ordre de ne dire que la moitié de ses dettes, de manière qu'après avoir payé un million, on croyait que c'était fini. Pas du tout ! Elle prétendait toujours qu'elle ne devait rien et ne demandait pas d'argent, mais il fallait payer... Elle me connaissait parfaitement. Elle ne m'a jamais rien demandé pour Eugène, ne m'a jamais même remercié quand je faisais

quelque chose pour lui, parce que c'eût été me dire : « Vous avez fait cela pour moi... » Elle avait là-dessus un grand tact. Elle avait un caractère tout à fait opposé au mien : elle aimait tout : les diamants, les bijoux, les tableaux ; moi, rien. »

Sur l'Impératrice Marie-Louise. — « L'Impératrice Marie-Louise, au contraire, était la vertu même, ne mentait jamais, avait beaucoup d'ordre et demandait de l'argent quand elle en voulait — ce qui m'était agréable... Je n'ai jamais couché (la nuit) avec l'Impératrice Marie-Louise, qui était trop jeune pour mettre à cela beaucoup d'importance. Pas même la première nuit de mes noces ; je la quittai à trois heures du matin. Je lui demandai le soir de son arrivée (à Compiègne) si elle se croyait mariée et ce qu'on lui avait dit à Vienne. Elle répondit : « De faire ce que vous voudrez. »

« En ce cas, je reste ici », dis-je. Et je consommai le mariage, comme avait fait Henri IV.

» L'Impératrice n'aimait pas que je me relève, la nuit, même pour la petite affaire. Elle avait la manie de n'avoir jamais de feu chez elle, de sorte que moi qui me levais toutes les nuits en étais incommodé. Peut-être ce motif m'a-t-il empêché plus de vingt fois de descendre chez l'Impératrice. C'est une chose dont une bonne dame d'honneur lui aurait fait sentir l'importance, parce que ce n'était qu'une petite manie dont il était aisé de se défaire... »

La reine Hortense et Louis. — C'est aussi la reine Hortense qui a eu des torts avec son mari, quoique l'Impératrice me les dissimulât, voulant prendre le parti de sa famille... Il est certain que Louis aimait sa femme et qu'elle ne l'aimait pas. Quand un mari aime sa femme, il n'y a rien à dire. Si elle fût restée avec lui, probablement le roi fût resté en Hollande, et cela eût eu une grande influence sur les affaires. »

25 *mai.* — *Le vin à Longwood.* — Montholon écrit à M. Balcombe, le fournisseur attitré de Longwood, pour se plaindre de la médiocrité du vin qui, dit-il, est de la catégorie de celui que boit en France « la dernière classe de la société ». Le gouverneur trouve cette expression choquante. Quand le grand maréchal rapporte cela à l'Empereur, il demande à goûter lui-même le vin incriminé, le trouve « jeune, de qualité inférieure », mais somme toute buvable, en tous les cas supérieur à celui que consomme la dernière classe du peuple.

« Je suis fâché qu'on se soit servi de cette expression et qu'on ait écrit à ce sujet. Il faut montrer de l'humeur pour les choses qui en valent la peine, non pour les choses de la table. »

26 *mai.* — Le major Gorrequer vient à Longwood conférer avec le général Montholon au sujet des domestiques. Il assure que le gouverneur

est tout disposé à augmenter le personnel anglais et militaire mis au service de Napoléon, ce qui provoque de la part de l'Empereur cette réflexion plus amène qu'à l'accoutumée :

« Le gouverneur, qui a souvent de l'humeur dans son premier mouvement, a semblé plusieurs fois revenir avec des manières plus douces. Ceci indiquerait un homme de premier mouvement plutôt qu'un méchant homme. Il faut attendre pour connaître son caractère, mais ne rien demander. »

30 *mai.* — *Sur Moreau, Pichegru et Cadoudal.* — L'Empereur, après deux tours en calèche, joue aux quilles avec Bertrand, Las Cases, Montholon et Gourgaud, puis longuement parle dans le jardin de la conspiration de Moreau, Pichegru et Georges :

« Depuis quelques jours, il y avait des mouvements dans l'opinion, l'indice de quelque chose qui allait mal. Je m'étais levé à une heure, d'assez mauvaise humeur. Je parcourus un rapport de police que je n'avais pas encore lu. Je vois qu'on a arrêté à Lorient un nommé Quérel, chirurgien vendéen arrivé d'Angleterre. J'écris au ministre de la Justice, Regnier, alors chargé de la police, de faire assembler une Commission militaire et de le faire juger à huit heures du matin. Quérel est condamné. Il dit qu'il a des révélations importantes à faire. J'envoie l'aide de camp de service, Lauriston, qui arrive au moment où on allait l'exécuter. Il déclare qu'il y a une grande conspiration composée de beaucoup de personnes, parmi lesquelles il nomme un certain d'Hozier, qui ont été débarquées sur la côte ; qu'ils sont venus à Paris, couchant dans les fermes et lieux qu'il indique ; que Georges est à Paris ; qu'il y a quelqu'un à qui il ne parle que le chapeau bas et avec un grand respect ; qu'il croit qu'un prince doit venir à Paris. J'envoie aussitôt Réal qui questionne et éclaircit tout ce rapport. On envoie des gendarmes d'élite qui arrêtent, depuis la côte jusqu'à Paris, tous ceux chez qui les conspirateurs ont couché. Cela forme une centaine de personnes. On arrête d'Hozier. Il nie tout. Cependant, on lui annonce qu'il a débarqué tel jour, qu'il a couché là et là. On le confronte avec les personnes chez qui il a couché, qui le reconnaissent. Il est confondu. Un jour, il essaie de se pendre avec une ficelle. On entend du bruit, on entre, on ôte la corde ; il n'avait que le col écorché. Réal arrive. D'Hozier, comme un homme égaré, se plaint longuement de Pichegru et de Moreau (ce coquin qui les a fait réunir à Paris en disant qu'il y a un parti, tandis qu'il n'y a personne). Réal lui porte quelques consolations et, dans un de ces moments où l'homme est le plus disposé à parler, il entre dans quelques détails sur Moreau et Pichegru.

» Réal va à la Malmaison et demande à arrêter Moreau. Je m'y refuse avant d'en savoir davantage. Je veux savoir si Pichegru est à Paris ; lorsque j'en serai certain, alors je permettrai qu'on arrête Moreau. La manière de s'en assurer est d'aller chez son frère, ex-moine qui a une petite

pension et qui loge au quatrième sur la place Vendôme. Le premier mot de celui-ci est : « Pourquoi m'arrête-t-on? Parce que j'ai vu mon frère? Mais c'est tout simple, pouvais-je m'en empêcher? » Il indique au juge qu'un certain Léridan, frère d'un capitaine de vaisseau, doit avoir aussi des relations avec Pichegru. On l'arrête. Il confesse et, pour sauver sa vie, sert de « mouton » dans cette affaire.

« J'ordonnai alors l'arrestation de Moreau. On se rend chez lui. Comme il arrive de Grosbois, il rit en apprenant qu'on l'arrête et se rend au Temple dans son cabriolet. Lorsqu'il vit sur son écrou qu'on l'arrêtait pour avoir conspiré avec Pichegru et Georges contre ma sûreté et celle de la République, il se trouve mal. Il nia avoir vu l'un et l'autre. Sa femme se rendit chez Joséphine, qui lui dit que tout ce qu'elle pouvait faire était de lui ménager un entretien avec moi. Elle me vit, parla de l'innocence de son mari et s'indigna qu'on l'eût arrêté. Je répondis qu'il était encore temps d'avoir recours à ma clémence, mais que ce temps allait s'écouler et que si le ministre lui permettait de voir son mari, elle pouvait le lui dire. Moreau continua à nier tout.

» Le jour où Moreau fut arrêté, la garde à pied et à cheval cerna Paris durant six semaines. On ferma les barrières, on n'en laissa que dix ouvertes. Personne ne put sortir de Paris sans passeports et on fut six semaines sans pouvoir se promener au bois de Boulogne. *Le Moniteur* annonça qu'il y avait une conspiration dont Moreau, Pichegru et Georges faisaient partie, qu'il y avait quarante-deux conspirateurs, que tous étaient dans Paris, qu'on ne voulait pas qu'il s'en échappât aucun, qu'en conséquence toutes les barrières seraient fermées... Moreau niait avoir vu Pichegru, parce qu'il espérait le faire sauver, l'envoyer à Londres et prouver ensuite l'alibi, mais il en arriva autrement...

» Pichegru fut vendu par un de ses amis, chose honteuse à dire et horrible, par Bouvet de Lozier, qui avoua qu'il avait soupé avec Pichegru, la veille, qu'il devait coucher chez lui le soir, qu'il le vendrait mais qu'il voulait 100 000 écus. On me le dit et j'y consentis. La veille, Pichegru avait dit à souper : « Comment ! Si Moreau, Macdonald et moi, nous nous montrions aux troupes, est-ce que nous ne ferions pas arrêter ce *petit coquin-là?* »

» Cinq ou six gendarmes et le colonel Henry, je crois, se rendirent au logement de Pichegru. On leur dépeignit bien la chambre, l'alcôve, à gauche une table de nuit, sur laquelle étaient un flambeau et deux pistolets, et on leur remit la clé. On entre, on renverse la table de nuit, la lumière s'éteint, les pistolets tombent. Pichegru se réveille en sursaut, est saisi. Il était vigoureux, il se défend. Il fallut lui attacher les pieds et les mains et il fut conduit à la police.

» Moreau, qui avait nié, quinze jours, avoir vu Pichegru, en convint, mais nia son entretien avec Georges. On savait qu'il avait eu lieu ; on en avait les détails. On savait que Moreau était allé en voiture jusqu'au coin de telle rue, où il avait pris un fiacre qui l'avait descendu près de la

Madeleine ; on avait le numéro du fiacre, le rapport du conducteur. On savait ensuite, par le rapport de Georges à ses amis, ce qui s'était passé... : Moreau avait demandé qu'on tuât le premier Consul ; il serait alors premier Consul, Pichegru le deuxième... Alors Georges demanda » à être le troisième, car, disait-il, « s'il n'y a que des bleus, vous vous enten- » drez entre vous, vous ferez comme *lui* et nous n'aurons rien gagné. » Bleu pour bleu, j'aime mieux Bonaparte qu'un autre ».

» — Vous êtes fou, dit Moreau, on ne peut penser à vous, vous ne » connaissez ni la France ni l'armée. Si on savait seulement que je vous » ai vu, je serais perdu. Je n'aurais personne pour moi, pas même un aide » de camp si on croyait que je travaille pour les Bourbons... »

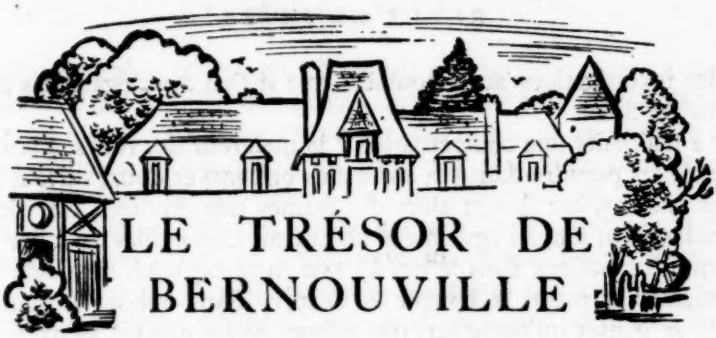
» Lors de la pacification de la Vendée, j'eus un colloque avec Georges, mais je n'en pus rien tirer. Je tâchai de toucher toutes les cordes, mais inutilement. Je lui parlai de sa patrie, de la nécessité de se réunir contre l'étranger, de l'honneur national. Ces mots, qui avaient vivement ému d'Autichamp, furent sans effet sur Georges. Comme il était fils d'un meunier, je lui parlai principalement de la Révolution, mais tout aussi inutilement... Alors, il y avait des partis, lui disais-je, maintenant il y a un gouvernement ferme. La République est indivisible. J'ai ouvert une grande route ; j'oublie tout, mais malheur à ceux qui en sortiront.

» Georges fut arrêté près du Palais-Royal. On savait où il couchait ; il avait un cabriolet dont on savait le numéro. Quand il passa, un des hommes (commis à la surveillance) regarda dans le cabriolet et dit : « C'est Georges ». On saisit le cheval. Georges tire deux coups de pistolet, blesse un homme, en tue un autre, saute du cabriolet. Il est arrêté par un chapelier du voisinage, homme robuste et courageux. Le peuple de Paris était pour moi dans cette affaire. Il concourait volontiers à arrêter les coupables, soit qu'il vît la réalité de la conspiration, puisque tous les jours on arrêtait quelqu'un de ceux qui avaient été désignés dans *le Moniteur*, soit qu'il eût impatience de voir les barrières ouvertes. C'était un exemple unique dans l'histoire que cette fermeture de Paris.

» Je crois avoir commis une faute et que ce fut une délicatesse mal placée que de faire juger Moreau par les tribunaux ordinaires. Il eût mieux valu le faire juger par une Commission militaire. On eût imprimé les pièces et le public eût vu ainsi évidemment qu'il était coupable. L'affaire eût été plus tôt terminée et n'eût pas occasionné dans Paris une fermentation qui a été sur le point d'être dangereuse. Beaucoup de gens étaient de cet avis. Ce fut le tome II de l'affaire du Collier : le roi fit juger par le Parlement une affaire où il ne fallait point d'éclat. Ce fut une délicatesse mal placée. »

GÉNÉRAL BERTRAND

(A suivre.)



LE TRÉSOR DE BERNOUVILLE

I

Le gros André de Fleureville, qui mangeait lentement, pieusement, eut un haut-le-corps et fronça les sourcils : le journal ouvert devant lui mentionnait en caractères immenses : « NOUVEAU VOL D'ARGENTERIE DANS UN CHATEAU NORMAND ». Il s'agissait d'une bande de malfaiteurs qui dévalisaient la province (1934) depuis quelque temps, et qui témoignait d'une étrange spécialité : les bandits s'attaquaient presque uniquement à cette argenterie, qui, cependant dépréciée par les bas cours du métal, constitue, pour les anciennes familles, une sorte de trésor héréditaire. Fleureville, par ailleurs, n'était qu'un hobereau grand teint, mais paraissait doué d'une sensibilité assez vive pour les objets d'art, surtout quand ils lui appartenaient... Tous les matins, il prenait sa « soupe de café » dans une très jolie écuelle d'argent à anses et couvercle, un « bouillon », richement armoriée, et qui datait du XVIIIe siècle. Il la regarda avec une tendresse désolée, un peu impuissante, comme il eût fait pour un de ses chiens malades.

On sait qu'aujourd'hui l'argenterie a bien peu de valeur, surtout pour la vendre ; on retire quelques cents francs anémiques de ce qui fut payé jadis bien des livres, et de grand aloi ; mais ce luxe de table reste une des dernières marques de l'opulence ancienne, des prestiges disparus. De plus, grâce aux armoiries, aux écussons que portent ces couverts, ces plats, ces chocolatières, c'est l'histoire de la maison qui se retrace et survit ainsi à l'oubli.

Dans l'indifférence de condamnées qui envahit peu à peu toutes les demeures ancestrales, grandement ou petitement aristocratiques, on accorde une importance anormale à « l'argenterie ». C'est la première chose à laquelle on pense, en cas d'incendie, de troubles : on « sauve l'argenterie », on « enterre l'argenterie ». Surtout dans les maisons hobereautes, où la vie est plus dure. Chaque soir, la consigne de la brave maritorne — ou de la jolie fille, ce qui vaut mieux — qui remplace les maîtres d'hôtel est restée celle du serviteur élégant : on recompte l'argenterie, on l'enferme et on emporte sa clef. S'il manque une cuiller, ce

sont des investigations aussi poussées que si l'on avait égaré des actions entières de Suez.

Il y a d'ailleurs une compensation à la maigreur des repas, à leur simplicité, de les prendre dans ces ustensiles brillants et doux, surtout quand ils sont anciens, car ils ont alors des formes très étudiées, très simples, qui rendent leur emploi agréable et charmant. Une cuiller du XVIIIe siècle présente un moelleux dans le dessin, une juste capacité, un poids même qui satisfont la main, la bouche et l'esprit. Sans oublier le sentiment aimable de penser qu'on se sert des mêmes objets que ses aïeux et qu'on n'est pas tout à fait un enfant trouvé...

En fait, dans les maisons d'aristocratie modeste, on en fait grand usage ; après tout, un plat d'argent est moins fragile qu'un plat de faïence ou de porcelaine, et on préfère voir l'argenterie sur la table, un peu rayée, que luisante et verrouillée dans les vitrines bourgeoises de salle à manger. Mais on reste bien loin de la tenue ancienne, de l'éclat, de ce poli : nous aurons été les derniers à connaître l'homme ou la femme chargé spécialement du « faire », car on ne disait pas « astiquer » l'argenterie, on disait la « faire ». Cinq minutes par fourchette : lavage à l'eau de savon, séchage dans la sciure de frêne, passage au rouge, à la brosse, à la peau de chamois ordinaire, puis à la peau de finition, lavée à la dcoction de tilleul, pour ne *pas sentir*.

***

Qu'il était curieux de voir ces voleurs s'attaquer ainsi à une matière encombrante, et suivre un itinéraire bizarrement normand, avec une telle méthode! Ils progressaient de Paris vers le Nord-Ouest ; ils en étaient au quatrième château ; aux environs d'Evreux, La Fontaine Bleue n'avait plus d'argenterie. Le nouveau ménage qui l'habitait ne manquait pas de mérite. La jeune femme, pourtant d'un très grand nom, s'était mise à élever des volailles, et elle s'en occupait elle-même avec ses gaveuses qu'elle avait fait dresser en Bresse. Lui, un garçon un peu mou, mais que cette petite animait. Du bon monde, de solides recrues pour la grande bataille sociale qui viendra... « Allons, Fleureville, n'essaie pas de *penser*, tu n'es bon qu'à planter tes choux... »

Et toujours les mêmes procédés ; les cambrioleurs s'introduisaient par les caves, par les soupiraux qu'ils forçaient avec une facilité déconcertante, sans bruit ; on retrouvait, tordus, écartés, les fameux barreaux qui jadis constituaient la défense inexpugnable de la maison. Ils pénétraient après minuit dans les appartements du rez-de-chaussée, dans les offices, où ils accomplissaient leur rafle.

Fleureville se remémora le premier cambriolage de la série, dans une magnifique demeure des bords de la Seine, tellement importante qu'elle avait jadis appartenu à une princesse du sang, dont on retrouvait, dans la bibliothèque, les reliures couleur d'aubergine, les *bradels* roman-

tiques aux dos plats et chargés. Il y avait été reçu, en 28, et se rappelait l'extraordinaire légumier qui servait de surtout à la grande table ; un monument d'argent, chargé de choux, de roses, de pommes d'amour et de pivoines à la hauteur d'un pied, sur son présentoir, lui-même couvert de feuilles et de fleurs : une vraie pièce montée.

Les cambrioleurs y étaient entrés très tard, juste après une fête, dont ils avaient dû voir partir les automobiles et les charrettes anglaises, car, dans ce coin, on élevait encore, et les jeunes gens mettaient leur coquetterie dans les beaux attelages. Très tard, devinant bien que le grand déploiement fait à cette occasion ne devait pas avoir permis de tout replacer aux cachettes. Quelle récolte! Plus de cent kilos seulement en argenterie de *forme*, en plats, soupières, en déjeuners... Et Fleureville s'indignait à cause du travail détruit, ce qui lui était particulièrement sensible, à lui qui respectait assez le travail pour ne jamais déranger un ouvrier en train, même si l'homme se trompait. Ces beaux objets fondus, devenus des lingots informes, après avoir reçu, nécessités de tels efforts, une telle application savante... Les voleurs avaient dédaigné toute une boîte de cuillers, de ces grosses boîtes garnies de moleskine, qui sont une gainerie fastueusement pesante.

A Tourneville, une jolie maison coiffée de toits Louis XV un peu de travers, comme des tricornes, ils avaient rencontré un domestique attardé. Ils s'étaient contentés de l'immobiliser, de le bâillonner, revolvers aux poings, mais sans brutalité ; et le valet raconta qu'ils riaient en faisant leur besogne de voleurs, et qu'ils semblaient s'amuser. Ils étaient arrivés en automobile. On avait retrouvé les traces d'une voiture ayant longtemps stationné, et perdu de l'huile, sous les ombrages encore assez loin de la maison.

Pour les pincer, toute une mobilisation départementale était mise sur pied. Les préfets, les sous-préfets cinglaient la police ; on se démenait, mais sans aucun résultat. A qui le tour, maintenant ?

***

Fleureville en parlait à son curé, un vieil homme intelligent et fin qui déjeunait au château. Le veuf le mettait en face de lui, et la soutane créait une sorte de féminité factice :

— Ce serait vraiment trop dommage, disait l'abbé, en montrant la belle argenterie qui ornait la table, si toutes ces jolies choses s'en allaient. Je vous conseillerais de prendre quand même quelques précautions.

— Je les ai prises, répondit rudement le hobereau, j'ai monté les caisses dans ma chambre, et ça n'irait pas sans fracas... Puis, j'ai fait disposer les briquettes du calorifère devant les soupiraux de la cave. Pour y entrer, il faudra les enlever, et comme elles sont coincées dans les embrasures, ce ne serait ni commode, ni rapide. D'ailleurs, nous avons

ici des barreaux qui ne sont point des barrettes de quincaillerie moderne, mais de bonnes vieilles « dents de scie » forgées, qu'il faudrait un fameux levier pour distendre ; d'autant que les soupiraux sont étroits et très profonds.

Le curé secoua la tête :

— Ils usent d'un procédé tout à fait remarquable. C'est mon confrère de Tourneville qui croit l'avoir découvert. Il avait remarqué, près du soupirail par où ils avaient pénétré, l'empreinte d'un disque assez creux dans la boue : on avait dû poser là un objet lourd, plat et rond. Et, coïncidence vraiment amusante, en rentrant chez lui, sa voiture ayant « crevé », il retrouva sur le sol gras du chemin vicinal, quand il eut réparé, exactement la même empreinte : celle de son cric, monsieur, tout simplement... Et maintenant, l'on comprend que, sans bruit qui les trahisse, ces gens viennent à bout des plus grosses barres de fer : ils les forcent au cric ; le cric silencieux est introduit entre les barreaux et fait son œuvre. La vie moderne a de ces facilités...

» J'ai été fort étonné, continua l'abbé, de les voir ainsi s'acharner sur le blanc métal... Pour ma part, j'aime beaucoup l'argent, et la modicité actuelle de son prix me plaît ; on pense moins à vendre les objets d'argent. C'est un peu de famille, reprit-il, mon grand-père était horloger-bijoutier, jadis, à Évreux, et il avait acquis une certaine fortune, dans ces temps où l'on possédait beaucoup plus de richesses réelles que de nos jours ; où les commerces locaux n'étaient pas concurrencés par les voyages à Paris. Oui, il est bien singulier de voir une organisation aussi forte s'attaquer exclusivement à l'argent qui se dévalorise tous les jours. L'argent a connu deux grandes baisses dont il ne se relèvera plus : la découverte de l'Amérique et son abandon comme monnaie principale, comme étalon : 1500 et 1900. Mais en 1400, deux onces d'argent *payaient un cheval*, insista-t-il, quelque chose comme soixante grammes, ce qui permettrait aujourd'hui d'acheter à peine un gros poulet... Cette belle argenterie que vous possédez a dû coûter bien cher, jadis...

— J'ai les comptes, répliqua le hobereau, la plus grande partie a été achetée par mon oncle Bonneville, le petit amoureux, comme nous l'appelons ; elle a été poinçonnée à Strasbourg ; c'est moins beau que le *vieux Paris* — et comme le curé le regardait avec quelque insistance — cela vous étonne de ma part, ces précisions ? Qu'est-ce que vous voulez, j'aime ces machins-là. Je ne pourrais pas plus m'en passer que de fumer. J'aurais moins faim...

II

Deux jours après, tandis que Fleureville allait au-devant du facteur, la femme de chambre parut, l'air catastrophé, et les enveloppes à pleines mains : « Plateau ! », grogna Fleureville ; mais elle : « Ah, monsieur, on

vient de cambrioler le château, le château de Bernay. Toute l'argenterie est volée! Toute! » Fleureville descendit interroger le facteur dans la cuisine où déjeunait le piéton (d'ailleurs nanti d'une bicyclette). Les domestiques se montraient extrêmement affectés. Bernay n'était pas à trois kilomètres de Fleureville, et le danger approchait. La cuisinière lançait de farouches regards contre la porte de la cave qui débouchait dans sa cuisine ; la lingère parlait de faire coucher un chien dans sa chambre, et le jardinier était déjà en train d'inventer un système détonateur particulièrement efficace et qui ne pardonnerait pas. Le maître en profita pour faire une petite leçon bien sentie sur le soin à apporter aux fermetures.

Mais au fond, il était consterné ; on avait pris l'habitude de l'insouciance, de l'imprudence. On couchait quelquefois la porte ouverte, ou du moins non « fermée de clef ». Le cambriolage semblait toujours réservé aux autres. Et puis, la qualité de la maison attaquée augmentait l'inquiétude, le malaise.

***

Aussitôt délivré du conseil municipal, Fleureville s'en fut porter ses condoléances au duc de Bernay. Une visite de vraie condoléance et non de curiosité — il n'était pas du tout curieux — tandis qu'il déplorait l'atteinte portée au luxe et au respect de son grand seigneur voisin, dont la gloire, la science, aussi bien que la bonté, lui semblaient des avantages personnels. Le gros hobereau gardait encore le sens d'une vassalité affectueuse, mais déférente. Ses ancêtres, durant quatre cents ans, n'avaient pas franchi la porte de Bernay avec des sentiments différents de ceux qu'il nourrissait en voyant, au-dessus de la vallée, dominant les toits fumeux, dépassant le clocher, la longue silhouette janséniste développer ses lignes. Ce vol tenait du sacrilège, et, pour Fleureville, c'était un peu comme si l'on avait dévalisé l'église.

Mais il était dit que « son » duc l'épaterait toujours. Il le trouva indifférent, presque amusé. Le grand seigneur, un peu voûté, émacié, dont le corps semblait attaché sans force ni solidité, comme un mannequin d'étoffe, à cette tête puissante, vivante, étincelante, souriait et réconfortait son brave visiteur :

— L'ennui, disait-il, c'est que nous n'avions pas ici l'argenterie Bernay, restée à Paris, qui date de la Restauration, car le château avait été pillé de fond en comble par les sans-culottes et nous avons peu de souvenirs de l'Ancien Régime... On a dérobé l'argenterie venant de ma mère, et qui était très belle. Une seconde : le téléphone et encore, probablement, la Sûreté...

Fleureville resta seul dans l'immense et singulière bibliothèque de pitchpin verni, avec des applications en staff doré, son plafond à caissons, sa galerie à barreaux de fonte, et qui, malgré cette bizarrerie du matériau, restait d'un très grand faste : « d'une couleur de vieux

Vouvray », pensait-il, mais qui s'associe tellement bien avec les bouquins de basane et de veau : on l'a vernie avec une décoction de reliure. Et il paraît que c'est un amateur, une femme, la comtesse de Castellane, qui l'a dessinée : elle savait y faire!...

Le duc revint, rosi, animé, dans cet air de distraction aimable qui lui servait de bouclier contre l'ennui des visites. A l'ordinaire, son intérêt, qui était d'une grâce incomparable, ne dépassait pas une dizaine de minutes ; après, vous pouviez bien tirer des feux d'artifice, le savant ne vous suivait plus ; il avait regagné les sphères secrètes où il se cantonnait, où, sans doute, il rejoignait les quelques esprits qui pouvaient l'y accompagner. A moins que, tout simplement, il ne combinât quelque fugue, quelque voyage, car il ne pouvait rester en place. Mais aujourd'hui, l'incident le maintenait sur la terre, et il s'y intéressait comme à un problème difficile, donc amusant. Sur sa chaise, les mains croisées derrière la nuque, suivant sa manière, il narrait ce qu'on pouvait reconstituer du cambriolage. *Chonchette*, la chienne chérie, avait enfin cessé d'aboyer, car, toujours, les premières cinq minutes étaient consacrées aux manifestations de *Chonchette*, à tenter de les apaiser. Elle était extraordinairement aimable, mais d'une amabilité bruyante au dernier terme...

— Ils se sont introduits par la cave, à leur habitude, en forçant les barreaux d'un soupirail de la façade Nord, mais ils devaient connaître imperturbablement la maison, car ils tombaient en plein souterrain — et il y a une distance... Comment ont-ils osé, dans cette maison remplie d'animaux? Jadis, un voleur grâcié avait prévenu mon grand-père que le plus sûr moyen d'éviter une visite désagréable était de garder un chien à l'intérieur — et nous en avons onze...

Quelques-uns, en effet, survenaient : en tête, la chienne carlin, coussin gris terminé par une truffe, et grasse à mourir. Fleureville lui fit fête, car ils s'aimaient depuis longtemps... et, derrière, précédée par son état-major animal, la duchesse parut, agitée, certes, bien moins qu'une de ses amies, pourtant assez imposante. La duchesse de Bernay avait, pour le frère inférieur, un dévouement de sœur de charité ; elle eût aimé les beaux animaux, mais les bêtes malheureuses l'attiraient encore bien plus ; alors, à côté de la belle carlin, voyait-on des chiens de trottoirs, des chiens de rémouleurs et, près de la princesse persane de soie gris-perle, des chats de gouttière.

La forte amie, vers deux heures du matin, avait entendu quelque bruit, juste au-dessous d'elle, dans la salle à manger, mais elle n'y avait fait aucune attention parce que c'était là que dormaient les oiseaux ; une trentaine de geais, de pies, de merles, de bouvreuils et un ara impérial, mais malicieux, qui coupait les roulettes des fauteuils avec son bec d'acier. Le singe couchait en haut, l'étonnant sapajou qui chipait des dragées à s'en rendre malade, mais remettait soigneusement le couvercle de la boîte pour ne pas être pris.

— Quand je pense, faisait la duchesse, que les oiseaux ont assisté à tout.

En fait, c'était là qu'on avait opéré pour emballer l'argenterie. On retrouva des sacs inutilisés. Les grands écrins des belles pièces gisaient encore, car on attendait des constatations, ces constatations qui ne donnent des indices que dans les romans policiers et qui sont si vaines dans le réel.

Fleureville, intéressé, regardait ces animaux qui, de leurs yeux appesantis, avaient dû assister au pillage ; eux seuls savaient.

— Voulez-vous venir voir ; c'est vraiment un exploit singulier.

— Oui, venez donc, insista la duchesse, ce sont des acrobates.

Et Fleureville descendit, tandis que la meute diligente et charmée par tous ces va-et-vient galopait déjà vers les caves.

Oui, un exploit. Le soupirail montrait ses barreaux, pourtant gros comme deux doigts, très proprement écartés et si bien que celui d'en haut était sorti de son alvéole. Mais ce soupirail était à quatre mètres du sol de la cave. Les caves s'étendaient dans les fondations du château, dans les immenses resserres, creusées en plein roc ; de la forteresse ancienne, où l'on entassait les provisions pour les sièges possibles. De l'extérieur, l'ouverture affleurait le sol, mais, pour s'en servir, il avait fallu attacher une corde et descendre à la force des poignets. Il avait fallu l'oser et le prévoir, savoir, car, dans le méandre des caves, des policiers eux-mêmes se fussent égarés. Et les voleurs avaient su trouver l'escalier le plus propice, celui qui aboutissait dans le couloir, non pas près de la salle à manger, car, à Bernay, où les couloirs ont deux cents mètres, rien n'est proche, mais dans le dégagement qui y menait. La porte était fermée à clef par une serrure de geôle moyenâgeuse, mais en agissant sur le vantail dormant — une porte à deux battants — ils avaient réussi à l'ouvrir. Puis, leur récolte faite, ils étaient sortis par les communs.

— Ainsi, remarquait le duc, nous avons été, durant au moins une heure, endormis au-dessus d'une bande assez redoutable, puisqu'ils sont aussi bien organisés. Quelle précision, d'autant plus que nous étions le deuxième château de la nuit...

— Comment ?

— Oui. Ils venaient d'opérer à Fervacques. Ils y ont dérobé toute l'argenterie, mais là, ce sont eux, plutôt, qui furent volés. Il restait très peu des grandes pièces anciennes des Custine, de ces chocolatières dont Chateaubriand a tourné le bâtonnet, sous les yeux de son égérie fatiguée... Fervacques est à vingt kilomètres... Ce sont des spécialistes difficiles... Ils ont dédaigné ici les deux plats hispano-moresques qui sont au mur de la salle à manger, et qui valent au moins autant que ce qu'ils choisirent...

Fleureville proposa son argenterie pour empêcher qu'on ne dînât dans le ruolz, à Bernay, mais le duc sourit : il lui restait encore de quoi vivre...

Au départ, tandis que la duchesse était en conférence avec le doyen,

le duc murmura : « Évidemment, c'est ennuyeux, mais en tous cas, ils avaient agréablement choisi leur jour... Delphine (la duchesse) avait dû faire mettre à mort une très tendre amie : la chère vieille Titine, fit-il avec un sourire, nous n'aimons pas les noms romanesques, et le cambriolage a fait diversion. Hélas, les mânes de Titine ont dû s'indigner : c'est dans le cercueil de la chienne qu'ils ont emballé leur larcin, dans la caisse toute préparée... Étrange quand même, cette continuité dans le cambriolage...

***

« Quelle bizarre continuité, en effet », songeait Fleureville, en arrêtant sa voiture devant le presbytère de sa commune. Il descendit et appela son prêtre. Le vieillard était dans son petit courtil en train de ramasser des coings, ces beaux fruits négligés aujourd'hui, et qui brillent à l'arbre comme les citrons du Nord.

— Comment! On a dévalisé Bernay?

Il ne savait pas : sa servante était en congé depuis deux jours, sans cela...

— Et Fervacques aussi, monsieur le curé.

— Et Fervacques!...

» Eh bien, monsieur, reprit le prêtre, il va falloir faire attention. Voulez-vous que je vienne faire nombre chez vous? J'ai bonne oreille encore...

— Pourquoi voulez-vous qu'ils viennent chez moi, monsieur le curé; la maison est trop modeste et l'on me sait pas commode. Ce ne sont pas les quelques plats qui me restent des partages...

— Vous êtes l'aîné, et votre argenterie est encore renommée. Leroux, l'antiquaire de Beaumont, m'en parlait, il y a deux mois. Défiez-vous... Défiez-vous spécialement...

— Monsieur le curé, vous savez quelque chose... Vous avez des idées de « derrière la tête », comme disent les bonnes gens... Qu'est-ce que vous craignez, vraiment? Qu'est-ce que vous savez?

— Monsieur, fit le prêtre, avez-vous entendu parler du trésor de Bernouville, aujourd'hui conservé aux Archives nationales... Du moins dans sa majeure partie?

***

» Un matin de l'an 1830, en labourant son champ après de grosses pluies, un cultivateur de Bernouville, petite localité à quelques kilomètres de Bernay, avait vu avec stupeur sa charrue s'enfoncer jusqu'aux mancherons, tandis que ses chevaux s'enlisaient. Il avait déblayé le terrain et mis à jour une cavité cimentée, une sorte de caveau préservé par une voûte, et là attendaient, bien rangés, de singuliers objets, des statues, des amphores, des plats, des écuelles en métal noirâtre et bleui, couverts

de poussière, mais en parfait état : c'était toute l'argenterie d'une maison de prières, d'un temple romain du IIe ou IIIe siècle. Une magnificence dans la conception, dans l'originalité, dans l'abondance ; des objets bien plus grecs que romains, d'une fertilité imaginative que nous ne connaissons plus. Toute une orfèvrerie sacrificatoire qui ne pouvait être comparée qu'au fameux trésor de Bosco-Réale, et qui avait révolutionné les amateurs d'art de l'époque.

» Plus de quatre-vingts pièces, monsieur, que mon grand-père, alors apprenti chez l'orfèvre où le paysan mena sa trouvaille, put compter. Le croquant ne savait pas d'abord la valeur de ce qu'il avait trouvé. C'était son curé, qui, en face de cette couleur presque indigo et un peu comme du métal recuit, eut l'idée que cela pouvait être de l'argent et de l'oxyde ; ayant pris un peu de sable, avec le coin de son mouchoir, sur lequel il avait craché, il débarbouilla une statuette, dont le visage apparut et brilla. Il y avait douze ou quatorze cents ans que le trésor attendait sous la terre. C'étaient des prêtres de Mercure qui l'avaient caché, dans la crainte de quelque invasion. Le dieu ressuscité, mais dont les reins et les jambes restaient d'un nègre, souriait joyeusement sous son pétase ailé. Il y en avait cinquante livres pesant!...

» Finalement — je dis finalement, monsieur, le trésor fut acheté par le roi, et depuis, il est logé à la Bibliothèque nationale ou aux Archives... Je ne sais trop, car j'avoue, à ma grande confusion, que je ne m'en suis jamais occupé en allant à Paris... Que voulez-vous, on y est pris par des commissions de toutes sortes : les statues, les souches pour les cierges, et puis, en soixante-quinze ans, ai-je été dix fois à Paris ?

» Quoi qu'il en soit, le trésor ne fut payé que 15 000 francs, en tout et pour tout. La Commission qui l'acheta crut bien le posséder tout entier... Seulement, dans les armoires de la Bibliothèque, on ne compte que soixante-dix pièces...

— Il y avait eu des fuites, dit en souriant Fleureville, c'était trop certain.

— Oui, des amateurs étaient venus le voir, parmi les seigneurs normands réunis alors pour une session du Conseil général, et certains... Tout cela avait été fait en secret, car on craignait d'éveiller les cupidités, et parce qu'aussi la moitié du trésor appartenait à l'État ; c'est une très vieille coutume, déjà en vigueur au temps de nos ducs, et que cette part-là, ni l'inventeur, ni les acheteurs ne tenaient à l'acquitter. Eh bien, monsieur, j'ai repris les papiers, et ce que je puis vous dire pourra peut-être toucher votre intérêt : les six châteaux jusqu'ici cambriolés appartenaient à des membres du Conseil général de l'Eure...

— Diable. Eh! monsieur le curé...

— Oui, et alors je me suis demandé si quelque antiquaire sans conscience ne soudoyait pas cette bande de tire-laine... antiquaire — est-ce trop dire : disons recéleur — ayant eu connaissance du fait, n'a pas dirigé

les pillages de la bande, dans cette éventualité qu'on retrouverait quelque chose de ce trésor dont les moindres pièces seraient aujourd'hui d'une valeur fabuleuse. Un des ustensiles du Mercure Cadunète...

— Allons donc, gronda Fleureville, on ne va pas, pour une expérience aussi aléatoire, organiser une expédition.

— On ne peut jamais savoir. Le goût de la collection peut atteindre la rage, pousser, je ne dirais pas jusqu'au crime, mais en tous cas au délit. Je me souviens d'un de mes camarades d'enfance, de cette enfance où nous commencions l'engouement des timbres-poste. Un des premiers de la classe, de toute qualité, et qui a fini dans les grandes places de la Banque de France. Un dimanche où nous nous réunissions chez mon père, je montrai ma collection de timbres, à lui et à un autre de mes amis, et figurez-vous que le pauvre garçon, durant une absence que nous fîmes l'autre et moi pour ramener du bois, me déroba un timbre : c'était le dix mille rois de Sierra-Leone... de Sierra-Leone. Un amateur de timbres sait tout de suite si quelque chose lui manque. Je m'en aperçus le lendemain, et Jacques Banéat et moi, nous lui fîmes subir, au malheureux enfant, un martyr qui dura des années. Nous ne lui en parlâmes jamais ouvertement, mais, quand il venait d'être premier, nous disions sans le regarder : « Compliments, Sierra-Leone », et il en rougissait à s'en trouver mal.

» Je vous assure, j'ai approché cette engeance du collectionneur : la collection est une des rares manies artistiques qui peuvent rendre malhonnête un honnête homme. Mais sans cela, sans préméditation, en passant chez un revendeur d'argenterie, dont certains sont des recéleurs, l'amateur a pu interroger, demander, parler, dire qu'il recherchait ces pièces, et le revendeur a pu donner la consigne à quelques-uns de ces faillis fournisseurs. Cela expliquerait parfaitement la méthode suivie. Ils ravissent toute l'argenterie, car on ne peut leur demander de reconnaître une pièce de qualité...

— Curieux, curieux..., émit Fleureville, et... très embêtant... très... mon grand-père *faisait, lui aussi, partie du Conseil général*... Vous le saviez, monsieur le curé?

— Oui, monsieur le comte.

— Diable...

***

Le curé, durant l'absence de sa bonne, vint s'installer à Fleureville. Le gros châtelain trouvait un hôte aimable et raconteur qu'il appréciait beaucoup. Le soir, ils jouaient aux échecs, et Fleureville se faisait mater, avec un étonnement toujours le même. « Je ne me servirai pas d'un fusil », avait dit le prêtre, car un prêtre ne peut défendre sa vie même, mais je puis veiller, car je ne dors guère ; je pense à ceux qui ne sont plus... » En octobre, l'abbé était encore au château. Fleureville ne songeait plus

beaucoup aux cambrioleurs, mais le prêtre s'en préoccupait toujours, laissant la fenêtre ouverte et les persiennes closes.

Une nuit il vint réveiller le hobereau :

— Chut, souffla-t-il, je crois que ce sont eux.

— Hein, qui? hurla l'autre, réveillé en sursaut.

— Les cambrioleurs, devant le soupirail de la terrasse...

— Bon, monsieur le curé.

Et debout, énorme, en bannière, Fleureville empoigna son fusil.

— Venez, ou restez, monsieur le curé. Je vais ouvrir la meurtrière du cabinet de toilette.

Le château portait à chaque extrémité des tourelles de flanquement qui permettaient de battre les ouvertures, car on avait prévu un siège. Les meurtrières étaient closes à l'intérieur par des portes de bois, comme des petits placards d'attache.

— Je crois qu'il est inutile de tirer, protesta l'abbé, tandis que le hobereau posait son fusil pour dégager l'ouverture, pas de sang, pas de sang, monsieur. Ne soyons pas plus cruels qu'ils ne le furent. J'ai entendu s'arrêter une auto. Ils la rejoindront vite quand ils se sentiront découverts. Ma lampe suffira.

Il montrait une grosse lampe électrique de poche. Le petit placard fut ouvert ; avec l'air froid de la nuit, le bruit entra : un bruit précautionneux, une sorte de fouissement doux :

— Ils ont forcé le barreau, murmura Fleureville, ils peinent dans le charbon du soupirail... Z'ont le temps : y a six rangées en profondeur... Mais allons-y, m'sieur le curé.

Malgré lui, il épaula.

La lampe s'alluma, projeta sa lueur, une longue ellipse, sur la muraille, lueur qui suivit la terrasse... Le bruit avait cessé, et soudain deux yeux pâles et verts sortirent de la nuit, se réfléchirent avant que la lumière ne parvienne au soupirail, et l'on vit enfin :

Un grand chien de berger, braqué sur les pattes antérieures, qui, tout étiré, fixait la lueur...

— Je suis confus..., dit l'abbé.

***

Quinze jours après, les voleurs d'argenterie se faisaient pincer. L'abbé revint en brandissant le journal ; il était fort excité, mais l'auréole de triomphe l'animait alors :

— Ils se sont fait cueillir, chez le marquis du Bechertot, dont le grand-père était, oui, le comte de Thillane, pair de France, et collègue de votre grand-père, monsieur, au Conseil général...

LA VARENDE

ARTICLE 58

L'auteur des pages qu'on va lire, ingénieur polonais, travaillait dans une manufacture de son pays lorsqu'en 1939, l'avance allemande s'accentuant, il reçut l'ordre de transporter tout son personnel dans un établissement industriel voisin de la frontière soviétique. Un pacte de non-agression unissant Pologne et U.R.S.S., le Gouvernement de Varsovie croyait pouvoir ordonner sans inconvénient un repli de ce genre. L'événement devait prouver son erreur : les Russes, à leur tour, envahirent la Pologne. Comme beaucoup de ses compatriotes, Anton Ekart tenta alors de se réfugier en Lithuanie. Mais il ne put réussir à franchir la frontière et fut arrêté par les bolcheviks. Il connut alors pendant de longs mois une captivité d'une terrible rigueur. Puis ce furent les travaux forcés dans une forêt, à quoi devait bientôt succéder le séjour dans plusieurs camps de la N.K.V.D. près d'Arkhangelsk. Le travail dans ces camps était exténuant, l'alimentation dérisoire, la mortalité élevée. En 1941, l'agression allemande contre la Russie aurait dû changer la situation des Polonais prisonniers. Sikorski et Staline étaient, en effet, devenus alliés. Pourtant les prisonniers emprisonnés avec Ekart ne furent pas relâchés et l'on continua de les traiter comme des « ennemis publics ». En février 1942, on proposa enfin à Ekart de travailler librement dans un tissage à Ivanovo, à condition qu'il dénonçât tous les ennemis des Soviets qu'il découvrirait dans le personnel de l'usine. Bien qu'il fût terriblement éprouvé par sa longue captivité, Ekart refusa de souscrire à ce marché. On lui fit valoir alors qu'il ne s'agissait que de dénoncer des espions allemands. Sur cette base, Ekart accepta. Il fut donc envoyé à Ivanovo, où il rendit les plus grands services comme directeur d'un tissage. Mais on n'attendait pas de lui que du travail, on voulait qu'il dénonçât. Et c'est à quoi l'homme ne pouvait se résoudre, encore qu'il eût assez aisément découvert parmi ses camarades des hommes qui haïssaient le régime soviétique. Pendant des mois le jeu se prolongea. Au cours d'entrevues secrètes, les agents de la N.K.V.D. lui déclaraient qu'il retournerait bientôt en prison s'il ne livrait personne. En dépit de la terreur que lui inspirait la perspective de retomber dans l'enfer des bagnes soviétiques, Ekart refusait. Aussi après quelques mois de labeur acharné et d'angoisse fut-il de nouveau arrêté et condamné en vertu de l'article 58 du code pénal russe qui punit « l'agitation antisoviétique par la privation de liberté pour trois ans au moins ou par la mort. » *Cet article sert à condamner tous les « suspects » — suspects que la torture transforme rapidement en coupables disposés à tous les aveux. Anton Ekart, lui, s'en tira avec dix ans qu'il devait passer dans un « camp de travail ». La durée de la condamnation n'avait du reste, en pareil cas, que peu d'importance, car on n'est généralement pas libéré quand la peine est purgée. Les pages qu'on va lire et qui sont inédites en français évoquent le voyage d'Ekart et de ses co-détenus de la prison d'Ivanovo vers une destination inconnue et sa captivité dans le nord de la Russie.*

Le transport d'Ivanovo fut sans histoire. Wagon bondé, puanteur. Le quatrième jour, on nous ordonna de descendre à une station. Je lus son nom sur la gare : Kotlas. Jusque-là, je n'en avais jamais entendu parler et je ne savais pas où cette ville était située. Il faisait cruellement froid. On nous conduisit à travers la ville comme un troupeau de bétail. Les gardiens, avec leurs fusils et leurs chiens, ne m'im-

pressionnaient plus beaucoup. Il fallait marcher très vite. Après plusieurs mois de prison, je me sentais assez faible, et ce n'est qu'au prix d'un très grand effort que j'arrivais à régler mon pas sur celui des autres. Je n'ai plus qu'un vague souvenir de cette marche à travers une ville complètement inconnue. Je me rappelle seulement les rues sales, et les longues files de maisons de bois d'aspect sombre avec quelques vides par-ci par-là. Dans les faubourgs de la ville, nous passâmes devant un camp de prisonniers avec ses postes de veilleurs caractéristiques, puis nous poursuivîmes notre route à travers un marécage boueux. Un de mes souliers de toile s'enlisa dans la boue et me quitta le pied. Ce fut un véritable effort de le dégager, et nous étions menés à une telle allure qu'il ne pouvait être question de le remettre. J'arrivai à la barrière du nouveau camp avec mon soulier à la main.

Je me souviens que nous dûmes attendre longtemps devant la barrière. Je me sentais désespérément seul. J'étais loin d'avoir rencontré dans mon groupe des gens avec lesquels j'aurais aimé faire plus ample connaissance. J'étais complètement indifférent à tout et je sentais que je ne pourrais pas supporter une pareille vie pendant dix ans.

Je n'ai qu'un vague souvenir des premières heures passées dans le camp. On procéda à l'inspection réglementaire, puis ce fut le bain et l'examen médical. J'étais un automate qui faisait exactement ce que faisaient les autres.

***

Je me rappelle un peu mieux cependant la baraque où nous fûmes poussés ce soir-là. C'était un grand hall carré, haut de plafond, avec quatre étages de couchettes aménagées sur les quatre murs. Au milieu, il y avait un grand poêle de fer. Les gens dormaient déjà sous la lumière crue d'une ampoule nue. Les couchettes étaient pleines de prisonniers endormis. Je dus me coucher par terre sur le sol humide et sale ; pas de couvertures, rien sous ma tête, rien sous mon corps. Malgré cela, j'étais dans un tel état d'épuisement qu'aussitôt le sommeil me prit.

Il faisait encore sombre le lendemain matin quand on nous conduisit au travail. Je fus placé dans une équipe conduite par un certain Lavrientiev. Au commencement, notre travail consistait à récupérer des morceaux de bois qui avaient été abandonnés au cours de travaux antérieurs. Ces morceaux de bois étaient profondément enfouis dans le sol glacé ; il fallait les en arracher, les charger sur les wagonnets d'un petit chemin de fer qui desservait le camp, là les décharger et les porter jusqu'aux baraques. Ces pièces de bois étaient utilisées comme combustibles à la cuisine et au bain, mais on ne gardait rien pour chauffer les baraques où nous couchions.

Le travail à fournir était calculé à raison de six wagonnets (environ

deux mètres cubes) par équipe. C'était un dur travail, moins dur cependant que celui dont j'avais déjà fait l'expérience.

J'appris que ce camp était la « station de triage pour les camps agricoles de Kotlas ». Il recevait les prisonniers venus de toutes les régions de l'Union soviétique et les répartissait dans divers camps à l'intérieur du territoire de la République autonome de Komi : le Sevseldorlag, Sevdvinlag, Petchorstroy et Vorkustostroy. Ensuite il organisait le transport des prisonniers à destination de ces différents camps, après avoir procédé aux formalités d'usage, telles que l'examen médical, etc., et avoir sélectionné les prisonniers selon leurs différentes aptitudes. Les prisonniers appelaient Kotlas « la Porte du Nord », car tous ceux qui étaient destinés aux camps situés dans la partie Nord de la Russie d'Europe devaient obligatoirement passer par Kotlas.

Tous les camps cités plus haut sont situés dans les régions incultes, glacées et battues par les vents du Nord-Est de l'Europe, dans des toundras au climat arctique. Sous le règne des tsars, cette contrée était inhabitée, si ce n'est par quelques indigènes appartenant à une tribu finno-ugrienne, les Syryeniens, qui pêchent et chassent le long de la mer Blanche et des côtes de l'océan Arctique. Ils s'appellent eux-mêmes les « Komi », mais le Gouvernement soviétique traite le problème des populations selon des méthodes qui lui sont propres. Des centaines de milliers de prisonniers du N.K.V.D. ont été envoyés là-haut depuis la découverte de vastes terrains carbonifères près de la rivière Vorkuta, petit affluent de l'Ussa qui se jette dans la grande Petchora, et depuis que du pétrole a été décelé dans la région de l'Ukhta. L'Ukhta est un cours d'eau qui se jette dans l'affluent de la Petchora, l'Izhma. Enfin, le Gouvernement soviétique a décidé de mettre en exploitation les magnifiques forêts situées à l'ouest des montagnes de l'Oural et au nord du cercle polaire, qui jusqu'alors n'avaient pas été touchées.

Eu égard à sa latitude, Kotlas est déjà une grande ville, avec ses vingt mille âmes. Elle est située sur les rives de la Dvina supérieure, immédiatement au sud du confluent de la Dvina et de la Vytyegda. Kotlas est aussi une station sur le parcours du chemin de fer Kirov-Arkhangelsk et le point de départ d'un nouveau chemin de fer (commencé en 1939), qui conduit à l'extrémité Nord de la chaîne de l'Oural, à l'endroit où elle est brusquement coupée par le détroit de Kara. Ce nouveau chemin de fer de Kotlas va, par Knazhpogodsk, Kozhva et Abez, à la capitale de la région arctique du charbon, Vorkuta. Sur la plupart des cartes de l'Europe de l'Ouest, ce chemin de fer n'est pas indiqué. Les prisonniers parlent d'un chemin de fer latéral allant jusqu'au bord de l'océan Arctique et, de là, par des ferry-boats, à Novaya-Zamlya, où se trouvent, dit-on, les gisements les plus riches de nickel, cobalt, cuivre, wolfram et autres métaux qui existent dans l'Union soviétique. On disait au camp que nul n'était jamais revenu de Novaya-Zemlya. Quand j'étais au camp de Kozhva, en 1946, j'y rencontrai des prisonniers

appartenant à des classes cultivées ; au cours de nos conversations, ils me donnèrent des détails intéressants sur la construction des lignes de chemin de fer dans le nord de l'Oural et l'extrême-Nord de la Sibérie.

La ligne de chemin de fer de Kotlas à Vorkuta avait été construite exclusivement par des prisonniers du N.K.V.D.

A Kotlas, notre camp était établi sur les bords de la Dvina, mais nous ne pouvions pas voir le fleuve, un haut mur de bois masquant la vue. Kotlas est le centre d'un groupe de camps qui portent le même nom. Ils n'ont cependant aucune liaison avec le camp de triage où nous étions. Les prisonniers du camp de triage savaient que, dans le lointain Nord où ils allaient être envoyés, les chances de vivre étaient réduites au minimum et qu'il existait certains camps dont nul n'était jamais revenu. Yorkuta, où j'allais, avait une très mauvaise réputation.

La vie quotidienne du prisonnier dans les camps de triage et les lois non écrites qui la régissent différaient de celles des camps appartenant à d'autres catégories. Cela tenait aux conditions provisoires dans lesquelles nous vivions. Nous pouvions nous attendre à être transférés d'un moment à l'autre. Les gardiens venaient souvent jusqu'aux équipes de travail sur les lieux mêmes de celui-ci pour chercher les hommes qui devaient partir dans un nouveau convoi. Souvent, quand nous rentrions au camp, le soir, nous ne retrouvions pas certains prisonniers que nous avions vus le matin. Cela entretenait le sentiment que tout était permis dans les relations entre prisonniers. Le chef d'une équipe de travail, qui, en d'autres circonstances, craint de perdre sa situation et s'efforce de s'y maintenir aussi longtemps que possible, ne pense ici qu'à manger le plus possible et à se procurer, de n'importe quelle façon, des vêtements chauds avant son départ.

Mon chef, Lavrientiev, n'était ni meilleur, ni pire que les autres. A cause du manque de vivres dans le camp, les rations n'étaient pas distribuées directement aux prisonniers, mais au chef, qui en faisait la répartition entre les membres de son équipe. Le résultat était que les prisonniers qui travaillaient ne recevaient qu'une partie des rations qui leur étaient destinées. Un nombre effrayant de gens étaient transportés à l'hôpital ; il y en avait tant que la place manquait. En 1941, quatre baraques-hôpital étaient prévues pour un camp ; en 1943, il y en avait treize.

Quand arrivaient de grands transports, le nombre des prisonniers augmentait dans des proportions telles qu'il n'y avait pas de travail pour tous. Les directeurs du camp louaient alors les prisonniers à des entreprises variées du dehors, à Kotlas, moyennant une somme d'argent ou un paiement en nature. Le prix était de 12 roubles par jour pour un prisonnier. Un comptable, dont je fis la connaissance, me dit que l'entretien d'un prisonnier revenait à 5 ou 6 roubles ; aussi les profits étaient-ils considérables.

Je fus envoyé de cette façon travailler à des silos et dans une scierie.

Aux silos, le travail consistait à remplir des sacs d'avoine et à porter ces sacs, qui pesaient cinq pouds chacun (quatre-vingts kilos) sur le dos jusqu'aux wagons de marchandises du chemin de fer. Quoique ce travail fût terriblement dur, nous le faisions volontiers, car nous pouvions manger à volonté de l'avoine crue. En dépit de la fouille au silo et à la barrière du camp, il arrivait souvent que nous réussissions à rapporter quelque petite quantité de grain dans nos baraques ; là, nous en faisions du porridge ou le troquions contre du pain ou du tabac.

C'était pis à la scierie ; là, il n'y avait rien à manger ; mais le chef du camp nous y envoyait plus volontiers, car la scierie ne payait pas en argent, mais en nature, avec des matériaux de construction dont le camp était extrêmement à court.

En novembre, tous les occupants du camp furent affectés à un autre emploi. De grands bateaux vinrent des sovkhozes appartenant au camp. Ils descendaient la Dvina remplis de légumes, de choux, de pommes de terre, de carottes et de betteraves, et devaient être déchargés en toute hâte, car le fleuve pouvait geler d'un jour à l'autre. Le travail se poursuivait sans arrêt pendant vingt-quatre heures, les bateaux étaient déchargés et les légumes mis en réserve dans les magasins. Chaque équipe travaillait pendant douze heures d'affilée ; l'équipe de nuit, qui travaillait de six heures du soir à six heures du matin, avait à fournir un effort particulièrement épuisant. On ne nous laissait pas le temps de respirer. J'étais tellement à bout de forces que je ne pouvais même plus manger comme les autres les choux crus et les betteraves. Le retour au camp était terrible. Après douze heures de dur travail, il fallait encore rester deux heures debout, jusqu'à la fin de l'appel, avant que nous ne fussions autorisés à aller nous reposer dans les baraques.

Il n'y avait personne dans mon équipe dont je pusse me rapprocher. Il n'y avait ni Polonais, ni Baltes ou autres Occidentaux. Tous les autres étaient des Russes, et de la pire espèce. Quoique je me fusse comporté simplement et avec politesse, quoique je n'eusse volé, ni trompé personne, je me sentais environné d'une atmosphère d'animosité, pour ne pas dire de haine. Elle était instinctive et personnelle. On détestait en moi le Polonais, l'étranger.

***

Je commençais déjà à « mûrir » après un mois. Dans l'argot du camp, cela signifie devenir prêt pour le cimetière. Mes jambes étaient aussi décharnées que des bâtons, ce qui révèle un organisme miné par la faim. Quoique nous sachions tous que les prisonniers revenaient rarement de l'hôpital, j'allai trouver l'assistant du médecin, qui me reçut dans une petite tente sombre, faite d'un morceau de bâche, et m'examina. Je lui montrai mes jambes et me plaignis de faiblesse générale et d'épuisement.

— Oh! dit-il, c'est trop tôt pour l'hôpital. Du reste, il n'y a pas de place pour vous ici.

Il me donna une poudre.

Il me fallut continuer à travailler. On était à la fin de novembre, l'hiver était arrivé avec la neige et le gel. J'étais très mal habillé d'une veste déchirée en molleton piqué appelée « fufaika » et d'un pantalon assorti. Mes pieds étaient enveloppés de chiffons et mes chaussures avaient été fabriquées par moi avec de vieux pneus. J'appris que le chef de la section sanitaire était un certain docteur Raisa Semionovna Bukan. Les prisonniers qui avaient réussi à la voir parlaient d'elle dans les termes les plus élogieux ; ils disaient qu'elle était bonne et humaine. La difficulté était d'être admis à la voir, mais son assistant pouvait faciliter les choses si on le payait pour cela.

L'assistant était un Bessarabien appelé Akerman. Il avait été un riche marchand de grains. Quand l'armée rouge pénétra en Bessarabie et occupa sa ville natale, il fut arrêté comme « dangereux pour la société » et condamné à huit ans de service pénal dans un camp de travail.

Le fait que j'étais un « Occidental » surprit Akerman, qui me conduisit à son chef sans paiement d'aucune sorte. Le docteur Raisa Semionovna Bukan était une petite femme d'aspect fragile, avec des traits intelligents. Elle me reçut cordialement et parut très intéressée par mon passé et par les événements qui m'avaient conduit au camp. Quand je lui eus tout raconté elle dit :

— Je sais parfaitement ce que signifie être dans un camp de travail. Je suis libre depuis un mois seulement ; j'ai été prisonnière moi-même pendant cinq ans. En ce qui vous concerne, je vois que vous n'êtes vraiment pas apte au travail. Vous serez dégagé de l'obligation de travailler pendant trois jours. Revenez me voir à l'expiration de ces trois jours.

***

Quand mon congé de maladie fut terminé, le docteur Bukan m'envoya au docteur Berger, dans la baraque-hôpital n° 10. Cette construction était réservée aux « malades partiels », c'est-à-dire aux hommes qui étaient affaiblis par les privations et le surmenage et n'avaient pas besoin d'un traitement médical, mais dont l'état nécessitait le repos et une bonne alimentation. S'ils avaient eu alors une nourriture vraiment substantielle, ils auraient tous retrouvé leur santé et leurs forces, mais, comme même à la baraque n° 10, ils n'avaient pas suffisamment à manger, ils devenaient tous, en l'espace de quelques semaines ou, pour les plus résistants, de quelques mois, réellement et sérieusement malades et devaient être envoyés dans un véritable hôpital, où ils mouraient tous à plus ou moins brève échéance.

A l'intérieur, la baraque était froide et sombre ; l'unique lumière venait de deux ampoules fixées tout en haut entre les poutres du plafond.

De ces cent vingt corps qui semblaient déjà commencer à se décomposer, quoiqu'ils fussent toujours en vie, s'élevait une puanteur, une odeur nauséabonde qui me faisaient reculer. Dans un coin se trouvait un cabinet un peu plus grand qu'un lit et qui était fait de planches. C'était là que vivait le médecin, le docteur Berger.

Il me fit appeler la première nuit. J'ouvris la porte, dont les charnières étaient faites de vieux pneus, et j'entrai. Grâce à une petite fenêtre ménagée dans le mur extérieur, la puanteur n'était pas aussi horrible qu'ailleurs, mais il faisait plus froid. Sur le lit, devant moi, je vis un homme couché sous une couverture de soie marron, vêtu d'un élégant pardessus noir garni d'un col de loutre. Le contraste entre ces vêtements luxueux et la crasse environnante vous coupait la respiration et vous faisait douter de la réalité. Le docteur Berger tenait à la main un livre épais qui masquait complètement son visage. Je l'entendis seulement dire :

— Asseyez-vous et attendez.

Je m'assis et attendis en silence. Le docteur semblait avoir oublié que j'étais là. Au-dessus de sa tête, dans une boîte de conserve brûlait une mèche qui projetait sur le livre une lueur vacillante. Finalement, il mit son livre de côté et je pensai qu'il s'était enfin avisé de ma présence, mais il arracha un morceau de planche du lit et commença à écrire dessus, avec, sur le visage, une expression d'intense concentration.

— C'est exact, dit-il tout à fait exact. Je le savais. — Il leva la tête et rencontra mon regard — Excusez-moi de vous avoir fait attendre, mais ceci est mon unique planche de salut dans cet horrible endroit. C'est mon évasion. Quand je fais un problème de mathématiques, j'oublie tout le reste.

Il me tendit le livre, et je lus le titre à la première page : « Mathématiques spéciales. Part. I. Calcul différentiel. » Le morceau de planche avait remplacé le papier, qui est une rareté dans les camps soviétiques.

— J'ai déjà entendu parler de vous par Raisa Seminovna, dit-il. Elle m'a dit beaucoup de bien de vous et vous a envoyé, espérant que vous vous remettriez ici et peut-être que vous pourriez faire quelque travail pour moi. Le travail de l'hôpital n'est pas un emploi réjouissant, mais dans les conditions présentes, c'est, semble-t-il, le seul moyen de survivre. Etes-vous ici depuis longtemps ?

— Je ne suis à Kotlas que depuis six semaines répondis-je, et je lui racontai tout ce par quoi j'avais passé depuis ces trois dernières années.

— Pourquoi vous ont-ils arrêté ? demanda-t-il, puis il continua : cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Mais quelle est votre condamnation ? A combien d'années, et en vertu de quel article ?

— Articles 121 et 58, paragraphe 10, en tout dix ans.

— Je vois, dit-il, « j'ai eu dix ans aussi, par application de l'article 58, paragraphe 13. Voilà maintenant trois ans que je suis ici, et personne n'a encore été capable de m'apprendre ce que dit le paragraphe 13. D'après

l'acte d'accusation, j'appartenais à une organisation contre-révolutionnaire en dehors des frontières de l'Union soviétique. — Il ajouta après un temps. — Avant que les bolcheviks n'occupent la Lithuanie, j'étais président de l'Organisation Sioniste lithuanienne. Etes-vous aussi sioniste ?

— Non, je suis Polonais.

Il me lança un regard hostile,

— Ainsi, vous êtes dénationalisé, assimilé ?

— Non, je ne me suis pas laissé assimiler. On pourrait dire cela de mes grands-parents, mais pas de moi. J'ai grandi comme Polonais, ainsi que mes parents. J'ai les sentiments d'un Polonais et me considère comme un citoyen polonais.

C'est seulement beaucoup plus tard, quand nous fûmes devenus des amis très intimes, que le docteur voulut bien admettre qu'il m'avait presque mis à la porte de la pièce après cette réponse. Je ne savais pas à cette époque combien il lui avait fallu de maîtrise sur lui-même pour lutter contre l'aversion que lui inspiraient les renégats du peuple juif parmi lesquels il me rangeait alors. Mais, en même temps, comme il me le dit plus tard, ma franchise et mon manque absolu de diplomatie à l'égard d'un sioniste éminent lui plurent ; il comprit que je n'essayais pas de tirer avantage de la situation en me présentant comme sioniste et que je lui avais répondu honnêtement ; il m'estima à cause de cela. Quoique cette première conversation ne l'eût pas disposé à éprouver de la sympathie pour moi elle me valut sa confiance, ce qui, en raison des circonstances, s'avéra beaucoup plus précieux.

— Retournez à la salle maintenant, dit-il, l'assistant de service vous donnera un lit. Les conditions sont terribles ici, mais en tous cas meilleures que dans les baraques des ouvriers. Vous prendrez la troisième place sur deux couchettes, car il y a cent malades pour soixante-six lits. Je vous examinerai demain. Vous allez mourir de faim ; les rations sont loin d'atteindre le minimum réclamé par l'organisme humain. En tant que médecin et que chef de cette section de l'hôpital, je reçois une ration légèrement supérieure, mais je ne peux pas vous aider. Il y a dans la salle un rabbin de Vilno qui est dans un état critique et, pour essayer de le soutenir, je lui donne tout ce dont je puis me passer. J'essayerai de faire en sorte que vous puissiez, aussitôt que possible, m'assister dans mon travail, ce qui vous permettrait de rester ici ; puis, vous recevrez de temps à autre quelques rations supplémentaires de la cuisine ; ce n'est pas beaucoup, juste un peu de soupe... voilà, bonne nuit.

***

Malgré ma mauvaise condition physique, je commençai immédiatement à travailler à la baraque n° 10. Ma tâche consistait à tenir les comptes, établir la liste des malades admis et renvoyés, rédiger les actes de réquisitions de vivres et faire toutes sortes de statistiques. Je dormais

sur une couchette de planche au milieu des malades, mais j'avais l'impression d'être au paradis, un paradis très froid, il est vrai, très malodorant et très sale, mais un paradis tout de même. Beaucoup de malades souffraient de dysenterie. Le plus fort volait le plus faible, de préférence on dérobait le pain et le tabac.

Ce n'est que quelques jours plus tard que je remarquai parmi les malades un prisonnier qui m'était connu, un certain Rogov, économiste russe fort intelligent que j'avais connu dans l'usine d'Ivanovo. Je ne l'aurais jamais reconnu si son nom n'avait sonné familièrement à mon oreille et ne m'avait donné l'idée que ce pouvait être lui. Pendant les mois qui avaient passé depuis que nous nous étions vus à Ivanovo, il était devenu tout à fait un autre homme. Son visage déjà ridé avait pris de l'âge, et il était dans un état de santé très grave. Il avait constamment la fièvre, ce qui ne l'empêchait pas de bavarder intarissablement. Il avait été condamné à dix ans comme « membre d'une organisation contre-révolutionnaire »; l'accusation avait fait état d'entretiens qu'il avait eus avec des employés de son entreprise qu'il rencontrait de temps à autre pour boire de la vodka et causer. Malheureusement, la conversation s'orientait parfois vers la politique, il n'en fallait pas davantage. Quelqu'un les dénonça. Il fut « établi » que Rogov avait fait des déclarations anti-soviétiques et, comme ils étaient plusieurs accusés, il devint clair qu'ils appartenaient à une organisation anti-soviétique.

Rogov me dit qu'il avait essayé de prendre contact avec sa famille à Ivanovo. L'essentiel était de se faire envoyer des colis de vivres; autrement c'était la mort, mais il n'avait jamais reçu aucune réponse à ses lettres. Il ne sut jamais si c'était la faute de la poste ou si sa famille n'avait pas osé lui écrire. Dans des cas comme le sien, on disait, dans l'argot du camp que « la poste du camp tuait ». Quand je décrivis à Rogov combien j'étais haï et traité méchamment par mes camarades russes, il me dit :

— Je suis dans un piètre état et je vais bientôt mourir dans ce lit. Je n'ai pas beaucoup à perdre. Je puis donc enfin dire ce que je pense depuis si longtemps.

» Ne comprenez-vous pas que le régime bolchevik qui a aboli le code fondé sur la morale chrétienne, qui ne s'intéresse plus aux relations des hommes entre eux, mais seulement à leurs relations avec l'État... que cette morale conduit le peuple entier aux profondeurs de la barbarie? Ne comprenez-vous pas que deux ou trois générations de plus soumises à la règle bolchevik suffiront à faire du peuple russe entier deux cents millions de singes « urkas »[1], dont quelques-uns sauront faire usage d'armes et de machines?

1. On désigne sous ce nom certains criminels de droit commun qui, particulièrement sauvages et fortement organisés à l'intérieur même des prisons, se constituent en véritables associations et terrifient les autres prisonniers.

» Vous vous plaignez parce que, en tant qu'étranger et qu'homme cultivé, vous avez été maltraité par les Russes. Mais comment pourraient-ils faire autrement? Depuis leur plus tendre enfance, ils ont été nourris de méfiance à l'égard des classes cultivées et de haine envers les étrangers. Dès l'instant de leur naissance, toutes notions de bonté et de bienséance ont été supprimées et ridiculisées comme étant des préjugés bourgeois. Que peuvent-ils au fait que personne n'a jamais essayé de leur inculquer un sentiment d'amour à l'égard de leur prochain et, d'une façon générale, aucune sorte de sentiments humains? Ils n'ont jamais connu dans toute leur vie que la faim, la misère et les périls de la vie humaine. Vous avez été si longtemps ici que vous devriez comprendre cela maintenant. »

— Mais on rencontre en Russie des gens convenables et cultivés.

— On en rencontre... — Rogov me contrefit ironiquement. Dans son excitation, il se retourna sur le lit — Vous devriez plutôt dire : on en rencontre si on a de la chance... parce que les gens convenables sont de vieilles gens en général ou des personnes qui ont été élevées par une génération précédente qui se rappelle les temps plus humains. Et quand les avez-vous rencontrés? Dans les camps et les prisons? Et qui dominait dans les camps? « Les urkas ». Qui domine derrière les murs des prisons et les fils de fer barbelés des camps? Le N.K.V.D. Pouvez-vous me dire la différenee qu'il y a entre un « urka » et le « sledovatel »[1] qui vous a enfermé ici? Je peux vous dire qu'il n'y a aucune différence, excepté peut-être que le « sledovatel » est mieux habillé et qu'il sait lire et écrire. C'est la même âme primitive de singe. Le N.K.V.D. entier est une organisation d' « urkas » en uniformes. Les « urkas » représentent la Russie de notre temps du haut en bas. Ce qui existe en dehors de cela est maintenant en train de fondre ou de pourrir dans les camps, ou de devenir « urka » ou de s'adapter au N.K.V.D. Pour vivre en Russie, on doit avoir l'âme d'un « urka », on doit être une bête, un criminel, un espion, un dénonciateur. Tout cela est permis et même recommandable, pourvu que l'on aime le parti et Staline. Les « urkas » aussi aiment leur organisation, ils sont aussi loyaux les uns envers les autres, ils ont aussi leurs tribunaux qui ne sont en aucune façon pires que ceux du N.K.V.D. Toute la Russie n'est rien « qu'urkas, urkas, urkas »...

Le visage de Rogov était pourpre, et la sueur coulait sur son front. Il cria les derniers mots si fort que tous les autres malades se retournèrent et nous regardèrent. Je dis à haute voix qu'il délirait sous l'empire de la fièvre.

En raison de mon travail qui, soit dit en passant, n'était pas épuisant, je reçus une ration supplémentaire de soupe claire. Je continuais cependant à perdre du poids.

1. Agent de la N.K.V.D. qui procède aux interrogatoires et rédige les procès-verbaux.

***

Il était naturel que mes relations avec le docteur Berger devinssent de plus en plus intimes. Nous parlions beaucoup ensemble, mais nous abstenions de critiquer les règlements et la tenue du camp ; cela n'était dû en aucune façon à un manque de confiance entre nous, mais aux enseignements de notre situation et de notre expérience. Le docteur Berger ne parlait jamais de lui. C'est par d'autres personnes du camp qui l'avaient connu avant la guerre que j'avais appris des détails sur sa vie si pleine d'intérêt.

Le docteur Berger était l'un des chefs sionistes lithuaniens les plus en vue ; il avait été trois fois en Palestine avant la guerre. C'était un ami personnel de Zabotynski, du docteur Weizmann et du poète hébreu Pialik. Ce dernier avait été son hôte à Kaunas.

Le docteur Berger était le médecin chef de l'hôpital juif à Kaunas, qui était de loin l'hôpital le meilleur et le plus moderne de la Lithuanie. Après l'occupation soviétique de la Lithuanie, les chefs de l'organisation sioniste qui désiraient faire preuve de loyalisme envers les nouveaux maîtres demandèrent s'ils pouvaient continuer leurs activités. La permission leur en fut donnée, à condition qu'ils garantissent aux autorités soviétiques le libre accès de leurs archives et autres documents.

On me dit qu'il avait été décidé du sort du docteur Berger dès la première réunion du personnel de l'hôpital à laquelle les autorités soviétiques étaient représentées. Il fut élu membre du Comité. Une infirmière, Sonia, fut élue également ; le docteur Berger savait qu'elle était communiste. A l'occasion de cette réunion, chaque membre du Comité se leva et prit la parole pour rendre hommage au nouveau régime. Quand vint le tour du docteur Berger, il s'abstint. Sonia, qui savait que son silence serait considéré comme un acte d'opposition au régime, le pria de dire quelque chose, mais en vain. C'était suffisant. Le docteur Berger fut mis sur la liste noire.

Une semaine avant que n'éclatât la guerre germano-russe commencèrent des déportations massives d'intellectuels de Kaunas et de la Lithuanie entière. Le docteur Berger fut un des premiers à partir. Aucun n'avait été jugé. Berger me dit qu'un groupe d'environ huit cents prisonniers avait été conduit à pied pendant des kilomètres et des kilomètres à travers les étendues marécageuses de la Carélie russe, quoique beaucoup d'entre eux fussent de vieilles gens. Le docteur Berger avait soixante ans à cette époque. De nombreux Lithuaniens appartenant à la classe dirigeante, parmi lesquels Berger, furent conduits dans un camp près de Molotovsk, non loin d'Arkhangelsk, où les Russes construisaient une nouvelle base navale en utilisant à cette fin des dizaines de milliers de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient de nombreux

étrangers, particulièrement des Polonais et des Baltes. Le docteur Berger fut affecté, en tant que médecin, à l'hôpital. Les interrogatoires ne commencèrent qu'après leur installation dans le camp.

Berger eut dix ans en vertu de l'article 58, paragraphe 13.

C'était vraiment un habile médecin. Il était donc naturel qu'il attirât l'attention en dépit de son extraordinaire modestie. En décembre 1943, on eut besoin d'un nouveau docteur pour la baraque-hôpital n° 5 qui, parmi les treize baraques-hôpitaux, occupait un rang à part, car elle était réservée aux cas graves dont le diagnostic était difficile, aux accidents sérieux, etc. Le docteur Berger fut choisi et il me prit avec lui. Son influence sur le docteur en chef de l'hôpital était si grande que cela ne fit pas de difficulté.

La détention d'Ekart se prolonge. Dans la baraque-hôpital, autour de lui, les morts se multiplient. L'insuffisance de la nourriture et le froid sont la cause de ces décès. Mais le médecin-chef refuse d'admettre que la mortalité soit due aux conditions inhumaines dans lesquelles vivent les prisonniers. Ekart, qui rédige les certificats de décès, reçoit donc l'ordre de ne jamais indiquer que la mort a été provoquée par des maladies provenant du manque de nourriture. Dès lors, il se contente d'écrire « Défaillance cardiaque ». Dans un camp voisin de Kotlas les conditions de vie sont du reste encore plus rigoureuses. Dix-sept cents hommes sur deux mille meurent en quelques mois. Ces prisonniers sont d'origine très diverse : à Kotlas, Ekart note la présence de quelques étrangers, mais la plupart des condamnés sont Russes — et, parmi eux, beaucoup sont des communistes devenus suspects.

Une jeune personne fort jolie, Galina Ievgenievna, attira un jour mon attention sur le fait que le colonel Yakovlev, un théoricien remarquable de l'artillerie, instructeur à l'Académie militaire, était dans nos baraques et s'y trouvait même depuis quelque temps sans que j'aie eu la moindre idée de son identité. Gala l'avait connu à Moscou.

Il arrivait quelquefois que, parmi nos malades de la faim et d'autres gravement atteints, surgît inopinément un homme en parfaite santé auquel nous devions trouver une place. En pareil cas, il valait mieux ne pas poser de questions, mais traiter le nouveau venu comme s'il était vraiment malade et essayer de lui inventer un diagnostic convenable. Le colonel Yakovlev avait eu un emploi dans l'un des organismes centraux du camp, mais il était destiné à l'un des camps du Nord et un jour il fut brusquement appelé ; un convoi partait pour le Nord. Pour le sauver de ce transport, ses amis du camp le firent admettre à l'hôpital. Son séjour ne pouvait y être de longue durée, en raison des inspections perpétuelles des commissions de contrôle.

Je dis au colonel que Gala m'avait parlé de lui et il parut charmé d'entendre parler d'elle.

— Gala, dit-il. Il fut un temps où je lui apprenais à faire des pâtés de sable, et maintenant elle est ici !

Nous échangeâmes encore quelques mots amicaux. Ce soir-là, il vint en secret dans ma chambre. Nous parlâmes d'abord des affaires du camp, mais cela m'entraîna bientôt à lui conter mon histoire. En retour, il me dit ceci :

— Je commandais une unité d'artillerie lourde d'une des armées qui se battaient sur le front de Voronège. Vous n'êtes pas un soldat et pouvez ne pas comprendre ces choses ; mais l'artillerie lourde doit avoir la liberté absolue de choisir sa position, souvent loin à l'arrière du front. A l'occasion de mon commandement, j'étais, à cause de cela, en conflit avec le chef des divisions du N.K.V.D. chargées de tenir les lignes.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Voyez-vous, au commencement de la guerre, après nos défaites, le moral des combattants n'était pas aussi solide qu'il aurait dû l'être, particulièrement dans les divisions formées avec les survivants des unités qui avaient été anéanties par les Allemands. Derrière ces divisions se tenaient les lignes du N.K.V.D. qui empêchaient les soldats de reculer. Je peux vous affirmer qu'il en est ainsi dans toutes les armes combattantes ; mais, à l'époque dont je vous parle, ces cordons étaient déjà superflus. Nos soldats se battaient bien sans que soit nécessaire la menace des mitrailleuses N.K.V.D.

» Dans mon cas, cependant, c'est une tout autre histoire. La division N.K.V.D. attachée à ma section étaient commandée par un colonel du parti dont l'expérience, en fait de guerre, remontait à la campagne de Varsovie en 1920. Il ne savait rien des méthodes de guerre modernes, pas plus que des événements du front. Quand je m'efforçais d'installer mes batteries à l'arrière de son cordon de police, il voulait voir là une tentative de fuite. Je ne sais pas s'il était ivre ou si les lignes de communication étaient dérangées, toujours est-il que nous eûmes une violente altercation. Grâce au chef de l'état-major de l'armée, je fis ce que je voulais. Les opérations furent couronnées de succès et j'oubliai toute l'affaire. Quelques mois plus tard, comme nous traversions le Dnieper, je fus brusquement arrêté, et accusé de tentative de fuite et de tentative d'excitation à la fuite de mes troupes, etc. Le fait que ma mère était Ukrainienne pesa lourdement dans l'enquête. Vous savez que les arguments les plus logiques ne servent à rien dans une discussion avec le N.K.V.D. »

— Je le sais, mais j'ai aussi entendu dire qu'il y avait antagonisme entre le N.K.V.D. et l'armée.

— Antagonisme n'est pas le mot exact. C'est beaucoup plus une divergence d'intérêts. Le N.K.V.D. récolte les bénéfices des sacrifices et des misères de l'armée. Ses membres se pavanent derrière le front, élégants et bien nourris, et ne risquent pas leur vie ; un caporal du N.K.V.D. a une plus grande importance qu'un officier commandant une unité combattante. Le soldat sait qu'il ne recevra jamais aucune récompense ni aucune reconnaissance pour sa bravoure. Il n'y a rien d'étonnant à ce que les soldats de tous rangs soient envieux. Mais ceci n'a pas de conséquences pratiques.

— Que voulez-vous dire ?

— L'armée est aussi saturée d'espionnage que le reste du pays. Chaque

centre N.K.V.D. dans l'armée a un nombre suffisant d'espions pour connaître les réactions des soldats. Quand la guerre éclata, la haine à l'égard du régime et du N.K.V.D. était plus forte que la haine des Allemands. Des divisions entières, principalement celles composées d'hommes des minorités nationales, tuèrent les membres du N.K.V.D. et se rendirent ou passèrent aux Allemands. C'est pourquoi il y eut tant de prisonniers russes au début de la guerre. Maintenant, l'état d'esprit est tout à fait différent.

— Le N.K.V.D. a-t-il maintenant une meilleure presse?

— Pas le moins du monde. Mais les Allemands ont manqué leur chance. Leur terrorisme était encore plus cruel que celui du N.K.V.D. Les massacres des prisonniers de guerre, les déportations de millions d'habitants, les automobiles et les camions aménagés en chambres à gaz, tout cela provoqua un changement d'opinion et orienta la haine du soldat vers l'Allemand. Je suis convaincu que si, en Ukraine, les Allemands avaient agi aussi humainement qu'en 1918, ils auraient eu derrière eux la population entière. Le régime et le N.K.V.D. devraient ériger une statue à Hitler dans le Square Rouge de Moscou. Il est à l'origine de nos victoires militaires.

— Croyez-vous que cet état d'esprit nouveau dans l'armée et la population civile soit la cause des succès actuels?

— Ce n'est pas si simple que cela, bien sûr. Nous avons perdu les premières batailles contre les Allemands parce que nous avons été attaqués par surprise. L'état-major général n'avait pas confiance dans les Allemands et demanda au début de 1941 que l'on prît les précautions nécessaires. Mais le Kremlin et les chefs politiques défendirent les grands mouvements de troupes afin de ne pas éveiller la suspicion des Allemands.

» A la fin de juin 1941, notre division avait organisé une petite réunion à l'hôtel Prince Drucki-Lubecki's palace, en dehors de Grodno, et avait invité les officiers allemands qui se trouvaient de l'autre côté de la frontière. Les Allemands vinrent et nous mangeâmes, bûmes et nous amusâmes ensemble. J'étais présent, je peux donc en parler. Les Allemands, cependant, burent avec prudence et nous quittèrent avant minuit, sous prétexte que des exercices militaires importants devaient avoir lieu le matin de bonne heure. Nous, les Russes, ne nous étions pas encore séparés quand nous entendîmes l'alerte annonçant un raid aérien et, deux heures plus tard, les canons allemands étaient dans les faubourgs de Grodno. Notre division entière fut anéantie. Je fus un des quelques officiers qui, sur l'ordre de l'état-major, partirent le matin par avion. J'échappai ainsi à la mort ou à la captivité. Ces Allemands scélérats avaient leur ordre d'attaque dans leur poche, alors qu'invités par nous ils étaient assis à notre table.

» Mais ce facteur de surprise ne fut pas l'unique cause de nos défaites

pendant les deux premières années. Même Staline reconnut la supériorité technique de l'ennemi en 1941.

» A cet égard, nous commençons à les égaler. Bientôt, nous leur serons techniquement supérieurs. Quand la guerre éclata, nous n'avions pas assez d'armes et de munitions. Notre armée a été de mieux en mieux équipée, tandis que l'équipement des Allemands s'est peu à peu détérioré ; telle est la raison pour laquelle nous arrivons à égalité. »

— Et Stalingrad ? Les Allemands ont-ils perdu parce qu'ils ne pouvaient ravitailler leurs armées, là et au Caucase ? Je vous le demande parce que cela m'a été dit souvent.

— Le fait eut une importance capitale, mais non décisive. C'est l'aide anglaise et américaine qui fit pencher le plateau de la balance. Sans cette aide, nous aurions peut-être été capables de défendre Stalingrad, mais nous n'aurions pas été capables de mettre à profit notre victoire et de lancer une offensive de grande envergure. Vous n'avez aucune idée de l'importance que les voitures américaines, les canons, les avions, l'essence ont eu pour nous et aussi l'envoi de drap pour les uniformes, de vivres et de médicaments. Les représentants du régime ont essayé et essayent encore de le laisser ignorer au peuple et même à l'armée. Les étiquettes de marque anglaise sont soigneusement enlevées de toutes les marchandises ; mais, pour moi, tout cela est parfaitement clair. A compter du milieu de l'année 1942, nous mangeâmes des aliments venus d'Amérique et du pain fait avec de la farine américaine, nous fumâmes des cigarettes américaines et roulâmes dans des voitures américaines avec de l'essence américaine. L'étendue de cette aide, qui nous arrive toujours, était gigantesque comparativement à nos propres ressources. Dans de nombreux cas, les importations américaines dépassèrent en quantité nos propres réserves. Nous n'étions pas économiquement prêts pour la guerre, et on le savait dans les milieux militaires.

***

Il était extrêmement difficile dans le camp de mettre la main sur un journal relativement récent, non parce que c'était défendu, mais parce qu'il y en avait très peu d'exemplaires. Le K.V.C. (Kulturne-Vespitatelnaya Chast), l'organisation officielle pour l'éducation des prisonniers, ne recevait qu'un seul numéro de l'*Arkhangelskaya Pravda*, la publication du Comité du Parti bolchevik à Arkhangelsk. C'était un journal insupportablement ennuyeux, qui contenait les nouvelles locales : les chiffres de la production dans les différentes régions, les sovkhoses, les kolkhoses, les districts forestiers, etc. En outre, il contenait de nombreuses photographies des « héros du travail », Stakhnanovistes, et aussi des brebis galeuses qui n'avaient pas atteint le niveau de production prescrit. Je n'ai jamais trouvé quelqu'un que ces sujets aient intéressé.

La seule source d'information concernant les nouvelles internationales étaient les journaux de Moscou, la *Pravda* et l'*Izvestia*. Seules, deux personnes dans le camp recevaient ces journaux : Kotchkin, le chef du camp, et le docteur Gineonov. Le dernier les passait aux fonctionnaires subalternes par ordre de rang. De cette manière, le numéro arrivait au docteur Berger quelques jours après.

Quelqu'un qui a l'habitude des journaux soviétiques sait que les trois première pages sont complètement dépourvues d'intérêt pour un étranger ; et quiconque a passé aussi longtemps que moi dans l'Union soviétique sait que personne ne lit ces pages, à moins d'y être contraint pour une raison ou pour une autre. On trouve d'habitude les télégrammes et les autres nouvelles de l'étranger en quatrième et dernière pages. Tout en sachant que dans les pays où la presse est censurée, il n'est pas de nouvelles qui ne soient sujettes à caution, nous les lisions avec avidité, car nous n'avions pas d'autres sources d'information sur le monde extérieur ; mais il fallait être prudent ici aussi ; il eût été dangereux de paraître ne s'intéresser qu'à la quatrième page. Si le chef du bureau du contre-espionnage découvrait que nous négligions de lire les trois premières pages consacrées aux hymnes fastidieux à la gloire de Staline, aux listes des personnes qui avaient reçu des décorations, à des discours serviles émanant des membres du Conseil suprême et ainsi de suite, il rédigerait une note qui serait annexée à nos dossiers en tant que preuve de notre attitude hostile à l'égard de l'État soviétique et de notre mentalité bourgeoise incurable.

Les journaux, en raison de leurs nouvelles déformées, fournissaient à l'Européen de l'Ouest vivant dans un camp soviétique une lecture des plus édifiantes ; elle le devint surtout après les succès militaires et la victoire finale ; le ton de la presse soviétique se fit alors de plus en plus agressif à l'égard des anciens alliés de la Russie ; les journaux étaient pleins des dépêches de l'Agence Tass sur la terreur fasciste en Grèce et en Espagne, sur les grèves aux États-Unis, la faim et la pénurie de vêtements en France, en Angleterre, etc.

C'est avec des sentiments variés que je lisais ces communiqués et ces articles indignés concernant, par exemple, la condamnation à mort de deux communistes en Espagne, le procès de cinq communistes en Grèce, la terreur faisant rage dans ces deux pays, la suppression de la démocratie par les réactionnaires, la persécution contre toute liberté de pensée, discours et activité. Il me suffisait de regarder par la fenêtre de la chambre où j'étais assis, lisant le journal, pour voir la morgue, un endroit toujours animé, où les corps de ceux qui étaient morts à l'hôpital pendant la nuit étaient apportés et entassés contre le mur.

Les Russes qui avaient reçu de l'éducation et qui avaient quelque expérience de l'étranger — c'était le très petit nombre — remarquaient combien était cynique et grotesque la façon dont la presse soviétique présentait les conditions d'existence dans le reste du monde. Mais la

majorité des lecteurs n'y voyait rien de surprenant. Ils inclinaient davantage à se sentir outragés par le sort des deux Espagnols exécutés. Cet événement particulier ne provoquait chez eux aucune association d'idées, aucune comparaison avec la façon dont le N.K.V.D. appliquait la loi ni avec le mécanisme effroyable représenté par les camps destinés à l'extermination de ceux que le Gouvernement considérait comme indésirables pour une raison ou pour une autre. Il y avait dans le camp de Kotlas des gens que nous avions récemment sauvés de la mort par la faim, le froid et l'excès de travail qui me rendaient un vieux numéro de la *Pravda* ou de l'*Izvestia* avec cette remarque : « Ce chien enragé de Franco est encore occupé à assassiner les gens. Ne va-t-on pas le pendre bientôt ? »

***

Le docteur Berger était populaire ; respecté par ses confrères pour son habileté de praticien, aimé pour son caractère modeste et loyal. Quand, en raison de son mauvais état de santé, il ne quitta plus sa chambre, ses confrères vinrent le voir plus souvent.

Parmi ses amis les plus intimes étaient les docteurs Cheryachukin, Grinshpan et Atanazian et l'assistant médical en chef, Feldberg.

Avant la guerre, le docteur Grinshpan, spécialiste des maladies vénériennes, avait vécu à Berlin, mais il était né à Riga et était à l'époque citoyen letton. Il partit en 1940 pour s'installer à Istamboul, avec sa femme et sa fille. La guerre faisait rage en l'Europe et Grinshpan se trouvait avec sa famille sans moyens d'existence, dans une ville étrangère. Il y avait à cette époque beaucoup de Baltes à Istamboul, des gens dans le cas de Grinshpan, qui ne savaient que faire. Après beaucoup d'hésitations, ils demandèrent un visa d'entrée à la légation de l'U.R.S.S., leurs pays étant devenus des républiques soviétiques depuis 1940. Il leur fut immédiatement accordé par les autorités soviétiques et ils quittèrent Istamboul, en direction du Caucase, par l'Arménie turque.

Dès la première station après la frontière soviétique, tous les hommes furent arrêtés, parmi lesquels Grinshpan. Aucun d'eux ne sut jamais ce que sa famille était devenue. Les hommes furent internés dans la prison du N.K.V.D. à Erivan, en Arménie, pendant la durée de l'enquête et, par la suite, tous furent condamnés pour espionnage à Moscou, conformément à l'article 58, paragraphe 6.

Le docteur Atanazian fut condamné pour haute trahison. Il s'était battu sur le front pendant la guerre et avait été fait prisonnier par les Allemands. C'était l'enfer ; il résolut de s'évader. Ses deux premières tentatives échouèrent et faillirent lui coûter la vie. La troisième réussit. Il rejoignit l'armée rouge pour y reprendre son service, mais fut immédiatement arrêté ; tout prisonnier de guerre était, *ipso facto*, considéré comme coupable de haute trahison. Il fut condamné à cinq ans en vertu de l'article 58, paragraphe 16.

***

Pendant longtemps, Atanazian ne put l'admettre et refusa de s'incliner devant le jugement qui l'avait condamné. Il écrivit de longues épîtres à Moscou, dans lesquelles il essayait de prouver son innocence et son patriotisme sincère. Il faisait valoir qu'il avait toujours voulu rester citoyen soviétique, que c'était grâce aux autorités soviétiques que lui, Arménien, avait pu faire ses études de médecine à Moscou et devenir docteur. S'il en avait été autrement, ajoutait-il, il n'aurait pas supporté le sort affreux que les Allemands faisaient aux prisonniers de guerre russes et risqué sa vie en tentant par trois fois de s'évader, mais il aurait accepté les offres de collaboration que les Allemands lui avaient faites.

Le docteur Atanazian n'était pas le seul dans son cas. Beaucoup d'autres prisonniers de notre camp avaient été condamnés à dix ans, à « chervonets » comme on disait dans l'argot des camps (1 chervonetz : 10 roubles). Beaucoup d'entre eux, comme Atanazian, s'étaient évadés des camps de prisonniers allemands et avaient volontairement rejoint l'armée rouge. L'assistant d'Atanazian, le lieutenant d'aviation Korshikov, appartenait à cette catégorie. Mais ces faits ne convainquaient pas le docteur Atanazian. Il faisait partie de ces prisonniers qui, longtemps après leur arrivée en prison ou au camp, estiment que les autres sont condamnés à juste titre, mais se considèrent comme les victimes d'une injustice. Ils croient fermement que leur propre cas sera reconsidéré et qu'ils seront prochainement mis en liberté.

Le docteur Atanazian ne perdit ses illusions qu'au reçu de la réponse de Moscou lui apprenant que sa condamnation était confirmée. Il finit par se résigner à son sort, et même à se féliciter de n'avoir eu que cinq ans et non pas dix comme la plupart des autres prisonniers.

Le 8 mai 1945, le chef du camp de Kotlas rassembla les prisonniers et leur annonça la victoire. La conclusion de son discours fut d'ailleurs que les captifs devaient redoubler d'efforts. Une amnistie était accordée, mais les prisonniers condamnés en vertu de l'article 58 n'en bénéficiaient pas. La situation d'Ekart demeurait donc inchangée. Elle devint même bientôt pire. En effet, parmi les prisonniers travaillant dans les camps situés au nord de Kotlas, se trouvaient un certain nombre d'hommes appelés à bénéficier de l'amnistie. On commença quelques semaines plus tard à les voir passer à Kotlas, conduits vers le Sud et le N.K.V.D. décida que les prisonniers de Kotlas les remplaceraient à brève échéance. La plupart d'entre eux devraient sans doute travailler dans les mines de Vorkuta que les Soviets ont commencé d'exploiter en 1940, et où ils ont, toujours avec de la main-d'œuvre servile, poursuivi des travaux gigantesques pendant toute la guerre. Grâce au travail des prisonniers, on devait en 1946 extraire de ces mines cinq millions de tonnes (pour 1950, on prévoit 10 millions). Enfin l'ordre tant redouté par les prisonniers arriva et Ekart et tous ses compagnons d'infortune furent envoyés d'abord au camp de triage de Petchora.

On nous conduisit dans une baraque réservée aux travailleurs stakhanovistes. Elle était relativement en ordre et tranquille, mais nous eûmes du mal à dormir, à cause de la terrible quantité de punaises qui infestent les baraques en été. Sur la couchette au-dessus de la mienne était étendu un homme d'un certain âge, qui luttait aussi frénétiquement que moi-même contre ces insectes. Je fis sa connaissance ; il s'appelait Noskov

et n'était pas stakhanoviste. On l'autorisait à coucher dans cette baraque parce qu'il s'était concilié le chef du camp, grâce aux colis de vivres qu'il recevait de Moscou.

Il me dit qu'il venait de cette ville et qu'il était avocat. Il avait travaillé au département de la Justice du Commissariat du Peuple, où il était un des plus proches collaborateurs du commissaire. Au cours des quelques années qui précédèrent la guerre, il reçut du Politbureau l'ordre d'élaborer un nouveau code pénal qui devait entrer en vigueur en 1939. Noskov figurait parmi ceux qui avaient été chargés de ce travail. Étant d'opinions libérales, il avait reçu avec satisfaction des instructions tendant à modérer les sanctions de l'article 58, paragraphe 10.

Noskov, qui souhaitait ardemment de voir humaniser la justice soviétique, travailla avec acharnement à ce projet. Il était presque achevé quand la guerre éclata, mais le Gouvernement en renvoya l'examen *sine die*. Le cours des événements politiques et militaires, l'annexion de la région orientale de la Pologne, des trois États baltes et de la Bessarabie incitaient le Gouvernement soviétique à pratiquer la politique de « la main de fer » à l'égard des pays conquis. La guerre avec l'Allemagne aggrava encore la répression. Noskov et tous ceux qui avaient collaboré au nouveau code devinrent odieux au Gouvernement, parce qu'ils étaient au courant du projet abandonné. Aussi servirent-ils de boucs émissaires quand le régime modifia sa politique. La diligence et le zèle dont ils avaient fait preuve au cours de leurs travaux furent interprétés comme étant une attitude contre-révolutionnaire. Ils furent condamnés en vertu de la loi qu'on leur avait ordonné de remplacer par une autre. Noskov eut dix ans et fut envoyé dans le Nord.

Pendant mon court séjour dans le camp de triage de Petchora, nous eûmes de nombreuses conversations et, grâce à Noskov, j'acquis une connaissance assez approfondie des caractèress de la jurisprudence soviétique.

— Je comprends maintenant, disait Noskov, que je considérais notre code pénal d'un point de vue exclusivement théorique lorsque j'étais assis dans mon bureau au Commissariat. Maintenant seulement, après deux ans de camp, je vois comment la loi est appliquée dans la vie réelle. Je dois admettre que la différence me surprend.

Ce qui m'a frappé aussi, c'est que la grande majorité des gens qui peuplent les camps n'ont jamais été légalement condamnés par les tribunaux d'État, mais administrativement et sans comparution personnelle par le N.K.V.D. Qui a besoin de moi en tant que juriste? A quoi sert notre code pénal quand les gens du N.K.V.D. peuvent arrêter et condamner qui ils veulent, pour les faits qu'ils veulent, à des peines qu'ils ont choisies et pour aussi longtemps qu'il leur convient? Le N.K.V.D. ne se soucie pas le moins du monde de notre code pénal. S'il ne trouve pas d'article applicable, il en invente. La seule différence est qu'au lieu de se référer aux numéros des articles du code pénal ils emploient des

lettres. J'ai été juriste pendant trente ans, mais il a fallu que je devinsse prisonnier dans un camp pour savoir qu'actuellement les gens sont condamnés en vertu des articles du N.K.V.D.

— A quels articles faites-vous allusion? demandais-je

— Je parle des abréviations employées par le N K.V.D. en tant que références pour certaines catégories d'infractions criminelles, telles que :

A.S.A. (agitation anti-soviétique); K.R. (contre-révolution); K.R.D. (activité contre-révolutionnaire); K.R.A. (agitation contre-révolutionnaire); Ch.S.I.R. (membre d'une famille de traîtres au pays); P.S.Z. (suspect d'espionnage); S.O.E. (élément dangereux pour la société); S.V.E. (élément nuisible à la société).

» Il s'agit bien là d'un code spécial écrit par des gendarmes et non par des juristes. Dans toute l'Union soviétique, il n'y a pas un seul individu qui ne soit susceptible d'être arrêté et condamné en vertu de la loi non écrite du N.K.V.D. Je comprends maintenant pourquoi il y a tant de milliers de gens dans les camps.

— N'y a-t-il pas de base légale pour l'application de ces articles?

— Il y en a. Je le comprends maintenant. Comme notre doctrine, notre système juridique est fondé entièrement sur cet axiome : « La loi est faite pour le groupe social et non pour l'individu ». Un autre axiome est que : « Tout groupe qui, par sa seule existence, constitue un obstacle à la réalisation du communisme dans une communauté donnée est nuisible et doit être liquidé ».

» Marx disait que les conditions de vie forment la mentalité. Vous, par exemple, en tant qu'individu, pouvez n'avoir commis aucun crime, mais vous avez été élevé dans un milieu bourgeois qui, indépendamment de votre propre volonté, a fait de vous le type d'homme que vous êtes. Peu importe que vous l'aimiez ou non, vous appartenez à la *bourgeoisie* et vous êtes *un bourgeois*. Or, la bourgeoisie était vouée à l'anéantissement dès que le communisme eut pris le pouvoir. S'il est établi que vous appartenez à la bourgeoisie, vous êtes condamné simplement parce que vous faites partie d'un groupe social ou d'une classe condamnée dans son ensemble. »

— Ainsi, le N.K.V.D. ne m'a pas condamné en tant que personne, mais parce qu'il fut établi que j'appartenais à une classe condamnée. Croyez-vous que le N.K.V.D. se voie déléguer par les autorités légales le pouvoir d'exercer une telle activité?

— Pendant toute la durée de mes fonctions au Commissariat, je n'ai jamais trouvé trace d'un tel pouvoir. Mais, cependant, il doit exister un document secret à cet égard.

— Les jugements du N.K.V.D. ne sont donc pas arbitraires, mais fondés, en principe, sur la loi pénale?

— Cela devrait être ainsi, théoriquement; mais si une autorité générale était conférée à une organisation telle que le N.K.V.D., vous

concevez quelle place serait laissée à l'arbitraire. Les fonctionnaires du N.K.V.D. qui ont directement affaire aux accusés sont tous des gens sans formation juridique ; leur niveau intellectuel et moral est très bas et ils n'ont pas les lumières voulues pour apprécier « l'attitude des accusés à l'égard de la société » ; ils accommodent les lois à leur convenance quand il s'agit de poursuivre les ennemis du peuple.

— Est-il donc si important pour les autorités soviétiques d'avoir le plus grand nombre possible de condamnés, qu'ils soient ou non coupables des crimes qui leur sont reprochés ?

— Je ne vous ai pas dit cela. Cependant, je suis certain que la plus haute autorité à Moscou, le Politbureau, est bien informée de la façon dont sont actuellement conduits les procès. Aussi doit-il y avoir une raison pour laquelle la justice soviétique, avec l'approbation de cette autorité, va, actuellement, tellement plus loin qu'il n'est nécessaire à la sauvegarde de la doctrine.

Noskov appartenait à la catégorie de Russes qui, tout en étant communistes, se réclament encore des conceptions occidentales de la Justice. Pour cette raison, sans doute, lui était-il facile de m'expliquer bien des choses que, jusqu'alors, je n'avais pas comprises.

ANTON EKART

De Petchora, Ekart fut envoyé à Abez, dans un camp situé à la hauteur du cercle polaire, le long de la ligne de chemin de fer Kotlas-Vorkuta. Il y travailla comme infirmier jusqu'à la fin de 1946. *A cette époque on le rappela à Moscou, en lui laissant espérer qu'il serait bientôt employé comme « technicien » libre. Mais à peine arrivé au terme de son voyage, on l'emprisonna de nouveau, cette fois avec des Russes arrêtés en Mandchourie au cours de l'année* 1946. *Au début de* 1947 *on se décida subitement à renvoyer Ekart en Pologne. De là il réussit à passer en Suède... où il écrivit ses mémoires.*

Copyright by Hachette.

IMAGES DU PÉROU ET DE BOLIVIE

C'EST toujours un peu à la recherche de l'Eldorado que l'on va au Pérou. Après avoir longé au départ de Santiago la grande ligne colorée des Andes et coupé vers le large, on revient à la dernière vague du Pacifique survoler un morne rivage, des montagnes nues, un paysage d'une désolation infinie. Un quart d'heure peut-être avant de se poser sur l'aérodrome de Lima, l'avion s'enfonce dans le plafond épais qui, neuf mois par an, couvre la ville. La terre s'est évanouie, rien n'existe que nuages étranges, silence et oppressante obscurité.

Limatambo, l'aéroport, est vaste et moderne. Sous la chaleur moite, les longues formalités sont pénibles : papiers d'identité, papiers de vaccination, certificat de bonne santé, devises, visites des bagages. Dans toute l'Amérique du Sud, qu'ils soient en blouse blanche comme en Argentine, en vêtements civils comme au Chili, en uniforme vert comme au Pérou, les douaniers sont exigeants. On remue chaque valise, on ficelle les appareils photographiques, on étudie les films, on ouvre les livres. Voici donc mon premier contact avec le Pérou. Je pense : « Pizarro, sainte Rose, la Périchole, le pont du Roi Saint-Louis, Garcia Calderon... » Les douaniers ont des cheveux très noirs, des yeux liquides et tristes. Quand deux compagnons de voyage, des Suédois, viennent à mon secours, ces parfaits fonctionnaires me sourient enfin et me souhaitent gracieusement un bon séjour au Pérou.

Pendant le trajet de l'aéroport à la ville, je n'entends parler que de la pluie. Il a plu à Lima, la semaine précédente, pour la première fois depuis vingt ans. Les rues sans caniveaux ont été inondées ; des murs de pisé se sont abattus, des enfants émerveillés ont suivi pendant toute sa promenade une Brésilienne qui avait ouvert un parapluie.

La nuit est venue n'apportant aucune fraîcheur. Trop de lumières s'allument : feux de circulation, lampes aux portes des cinémas, ensei-

gnes au néon. Des Américains en costume de toile blanche avec de grands rires gais boivent d'innombrables « piscos » dans le hall climatisé de l'hôtel Crillon. Lima, jusque-là, ce pourrait être Dallas, la Nouvelle-Orléans, Los Angelès, Madrid, Le Caire, n'importe quelle ville des deux hémisphères où l'on arrive par avion, la nuit tombée. J'éprouve une impression de solitude si complète qu'elle m'ôte toute curiosité et toute impatience. Aucun ami ne m'attend à Lima. Tout au plus m'a-t-on donné deux lettres d'introduction. Il me semble que je ne pénétrerai jamais dans l'atmosphère de cette ville. Je ne la verrai point et ne pourrai, ne fût-ce qu'un moment, lui appartenir.

Les deux Suédois, rencontrés de nouveau, m'amènent dîner au restaurant de l'hôtel, puis nous allons dans une boîte de nuit. « L'Embassy » a été construit sur l'emplacement d'un couvent. Pour le vendre, l'archevêque, qui possède une bonne partie de la ville, a déplacé les quelques religieuses qui l'habitaient encore. « L'Embassy » ressemble à toutes les boîtes du monde. Le pianiste noir chante en français *la Vie en rose* et *la Mer*, deux airs qui font partout fureur. Les touristes américains sont nombreux et la chanteuse a l'accent yankee. En buvant un « gin and tonic » je veux penser : « Je suis à Lima... Je suis à Lima... » sans autre moyen de m'en convaincre. Vers une heure, avec mes compagnons, nous nous arrêtons sous les arcades de la Plaza San Martin. La bière est excellente. Le brouillard côtier ne s'est pas dissipé avec la nuit et nous ne voyons guère d'étoiles.

Levée tôt le lendemain, j'ai marché à travers les rues étroites de la cité des vice-rois, bâtie à la façon espagnole sur un plan rectangulaire autour d'une place centrale. Tout le cœur de la ville, de la Plaza San Martin à la Plaza de Armas aux beaux palmiers royaux, n'est que boutiques d'orfèvrerie. Le change du dollar, plus favorable ici que dans tout autre pays d'Amérique latine, permet aux touristes américains de découvrir l'Eldorado : un plat d'argent massif ne vaut pas plus pour eux qu'un plat de bonne porcelaine. Les objets sont entassés dans les pauvres devantures. A aucun moment cet étalage d'orfèvrerie ne m'a donné une impression de richesse. Dans les rues où se coudoie l'une des populations les plus mêlées du globe (le quartier asiatique de Lima est célèbre), des Indiens au sale et pittoresque costume vendent sous un essaim de mouches des fruits exotiques ou européens : raisins aux peaux dures, pommes importées, mangues, chirimoyas et paltas, des sucreries ou des gâteaux. D'autres, des souvenirs du Pérou, étoffes en fine laine d'alpaga, tissées à la main, peaux de vigogne, objets de cuir, poteries et toutes les représentations du lama en bois, en métal, en terre cuite. Des femmes, un enfant sur le bras, me tendent à chaque pas des billets de loterie.

Cette ancienne capitale d'un fabuleux empire s'efforce de devenir une métropole moderne et ne dévoile que lentement les souvenirs de son fastueux passé. Dans les quartiers déchus qui descendent vers le fleuve

Rimac, les maisons basses aux toits de tuiles usées inclinent leurs balcons de bois fermés. Les Péruviennes du temps jadis soulevaient, pour regarder le mouvement de la rue, les battants treillissés de leur cage. On retrouve ces mêmes balcons au palais noir et blanc du marquis de Torre Tagle, devenu ministère. Il faut s'éloigner du centre de Lima pour visiter la charmante demeure du XVIIIe siècle que le vice-roi Amat offrit à sa maîtresse, la Périchole. Le portrait du vice-roi, entre ceux de ses pairs, orne une salle du Palais de l'Inquisition. Le plus grand titre de gloire de ce gentilhomme au visage épais est d'avoir été l'amant de Micaela Villagas, l'adorable Chola. Mais la plus espagnole de toutes les villes de l'Amérique du Sud est aussi la plus pieuse, celle qui a donné au nouveau monde sa première sainte. C'est aux Dominicains que Lima doit l'Université de San Marcos, la plus ancienne d'Amérique, et les bâtiments, les patios, les cloîtres de l'Université ont gardé une noblesse et une dignité monastiques. On m'avait beaucoup vanté l'église de la Merced. A l'intérieur de ce sanctuaire, voué m'a-t-il semblé aux cultes sanglants du Sacré-Cœur et du Christ flagellé, la couronne d'épines sur de vrais cheveux de femme, j'éprouve un certain malaise et un sentiment de complète solitude.

Sur une place fraîche et harmonieuse s'élève le musée d'Archéologie. De merveilleuses étoffes d'une finesse inégalée, des poteries parfaites témoignent du haut degré de civilisation qu'avaient atteint les populations indiennes du Pérou aux époques pré-incaïques et incaïques. Les Huacos, vases sacrés trouvés dans les tertres funéraires, sont d'une inspiration grotesque et humoristique. Les Indiens aimaient représenter dans leurs poteries le visage humain, ses expressions et ses infirmités. Quelques poteries ont un grand charme, mais il y en a trop. A les regarder, je me sens de plus en plus lasse, de plus en plus étrangère. Notre imagination n'a guère de prise sur ces objets vaguement monstrueux. Tout ici nous est enseigné : les méthodes d'ensevelissement, le plan des villes, les travaux d'irrigation, les procédés de teinture et jusqu'à l'évolution de la médecine et de la chirurgie. La trépanation, nous dit-on, était d'un usage courant chez les Incas.

En longeant San Isidro et Miraflores, j'ai admiré les bougainvilliers et les fleurs éclatantes des jardins et les bordures de jasmin devant de blanches villas d'un style colonial très compliqué. Je suis revenue vers la cathédrale jaune, de style jésuite, dont Francisco Pizarro posa la première pierre voici plus de quatre siècles. On y montre les restes mortels de ce gardien de pourceaux qui, avec deux cents hommes et vingt-sept chevaux, conquit l'empire des Incas pour tomber sous les coups de son rival Almagro. L'esprit qui a poussé tant d'aventuriers à la recherche de l'Eldorado possède-t-il encore cette ville que Pizarro a fondée ?... Malgré tant d'usines nouvellement construites, on ne sait pas si Lima appartient au passé ou à l'avenir, mais bien peu d'endroits en Amérique du Sud m'ont semblé appartenir à l'avenir. Sur ce vieux continent du

nouveau monde, les terres et les hommes, exploités sans mesure, se sont lassés de produire. Les mines d'or et d'argent se sont épuisées, le nitrate du Chili et la laine de Patagonie n'ont plus d'acheteurs; pour se débarrasser de ses plantations de caoutchouc sur l'Amazone, Ford en a fait don au Gouvernement brésilien. La pauvreté à Lima est une pauvreté indigène, résignée. Quelques familles aristocratiques, gardiennes jalouses de la vieille tradition espagnole, vivent de l'exploitation du sol péruvien. Américains et Européens possèdent mines et champs pétrolifères. La terre n'est pas assez arable pour nourrir une population qui est pourtant à 80 p. 100 agricole.

M. Bazin, notre attaché culturel à Lima, m'a conduite hors de la ville et de Callao, son port d'où partaient les navires chargés du « Royal Cinquième » du roi d'Espagne, dans le désert blanc traversé de mirages qui s'étend à l'infini entre le Pacifique et la montagne. Nous dépassons d'imposantes ruines de villes indiennes. Ce désert était autrefois irrigué et habité, mais en grand besoin de main-d'œuvre pour l'exploitation des mines d'or et d'argent, les Espagnols du XVIe siècle ont transporté à cinq mille mètres d'altitude la population côtière. On recommence à irriguer cette terre dont la fertilité est grande. Le vent de la mer agite les houppes blanches du coton. La pâleur du sable est coupée de larges bandes d'un vert émouvant, seule tache dans l'uniformité des collines qui ressemblent à des dunes, de la côte couleur de sel, du ciel couvert et de l'océan gris où s'élèvent les îles à guano, tachées de milliers de points blancs. La présence des cormorans, albatros, pélicans, mouettes et goélands est une richesse. L'excrément des oiseaux préservé dans un climat sans pluie est l'une des principales ressources du Pérou.

En compagnie de M. C..., pour qui j'avais une lettre d'introduction, je vais dîner le soir un peu en dehors de Lima, au Country Club, un luxueux hôtel de style anglo-normand. Dans le parc, la colonie allemande donne une grande fête et lance des feux d'artifice autour de la piscine. Les cocktails au « pisco », cognac péruvien, ont une couleur laiteuse et un goût plaisant. Mon hôte commande un excellent repas : pain blanc, viandes délicates, œufs frais, légumes et glaces, nourriture de quelques privilégiés. La population des villes vit du riz cultivé dans les oasis de la côte ou importé d'Extrême-Orient. Les jardins du Country Club sont frais ; le service est lent, mais impeccable. En Amérique du Sud, la pittoresque misère des indigènes s'oppose partout au confort banal des blancs ; deux civilisations aux cultures incompatibles existent côte à côte sans se pénétrer. Combien d'années faudrait-il vivre ici pour comprendre ce pays, où depuis quatre siècles deux races ne font que se côtoyer? A un degré surprenant, les Indiens sont restés indifférents à l'influence de leurs maîtres européens. Le catholicisme qu'ils ont si aisément accepté n'est pas notre catholicisme. C'est pour cela sans doute que j'ai éprouvé dans l'église de la Merced une telle impression de solitude. On accuse volontiers les Indiens de malhon-

nêteté, mais la notion de propriété leur est étrangère. S'ils avaient l'or en abondance, l'or, chose de beauté, couleur de soleil, les sujets de l'empire des Incas ne possédaient rien et ignoraient l'usage de la monnaie. La véritable conquête des Indiens sans doute n'a jamais été commencée.

Un dimanche, à l'aube, je suis partie pour Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, située au cœur des Andes, à près de quatre mille mètres d'altitude. Les deux dimanches précédents, l'avion de la Compagnie Faucett n'a pu atterrir à Cuzco ; aussi toutes les places sont-elles occupées. Des riches métis (plus redoutés des Indiens que les blancs) sont assis auprès de touristes américains. Mon voisin, dont j'ai connu la famille à Lima, est un ingénieur français. Mince, chauve et pâle, les yeux très bleus, le sourire délicat, Pierre C... n'est pas revenu en France depuis quinze ans. Il s'excuse de parler un français tout émaillé d'expressions espagnoles. Il a passé une année entière à cinq mille deux cents mètres d'altitude à exploiter un gisement d'or, sans autre compagnie que celle de ses ouvriers indiens. Il part rejoindre un nouveau poste.

L'avion monte à sept mille mètres et c'est le silence. Un tuyau de caoutchouc en bouche, les passagers s'efforcent de respirer l'air raréfié. A l'exemple de Pierre C... que l'altitude depuis longtemps a cessé d'incommoder et dégoûtée par ce tube de caoutchouc, je cherche mon souffle. Un grand mal de tête me serre les tempes. La voix de Pierre C... me semble très lointaine. Les continuels trous d'air sont éprouvants. Par la vitre griffée et abîmée, je ne vois que images ouvertes tout à coup sur une terre noire et nue, très différente des montagnes magnifiquement colorées que j'ai survolées entre Buenos-Aires et Santiago. Un avion s'est écrasé là, peu de semaines auparavant. Les quelques survivants sont morts de faim ; le seul qu'on ait pu recueillir était devenu fou. Respirer est de plus en plus difficile et mon mal de tête devient intolérable. Je dois faire un grand effort pour comprendre mon compagnon. S'il est bien vrai que j'aime les voyages en avion, je garderai un mauvais souvenir de celui-ci. Comme le temps reste bouché, je me demande avec angoisse si nous parviendrons à nous poser à Cuzco. Refaire le même trajet serait une épreuve au-dessus de mes forces. Nous descendons en un quart d'heure de sept mille à quatre mille mètres et je ne sais plus très bien où bat mon cœur. Quand l'avion atterrit, il me faut un peu de temps pour retrouver l'énergie de quitter ma place.

Au dehors, l'air froid des hautes altitudes après l'étouffante moiteur de Lima me fait grand bien et la douceur du paysage me surprend. Ce sont de fraîches collines vertes, un ciel de nuages déchiré parfois sur le fond très bleu, des tuiles rougeâtres irrégulières sur les toits des maisons blanches. Des cloches sonnent à toute volée ; parmi elles, de bronze et d'or, la Maria Angola de la cathédrale. C'est un paysage du pays basque, côté espagnol.

Je suis à Cuzco, la secrète, l'ignorée, et j'ai peine à le croire. Rien ne

laisse pressentir l'austère capitale des Andes, rien depuis que nous avons touché le sol ne laisse pressentir les Andes. L'air humide sent l'herbe coupée. C'est une résurrection. Quand on nous offre des places pour une excursion à Pisac où se tient le dimanche un marché indien fort pittoresque, j'accepte avec joie la place que m'offre Pierre C... En taxi, nous partons pour l'hôtel. Cuzco, en quechua, veut dire nombril, et sa situation géographique au cœur d'un bassin justifie ce nom. Les pierres des murs, des arches et des seuils incaïques et pré-incaïques, sans l'aide de mortier, ni d'instruments de fer ou d'acier, ont été taillées et ajustées de façon si parfaite qu'elles ont résisté aux siècles, aux conquêtes, aux destructions et aux tremblements de terre. Bien des rues à Cuzco sont bordées de deux murs de pierre d'un travail admirable. Sur cette base, les descendants des puissants Incas ont édifié de fragiles et primitives demeures.

J'ai traversé Cuzco, « la ville d'or ». Depuis quatre siècles, elle ne mérite plus ce nom. L'or de ses temples et de ses palais est devenu la proie des conquérants, l'enjeu des joueurs, la rançon des rois, le butin des pirates. Cette capitale, qui comptait deux cent mille habitants au XVIe siècle, n'en a plus que quarante mille. C'est encore, perdue au cœur d'une vallée difficilement accessible, une grande ville austère, pleine d'églises, de couvents et de beaux cloîtres calmes ; c'est aussi une ville romantique avec ses toits aux festons de tuiles rouges, ses balcons noirs, ses patios, ses arcades et les géraniums de ses miradores. Du ciel aux rapides nuages tombe une lumière pure et légère sur les pavés antiques, les hautes collines, les murs incomparables, et quand le grand froid des Andes se fait sentir, la nuit venue, je comprends que l'on ait en ces lieux élevé des temples au soleil. Dans Cuzco passent des troupeaux de vigognes conduits par des Indiennes aux multiples jupes, le visage auréolé d'un grand feutre plat ou d'Indiens habillés de ponchos, humbles descendants des Incas conquérants, à leur tour conquis.

On nous indique nos chambres à l'hôtel et je gravis sans trop de peine l'escalier du premier étage. Pierre C..., que l'altitude n'incommode pas, me pose des questions sur la vie en France. A chaque marche du deuxième étage, je souffre un peu plus, moins de l'oppression que d'une impression de déchirure dans la poitrine et dans la gorge. Le mouvement semble accroître cette souffrance. J'entends mal et ne vois guère. Les battements de mon pouls sont aussi violents qu'irréguliers. Je me souviendrai longtemps du troisième étage de l'hôtel Cuzco. Sur le palier, Pierre C... promet de m'appeler quand viendra l'heure du départ pour Pisac. Ne pensant plus qu'à m'étendre et à respirer, je pousse la porte de ma chambre et tombe évanouie. Un quart d'heure plus tard, Pierre C... me trouve sans connaissance, vient à mon aide, appelle la patronne et fait mander le docteur.

« Soroche... », dit la patronne en se penchant vers moi avec un sourire réconfortant. « Soroche... », dit le docteur péruvien qui, par miracle, est

docteur de l'Université de Paris. Coramine et digibaïne ont des noms familiers. Mon cas de soroche est assez banal, mais j'ai eu, paraît-il, beaucoup de chance : un certain touriste argentin, en arrivant au même hôtel de Cuzco, s'était retiré dans sa chambre. Au bout de trois jours, quelqu'un eut la tardive curiosité d'aller frapper à sa porte. Le voyageur agonisait, le ventre volumineux. L'altitude avait provoqué une rétention d'urine et quelques complications cardiaques. On put transporter le malheureux à l'hôpital et l'opérer d'urgence.

Je garde un excellent souvenir de ce dimanche à Cuzco. Pour que je puisse sans me lever contempler le paysage, la patronne fait transporter mon lit devant la fenêtre. On allume un grand feu dans la chambre. Ma brave hôtesse, une Juive autrichienne réfugiée à Cuzco, me monte un déjeuner composé surtout de crèmes glacées. Comme nous conversons en allemand dans la fraîcheur de l'air et le calme dominical, devant les collines vertes, je crois être revenue dans quelque coin familier de la Slovaquie, à Banska-Bystrica ou à Trencianské-Teplice, quand vient l'automne...

On ne me laisse jamais seule. Parfois, Pierre C... vient me tenir compagnie ou la femme du médecin, seule Française de Cuzco, qui n'est jamais retournée en France depuis son mariage. C'est une personne d'un grand charme et qui me paraît jeune. On m'a dit depuis qu'elle avait contracté, à vivre à cette altitude, une maladie de cœur et que, prisonnière des Andes, il ne lui était plus possible de quitter ces hauteurs. Nous avons bavardé longtemps. En pâlissant encore, elle me dit que, la veille, son petit garçon de dix ans, qui jouait dans la cour, avait manqué être écrasé par l'écroulement d'un mur de terre. Aussi solitaire qu'elle puisse se sentir dans ce pays qui l'effraie, elle ne peut le quitter et n'a pas envie de revenir en Europe et en France. Pour avoir vécu au faîte du monde, elle ne peut plus demeurer sur la terre : nulle part elle n'a sa place.

Pierre C... reste auprès de moi jusqu'à onze heures du soir. Jamais malade ne fut plus entourée. Cette journée de dimanche est comme un retour bienheureux à l'enfance. Les soins, les mille gentillesses de mes compagnons de hasard sont l'un des plus beaux souvenirs de ce voyage. Pierre C... me parle du Pérou, de sa vie d'ingénieur, des Indiens qu'il n'aime guère et dont il déplore la stupidité, la paresse, l'ivrognerie et les mensonges. Il m'explique aussi que si le rendement d'un ouvrier indien est très bas, c'est parce qu'il ne peut comprendre les avantages d'un travail acharné. Ses besoins sont modestes ; il est heureux s'il peut mâcher à longueur de journée la feuille de coca qui contient un peu de cocaïne et si une « fiesta » périodique lui donne l'occasion de s'enivrer. Sous l'administration inca, sans imagination ni ambition, soumis à une routine, délivrés de tout souci matériel, échangeant leurs produits aux jours de foire suivant un barème donné, les Indiens depuis toujours obéissaient à un gouvernement paternel. Ne possédant rien — le terri-

toire n'appartenait qu'au Sapa-Inca — ils ne pouvaient comprendre que l'on pût exploiter des richesses naturelles pour un profit personnel. En 1533, après que la longue lutte des deux frères rivaux, héritiers du dernier Inca, eut affaibli l'empire et que Pizarro eut disposé du survivant Atahualpa en le faisant assassiner, les Indiens conquis se soumirent sans haine et sans effort à l'autorité de leurs nouveaux maîtres, mais ne changèrent pas leur conception millénaire.

Pierre C... me quitte. Il part à trois heures du matin, et toute la journée et toute la nuit suivante, préférant dormir à dos de mulet que de se reposer dans une auberge crasseuse, il va se confier à l'instinct de sa monture. Cette vie dangereuse et solitaire ne lui apporte qu'un assez maigre profit.

Les ruines gigantesques de Sacsayhuaman dominent l'horizon de Cuzco ; plus loin, c'est Pisac au bord d'une falaise abrupte, Ollantaytambo et Machu-Picchu, incroyable citadelle morte cachée dans un paysage d'une magnifique ampleur. En trois heures de route, le railcar traverse la fertile vallée de l'Urubamba, puis longe dans un climat semi-tropical les gorges où saute la verte rivière. A dos de mulet ensuite, on remonte dans un paysage silencieux et sauvage jusqu'aux ruines de la forteresse que les conquérants espagnols n'avaient pas trouvée. Il faut marcher de maison en maison, gravir les escaliers de pierre, visiter les temples, voir le soleil se lever du haut des terrasses entourées de murs surplombant les ravins et toujours ignorer comment les ingénieurs incas ont pu transporter ces énormes pierres et les ajuster avec une précision mathématique. La cité est construite en terrasses, appuyées contre un pic noir d'une grandeur écrasante. On voit encore les ruines des aqueducs et des travaux d'irrigation. Parce que les Espagnols ont négligé leur œuvre et changé une terre de culture en une terre d'élevage, des millions d'Indiens sont morts de faim. Dans bien des endroits, à présent encore, l'agriculture est moins développée qu'à l'époque pré-colombienne. Après quatre siècles, la population indienne n'a pas retrouvé sa densité d'autrefois. Les travailleurs transportés de la région côtière sont morts d'épuisement ; d'autres ont succombé au contact mortel du blanc porteur de germes. De bénignes maladies, telles que la rougeole et les oreillons, ont fait un nombre effrayant de victimes.

En voyage, on quitte des visages pour aller vers d'autres visages et chaque instant est souvenir. Souffrant toujours du « soroche », j'ai pris le train hebdomadaire en direction de Puno, le lac Titicaca et La Paz. Par ce même train qui se scinde à Juliaca, il faut deux jours et demi pour atteindre la mer ; mais les coureurs indiens qui apportaient au Sapa-Inca, fils du soleil, du poisson frais couvraient la même distance en deux jours. Le convoi comprend un « salon-coche », sorte de pullmann sans luxe. Nous sommes neuf voyageurs dans ce wagon : deux officiers péruviens qui ne parlent à personne, un couple américain, une jeune Mexicaine, deux Argentins, le fils d'un notaire de Nice et moi. En peu

de temps, nous avons lié connaissance et passé au gré des conversations d'un fauteuil à l'autre.

Au départ de Cuzco, à sept heures du matin, le temps est incertain. Bientôt, la pluie matinale cesse de tomber. Le paysage, aux couleurs d'un vert jaunâtre, a beaucoup de douceur. La vallée entre les moutonnements des collines cultivées jusqu'à mi-flanc est assez large et le train qui monte lentement vers le point culminant de La Raya, à plus de cinq mille mètres, s'arrête à chaque village.

Les maisons coiffées de paille, qui semblent être poussées de la terre, sont groupées au hasard. Dans les stations, des deux côtés de la voie, des Indiens se précipitent vers le train. Les femmes aux pieds nus le longent, le feutre enfoncé, nattes dans le dos, courbées en deux sous le poids du fardeau, portant dans une couverture cousue un enfant et on ne sait quelle marchandise. Les visages imberbes des hommes aux rides profondes, au front bas sont doux mais sans noblesse ; les figures féminines sont tristes et effarouchées. Dans les stations plus importantes, des Indiennes offrent des fruits ou de petits pains posés sur un linge blanc ou le chuña, un plat de pommes de terre qui est à la base de la nourriture indigène, et la chicha, bière de maïs ; en dehors du salon-coche, le train n'a pas de wagon-restaurant. A chaque arrêt, un jeune garçon monte sur notre plate-forme et nous offre de petits objets en métal. Souvent, il n'ose entrer et avec des gestes maladroits, lentement, il ouvre le bout de tissu serré dans ses doigts sales et, à travers la vitre, montre le petit taureau ou le fin lama de bronze ou d'étain, ciselé avec maladresse. Le regard de l'enfant est craintif et son geste désolé. Le train ne passe qu'une fois par semaine et les clients ne le regardent pas. Alors, il frappe sur la vitre. Des vieillards, la flûte en bouche, jouent une mélodie plaintive d'une insupportable monotonie. Pour avoir donné un soles — une pièce de monnaie lourde et un peu barbare — à un aveugle, on m'offre tout un concert. Nous longeons les ruines de Viracocha. A Sicuani, nous quittons tous le salon-coche pour acheter des poteries sur le quai de la gare. Le taureau semble avoir exercé un attrait tout particulier sur l'imagination des Indiens conquis. Accroupies parmi l'agitation des voyageurs, insensibles au soleil comme au froid, serrées dans leur couverture crasseuse, des femmes sans âge ont disposé devant elles tout un univers de taureaux en terre cuite ornés de motifs verts et blancs. La marchandise est toujours la même : cavaliers jaunes et blancs, taureaux verts et marrons, vigognes blanches et noires. Les vases, les huacos, les plats de verre vernissés ne sont pas nés d'une inspiration très originale. Ces arrêts dans les gares des hautes Andes ne manquent pas de pittoresque. Revenus à nos places, nous comparons nos achats, tandis que le train reprend son ascension vers le Divide où les eaux se séparent. A La Raya, les rivières qui, jusqu'à présent, étaient tributaires de l'Amazone et gagnaient ainsi l'Atlantique, se déversent dans le lac Titicaca. Nous montons jusqu'à cinq mille mètres. Le paysage change de caractère et

devient plus aride. Des troupeaux de lamas et d'alpagas aux longues laines sombres traversent le plateau ; les vigognes lèvent d'un air curieux au bout de leurs longs cous leurs têtes fines et distinguées. Le lama est un animal doux, têtu et très vite fatigué, qui veut marcher en troupeau et tout en broutant. Si la charge est trop lourde, il se couche et refuse de poursuivre sa route ; comme le chameau, il a la déplaisante habitude de cracher sur ceux qui l'approchent. Malgré les pluies et les nombreux ruisseaux, l'herbe des pâturages a maintenant un aspect pauvre et usé. J'ai vu de plus beaux paysages ; celui-ci n'a de grandeur que dans la pureté de sa désolation. Bordé par le moutonnement des collines arides, tout est nu, tout est intact. On croirait que nul homme jamais n'a posé son regard sur cette terre, qu'aucun pas ne l'a traversée. Les collines sont noires sous la lumière très belle, mais la roche parfois a des éclats cyclamen ou verts de cuivre. Les herbages sont jonchés de pierre. Il fait froid. La crête franchie, c'est un autre plateau que coupent les ruisseaux aux eaux noires. Et comme le train continue son ascension, à chaque instant je me sens défaillir. Le « soroche » a raison de moi, je n'écoute plus ce que me dit mon compagnon, le fils du notaire de Nice. Le déjeuner est excellent et trop copieux comme toujours en Amérique du Sud, mais sans y toucher, stupidement, craignant de m'évanouir, je vais jusqu'aux toilettes...

— Open the door... Don't be silly... Don't lock yourself...

Et j'ai à peine obéi qu'une main pousse sous mes narines une capsule qui éclate en répandant une épouvantable odeur. Si j'évite la syncope, je gagne un grand mal de tête. Dès ce moment, la dame américaine, alertée par le jeune Français, prend soin de moi. Elle me fait asseoir à ses côtés, m'entoure de couvertures, commande un thé chaud. Par le miracle du « soroche », je suis devenue pour tout le salon-coche un personnage intéressant et quand, à La Raya, les deux officiers péruviens qui n'ont adressé la parole à personne quittent le train, ils viennent tous deux gravement et sans un mot me serrer la main, mais à moi seule. Chacun, tenant à honneur de me réconforter, veut m'offrir un ou deux petits taureaux. Je reçois une invitation pour Chester (New Jersey), Mar del Plata (Argentine), sans oublier le Yucatan.

Sous le ciel qui se couvre, de La Raya le train redescend vers Tipacara et Juliaca dans un paysage de hauts pâturages nus. Il pleut à Juliaca, agglomération importante et embranchement de la ligne qui descend vers Arequipa et le port de Mollendo. C'est par cette voie-là que longtemps la Bolivie reçut ses produits d'importation après qu'elle eut perdu dans la guerre du nitrate contre le Chili tout accès à la mer.

Il pleut aussi à Puno quand nous y arrivons, la nuit tombée. Avant de redescendre vers Arequipa, mes compagnons vont se reposer ici. Je dois avoir mauvaise mine, car ils hésitent à me laisser seule. Enfin, le jeune Français trouve quelqu'un qui prendra soin de moi jusqu'à La Paz. Mon nouveau compagnon, est un diplomate serbe réfugié à

Lima ; nous nous découvrons de nombreux amis communs. Le train continue jusqu'à l'embarcadère. Il fait triste, sous la pluie nocturne. Le vapeur à quai, faiblement éclairé, a un aspect familier dans le vent et la pluie. Avant d'embarquer, nous devons accomplir les formalités de douane et le long des docks noirs, dans une odeur de goudron toute marine, abritée sous le parapluie de mon compagnon, je monte avec une sage lenteur les marches des bureaux. Des religieuses vont voyager avec nous. Il est difficile de se croire à Puno, sur les rivages péruviens du lac Titicaca, à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est plutôt comme le départ d'avant-guerre des petits steamers qui faisaient la traversée Le Havre-Southampton. Sur le bateau, *l'Ollanta*, construit à Hull, en 1929, toutes les indications sont en anglais. L'illusion se précise : je reconnais les cabines, la salle à manger, le salon des premières classes. Nous attendons longtemps à Puno. On charge des tonneaux d'explosifs et il est défendu de fumer. Puis, c'est l'appel de la sirène et le long, le calme glissement du départ. Nous voguons sur le lac Titicaca. Les repas sont compris dans le prix assez modique de la traversée. Je ne puis manger et je vais me coucher tôt. Par le hublot de la cabine, tout sali de pluie, je ne vois pas s'éloigner la côte du Pérou. Je dors mal et l'angoisse me réveille. Ma respiration a d'étranges interruptions. A cinq heures, je veux me hâter pour contempler le lever du soleil, mais le moindre mouvement m'épuise et je dois reprendre souffle entre chaque geste. Sur le pont, le grand froid me fait du bien. Il valait la peine de venir ici. Les collines rocheuses des rives, les unes aux teintes vieux rose et cyclamen, les autres encore tout embrumées de nuit, se détachent avec une dure précision devant les cimes neigeuses de la Cordillera Real qui, à plus de vingt-deux mille pieds de haut, semblent très proches et à peine plus élevées que la surface du lac. Il faut un peu de temps pour croire à leur blancheur et leur lumière et ne pas les confondre avec les bandes de nuages étirés à l'horizon. L'eau est profonde et glacée, d'un bleu presque violet le long des plages désertes. Déjà, les pêcheurs indiens ont sorti leurs balsas, curieuses barques de roseaux aux formes rebondies. Leurs gestes sont lents et mesurés et leurs regards pleins d'indifférence comme s'ils possédaient une force et une sagesse ignorées de nous, gens des basses altitudes. Ils savent peut-être combien il faut économiser sa peine, combien la raréfaction de l'air autorise peu le gaspillage. Leur calme n'est pas paresse, mais recueillement et ils semblent poursuivre je ne sais quelle éternelle et secrète prière comme ils se tiennent debout, les bras levés pour arranger leur haute voile de paille.

Les légendes qui entourent l'origine de la dynastie inca veulent que le fils et la fille du soleil, époux et épouse, soient apparus d'abord sur une île du lac Titicaca avant de se diriger vers Cuzco, qui devait devenir, pour les Indiens, le nombril du monde.

Des oiseaux blancs touchent l'eau dans leur vol. Nous contournons des promontoires et longeons des îles. Dans le matin radieux, sous la

pure et grande lumière que rien ne vient diminuer, c'est le plus mystérieux des voyages. Je ne sais à quoi tient l'impression de mystère. Tout est clair, tout est évident comme au commencement d'un monde. Derrière les dures collines aux vives couleurs, c'est toujours le déroulement de la Cordillère et l'éternité de ses neiges.

— Copacabana, dit mon compagnon serbe, en me montrant un promontoire, Nostra Señora de Copacabana. La Vierge est apparue là à des Indiens...

Dans cette grande paix des choses matinales, devant l'éclat si peu terrestre du paysage, il me semble que tout peut être cru et qu'on peut tout espérer. C'est bien là le lieu d'une apparition. La Vierge Marie peut effleurer la terre de son pied, le front couronné d'étoiles.

A l'extrémité Sud du lac Titicaca, nous débarquons en Bolivie, au village de Guaqui, à sept heures du matin. Amarré dans un canal étroit, *l'Ollanta* se reflète blanc au fond des eaux sombres entre les collines lumineuses.

Il nous faut cinq heures de train pour couvrir les quatre-vingts kilomètres qui séparent Guaqui de La Paz. Le long de la voie, des Indiennes aux pieds nus, lourdement chargées, passent sans nous donner un regard. Leurs jupes ont des couleurs plus vives qu'au Pérou et elles portent toutes, depuis la petite fille jusqu'à la vieille femme, le même chapeau melon, de préférence gris ou beige, posé de travers sur leurs cheveux luisants. Je suis frappée par l'expression différente des visages et des regards.

— Les Indiens du Pérou sont doux, me dit mon compagnon, mais ces Aymayas sont féroces. La semaine dernière, sans raison valable, ils ont assassiné toute une famille de blancs...

La population du lac Titicaca est presque entièrement indienne. Je remarque qu'à cette altitude, on cultive encore, outre l'orge, la pomme de terre, le blé et le maïs. Les eaux du lac ont une influence modératrice. Les champs à l'étrange dessin forment au flanc de la colline une sorte de puzzle. Les Indiens, résistant à toute influence extérieure, continuent à cultiver leurs terres comme au temps des Incas. Ils ne reconnaissent guère la frontière qui sépare le lac Titicaca entre deux pays. Si leur rivage changeait de main et de drapeau, leurs communautés n'en seraient point affectées. Quatre siècles n'ont pu ébranler la stabilité de leur société et de leurs lois.

A une vingtaine de kilomètres de Guaqui, sur la route de La Paz, dans les plaines de Tiahuanaco, se dressent des vestiges préhistoriques : monolithes, ruines de murs immenses, aux portes, aux arches encore intactes. On voit fort bien ces ruines du train et l'arrêt est long en gare de Tiahuanaco. Le bassin de Titicaca, toujours très peuplé, fut le berceau d'une civilisation antérieure à l'arrivée des Incas. Nous continuons notre voyage à travers l'altiplano bolivien, un large plateau aux vastes horizons que bordent pendant cent kilomètres les massifs neigeux de la Cordillera

Real. Ses sommets, éclatants de lumière, dominent le plateau cultivé. On ne voit, en fait d'animaux que des moutons, des lamas et quelques ânes. C'est toujours la même population indienne. Des femmes aux jupons innombrables, un petit dans la couverture cousue autour du buste, des enfants accrochés à leurs vêtements courent vers le train.

Nous savons que nous approchons de La Paz et rien ne nous laisse pressentir l'existence d'une grande cité. Le train s'arrête assez longtemps à la station d'El Alto, située encore sur l'Altiplano, puis commence à descendre vers La Paz que l'on découvre tout à coup dans une sorte de précipice, large ville étirée au fond d'un cañon étroit, aux pentes raides. Pour la bâtir à l'abri des vents, les Espagnols ont choisi cette gorge percée par les eaux de la rivière La Paz, sur la principale route coloniale de Lima aux mines d'argent des montagnes boliviennes. Jamais situation ne fut plus contraire au développement d'une capitale et jusqu'à ce jour, Sucre conserve ce titre, mais La Paz a gardé toute son importance et, à quatre mille mètres d'altitude, c'est la plus haute grande ville du monde. On ne peut la voir qu'en se penchant au bord du précipice. Villas et jardins sont accrochés aux flancs du cañon que des siècles d'érosion ont taillés et creusés en leur donnant des formes effrayantes ou grotesques. Ces murailles de précipice, parfois roulées comme des tuyaux d'orgue ou déchiquetées en stalactites, ont une couleur rougeâtre, cette teinte cyclamen si caractéristique des Andes. D'année en année, l'érosion transforme le paysage. Les monts Illimani et Sorata, à sept mille mètres, dominent les rues de La Paz.

Avec gentillesse, un Français que je ne connais pas est venu m'attendre à la gare. C'est A. B..., depuis vingt ans établi ici et qui a épousé une Bolivienne. Il me conduit à l'hôtel Sucre, qui n'a de palace que le nom ; d'une terrasse, la vue sur l'Illimani est admirable. Il fait très ensoleillé et c'est une surprise de croiser dans le hall de l'hôtel des gens emmitouflés de laine qui partent, skis et bâtons sur l'épaule. Dans cette ville où toutes les rues montent à pic, par suite de brusques changements de température et du manque d'oxygène, les maladies des voies respiratoires sont aussi fréquentes que dangereuses. Quand je me pèse, j'ai perdu un nombre étonnant de kilos, mais l'altitude diminue le poids du corps. Fumer me semble déplaisant et difficile. Les cigarettes s'éteignent vite. On mange peu de légumes car l'eau bout à soixante-dix degrés et, par défaut de chaleur et évaporation, cuire ne fût-ce qu'un œuf à la coque est une affaire de longue haleine. Compte tenu des prêtres et religieuses, la colonie française comprend une cinquantaine de membres. Non point que nous ne soyons pas aimés ici. La Bolivie est le seul pays au monde qui se soit rangé à nos côtés au moment de la guerre de 1870. Quand le dictateur du temps constata qu'il fallait traverser l'Atlantique pour se battre contre la Prusse, ses troupes, aux effectifs de quelque deux cents hommes, rebroussèrent chemin.

Bénévolement, chaque soir, A. B..., depuis de longues années, enseigne

le français à des Boliviens et a créé pour cela des cours du soir gratuits. Je vais assister à l'improviste à un cours d'adultes. Ces hommes et ces femmes viennent trois fois par semaine apprendre notre langue. Il y a le cours des débutants, le cours moyen, celui-ci. En Bolivie comme partout en Amérique du Sud, les Américains font un gros effort de propagande culturelle. Pendant longtemps, la généreuse initiative d'A. B... a été notre seule défense.

Tout au long de ce voyage en Amérique du Sud, comme il a été bon de fraterniser avec des Français... Je ne m'habitue pas à l'altitude et en m'évitant toute marche, les B... tiennent à honneur de me faire connaître La Paz. Les églises, d'un style jésuite assez fâcheux, sont construites dans un matériau pauvre ; les bâtiments modernes et le gratte-ciel de l'Université cachent à la fois l'Illimani et les masures indiennes. La population est presque entièrement métisse ou indienne.

Dans les rues très passantes, on coudoie plus d'indigènes en pittoresque costume que de gens habillés à l'européenne. Avec les relents de graisse, l'odeur qui prévaut est celle des feuilles de coca dont les Indiens emportent toujours une petite provision avec eux.

A La Paz, nombre d'Indiens semblent aisés. Leurs femmes portent des bas de soie et des talons hauts, mais quand leur jupe tombe en poussière, elles en mettent bravement une autre par dessus. La lessive, paraît-il, n'est faite qu'après la mort. Alors, toute la famille va laver à la rivière le linge sale du défunt.

Le marché de La Paz est l'endroit le plus pittoresque de la ville. Juchées tout au haut de leur volumineux tas de légumes et de fruits, les marchandes, de grosses métisses, picorent leur produit tout en bavardant. Je connais l'histoire de leurs dessous et leurs fruits ne me font plus envie. Il en est d'étranges comme le tumbo, dont on boit le jus aigre en apéritif ou la pacaye dont les grains comestibles sont posés sur une sorte d'ouate à l'intérieur de longues cosses. Si la Bolivie est en partie andique, les plaines occupent les deux tiers de son territoire et ses yungas ont un climat tropical. Je quitte le marché aux laides viandes, aux fades odeurs. Pendant mon séjour, les marchandes organisèrent un meeting de protestation parce que le maire les obligeait à trop de propreté. Passe une procession d'Indiens, qui suivent des bannières en brûlant de l'encens. Ils accomplissent un vœu et boiront jusqu'à l'aube.

L'actuel président de la Bolivie est le docteur Herzog, d'ascendance alsacienne. Les révolutions à La Paz sont aussi fréquentes et dangereuses que les tremblements de terre au Chili. La race n'est pas pacifique. On me montre avec une certaine fierté les réverbères où furent pendus les membres du Gouvernement au dernier coup d'État.

Malgré le grand intérêt de la Bolivie, le pays le plus haut et l'un des plus indiens du monde et en dépit de l'accueil généreux des Français de La Paz, je souffre trop du mal des montagnes pour souhaiter prolon-

ger mon séjour. Ma place est retenue dans l'avion qui fait en cinquante-deux heures le voyage La Paz-Saô Paulo.

Je dis adieu à mes nouveaux amis et remonte vers l'aérodrome. La Paz n'est plus qu'une fente dans l'Altiplano. Des montagnes à la base cachée mettent tout autour du plateau des pointes, des cônes blancs. Sur l'aéroport que traverse un troupeau de lamas, le vent lève d'étranges colonnes de poussière ocre qui se dressent, minces et hautes, pour tourbillonner dans l'espace. Transie, je guette l'avion de la Panagra, qui vient de Lima et d'Arequipa. Nous partons avec un grand retard et survolons les Andes. Le D.C.3 saute ; les trous d'air ne cessent pas ; les passagers sont presque tous malades ; le stewart jure en anglais, mains accrochées au porte-bagage, puis tombe, affalé dans un fauteuil. Parce que nous descendons, je revis. En Bolivie, le problème majeur est un problème de communication et l'avion, seul moyen de transport, s'arrête à Oruro, cité minière, puis dans la fertile Cochabamba, la seconde en importance des agglomérations boliviennes et il est plus de quatre heures quand nous atterrissons à Santa Cruz. Nous y passerons la nuit et repartirons à cinq heures du matin pour Campo Grande. Sans l'avion, Santa Cruz, au cœur d'une petite communauté fermière où l'on cultive la canne à sucre, le café et le riz, serait complètement isolé. Nous atterrissons sur un sable couleur sang de bœuf. Tout est rouge et les arbres ont un feuillage épais et sombre. Le bleu du ciel est aveuglant. Les passagers qui vont continuer vers le Brésil s'installent dans le « guest-house » de l'aéroport. Nos chambres sont d'étroites cellules ouvertes sur le jardin rouge. Je pars visiter Santa Cruz. Le sol est ardent. A la lisière du Gran Chaco, cette ville de trente mille habitants est peut-être à l'avant-pointe d'une autre guerre, dans laquelle grandes et petites puissances s'affronteront pour la possession des champs pétrolifères non encore exploités du Gran Chaco. La ville est laide et chaude. J'ai laissé derrière moi la terre des Indiens ; moustaches noires et cheveux lisses, les hommes qui, sombréros à la main, conversent avec de très belles filles vêtues d'amples jupes et d'un simple corsage au grand décolleté rond, sortent tout droit d'un film d'Hollywood. C'est la seule surprise de Santa Cruz. Je remonte vers l'aéroport : une douche, d'autres vêtements, un dîner à l'américaine et avec les autres passagers, deux Américains, un Colombien, une Brésilienne, nous nous asseyons sous les arbres pour bavarder dans le grand calme plein de parfums, étrangers retrouvés au cœur d'un continent. Le ciel est plein d'étoiles. C'est une heure de détente. Demain, je quitterai la Bolivie. J'ai appris beaucoup de choses dans ce voyage trop court, que la terre n'est pas encore uniforme, qu'il fait encore bon la connaître. Je n'ai pas trouvé l'Eldorado, mais de grands paysages, des images pittoresques, des moments heureux et la chaleur des contacts humains : c'est plus que je n'étais venue chercher.

AGNÈS CHABRIER

LE VIET-MINH, NOTRE ENNEMI

Le débat sur les rapports entre la France et le Viet-Nam a pris, chez nous, un caractère passionnel.

C'est dire que de bons esprits perdent, en l'abordant, toute espèce de sens critique. A droite, on estime qu'en affirmant un nationalisme vietnamien exigeant, Bao Daï renie la culture française. A gauche, on refuse le moindre crédit au souverain pour accorder pleine confiance à Ho Chi Minh, considéré comme le seul représentant de la volonté du peuple vietnamien.

En réalité, il y a, d'un côté, l'État vietnamien dont Bao Daï est le chef, auprès duquel nous aurons à défendre nos positions légitimes, mais qui reconnaît nos droits essentiels et l'efficacité de notre association.

De l'autre côté, nous trouvons un ennemi acharné de la France pour qui le combat de l'indépendance n'est que le camouflage d'une tentative de subversion de l'Indochine d'abord, puis, à partir de cette base, du Sud-Est Asiatique tout entier.

Cet ennemi, on le connaît mal chez nous. Une équivoque s'est en effet établie depuis que, en 1946, Ho Chi Minh, hôte fêté de Paris, alla s'incliner sur la tombe du Soldat inconnu.

Il sut plaire alors par une grande simplicité d'allure, une sorte de grâce fragile, quelques gestes dans la bonne tradition courtoise de son pays. La publicité spontanée que la presse lui fit pénétra fort loin. Elle fut habilement entretenue par la délégation que la République démocratique du Viet-Nam installa à Paris. Cette faveur singulière dure encore dans des milieux très divers, parfois inattendus. Il m'est arrivé maintes fois d'entendre dire : « Mais Ho Chi Minh mène la lutte pour la liberté de son pays. C'est un patriote vietnamien qui mérite le respect. » Erreur absolue : Ho Chi Minh n'est nullement un patriote vietnamien. Il est, par excellence, le déraciné, dont la fidélité est acquise au seul communisme international.

Le Viet-Nam est son champ d'action parce que des chefs ont jugé qu'il y avait plus de chances de réussir. Mais ils eussent pu tout aussi bien l'employer en Chine, ou au Siam, ou en Malaisie.

LA CARRIÈRE D'UN RÉVOLUTIONNAIRE

Les avatars de cet Annamite du Nord, originaire de la province de Vinh endémiquement troublée, sont connus. Nul besoin de les romancer : Ho Chi Minh a onze ans lorsque l'écrasement des Russes par les Japonais vient remuer l'Asie méridionale, en donnant soudain aux Jaunes le sentiment orgueilleux d'une solidarité avec le vainqueur des Blancs. A l'imitation de son père, petit fonctionnaire, de ses frères, le jeune garçon s'affilie à une organisation qui s'est donné la libération de l'Annam pour but. Mais il est encore trop tôt et Ngyen-Ai-Quoc (c'est le premier d'une longue série de pseudonymes) fait à dix-huit ans son tour du monde, qui le conduit aux États-Unis, en Angleterre, enfin à Paris. Travaillant chez un photographe, il consacre ses loisirs à la fréquentation des réunions publiques, devient un orateur adroit et fervent, estimé dans les milieux socialistes. Il entre au parti communiste français dès sa création et s'y spécialise dans l'anticolonialisme. Puis il part pour Moscou ; ce sont alors deux années d'études appliquées, qui le préparent à l'action en Chine où ses chefs l'envoient en 1925. A cette époque, Chang Kaï Chek est le héros de Canton, l'animateur de l'armée révolutionnaire dont les cadres russes achèvent le dressage. Ho Chi Minh a l'occasion de voir comment les techniques soviétiques peuvent être adaptées à l'entendement chinois. Il en préparera lui-même une adaptation destinée à ses compatriotes, avec l'aide d'une équipe d'Annamites qu'il a rassemblés et qu'il lance en éclaireurs vers le Tonkin.

On le retrouve à Moscou, après la liquidation des communistes par Chang Kaï Chek, et en 1928 il prend pied au Siam. Ce pays a une importante colonie annamite, au sein de laquelle notre homme expérimente ses méthodes de propagande, de noyautage. C'est une tâche difficile qui veut autant d'énergie que de finesse. Il s'en acquitte heureusement. Sa réputation de chef orthodoxe grandit dans le Sud-Est Asiatique, va toucher ceux de ses anciens camarades qui se sont repliés à Hong-Kong, après l'épuration anticommuniste du Kuo Min Tang. Le moment d'unifier les tendances communistes annamites est venu. Ho Chi Minh crée le parti communiste indochinois, non sans se heurter aux difficultés qu'il a connues au Siam et qui le détermineront à se montrer implacable lorsque le pouvoir sera entre ses mains. Moscou apprécie cet agent modeste, sûr, indifférent à l'argent et dont la fidélité totale est évidente. Ho Chi Minh sera donc le responsable de l'action dans toute l'Asie méridionale et son zèle lui vaudra d'être emprisonné à Hong-Kong par les Anglais. Au terme de ses deux années de réclusion, il reprendra sa vie militante. Discernant que le Sud-Est Asiatique est d'un contrôle malaisé, à partir de la Chine, il va s'appliquer à faire de l'Indochine l'antenne de pénétration par laquelle la Malaisie, les Indes néerlandaises, la Birmanie et le Siam peuvent être contaminés. Il se consacrera donc à parfaire l'orga-

nisation du parti communiste indochinois, à en augmenter la vitalité par des attaques terroristes, des rébellions limitées.

Ce n'est qu'après l'intervention nippone en Indochine qu'Ho Chi Minh va prendre la direction générale des opérations. Malgré la défaite métropolitaine, malgré l'arrivée des Japonais, l'Indochine, aux mains de ses cadres français et vietnamiens, reste calme. Le peuple, dans son ensemble, est indifférent à la présence étrangère, sa vie quotidienne n'en étant pas troublée.

NAISSANCE DU VIET-MINH

Ho Chi Minh pense néanmoins que le moment est venu d'agir à l'intérieur de son pays. Pour se ménager la faveur des Alliés, il crée le Viet-Minh, ligue pour l'indépendance du Viet-Nam. Ce nom nouveau n'est que l'étiquette commode qui va masquer le parti communiste indochinois aux yeux de ceux des Annamites chez qui l'aspiration à l'indépendance est exclusive du communisme. Autour du mot *indépendance*, Ho Chi Minh va créer une mystique, qui tardera à embraser les esprits. Certes, il existe dans les trois pays annamites de nombreux communistes, mais sous le régime du temps de guerre leur activité est constamment freinée par une police vigilante.

Le révolutionnaire n'est pas pressé. Il créera sur la frontière du Tonkin une sorte de base de départ, que les Chinois anticommunistes, par une de ces contradictions politiques dont l'Asie est coutumière, toléreront d'abord, puis aideront. Ho Chi Minh prétend lutter contre l'ennemi commun qui est le Japon. En outre, il peut servir quelques visées chinoises sur le Tonkin, débouché nécessaire du Yunnan.

Ho Chi Minh aménage donc la tête de pont dans la région de Cao-Bang, où la montagne chaotique, recouverte de forêts denses, constitue un maquis parfait. Vers la plaine, il envoie des émissaires qui jalonnent l'avance future du communisme, tissent les mailles d'un réseau clandestin dont nos services déchirent la toile, sans parvenir à la détruire complètement.

La collaboration avec les Chinois n'est pas sans risques. Ho Chi Minh l'apprendra bientôt : le général responsable du secteur chinois où l'agitateur trouve un accueil, doutant de la docilité de son agent, le fera emprisonner pendant près de deux ans. Le Viet-Minh, durant cette absence, restera au point mort et les autres mouvements nationalistes annamites que la Chine héberge en profiteront pour lui tailler des croupières jusqu'au moment où ces dissensions agaçant le Chinois, celui-ci met ses hôtes en demeure de créer un front unique, ayant l'indépendance du Viet-Nam pour but.

Chose faite en mars 1944 et Ho Chi Minh, sortant de prison, se re-

trouve ministre d'un gouvernement fantôme, dont les membres n'ont en commun que leur haine proclamée de la France.

Ho Chi Minh est bientôt las des parlotes de ses collègues. Il estime qu'il faut agir. Il fait donc la navette entre son maquis indochinois et la Chine, noue des contacts avec les officiers des Services de renseignements américains qu'il parvient à convaincre de l'efficacité de ses entreprises contre les Japonais. Il en obtient des armes : le crédit dont il ne cessera de jouir auprès de ces spécialistes gênera gravement notre retour au Tonkin, en 1945. Il faudra des mois et des années pour que cette hypothèque soit levée.

Le 9 mars 1945, le Japon, inquiet de la tournure des événements dans le Sud-Est Asiatique, prend ses sécurités en Indochine par un coup de force qui retire à la France le gouvernement du Pays. Ho Chi Minh, qui n'a combattu les Japonais qu'avec une grande modération et seulement lorsque des agressions pouvaient augmenter son crédit auprès des Américains, sait habilement négocier avec eux pour obtenir que son maquis ne lui soit pas contesté.

A l'état-major nippon, déjà, la défaite ne fait plus de doute, et quelques cerveaux lucides, songeant à quelque lointaine revanche, envisagent d'organiser le chaos dans les pays que leurs troupes vont abandonner : Indonésie, Siam, Malaisie. Qui mieux qu'Ho Chi Minh pourrait être l'agent de cette politique en Indochine ? Le vieux révolutionnaire accepte avec ce réalisme étonnant que nous apprendrons à connaître, plus tard, en faisant les frais de l'expérience. L'admirable est que les agents américains ne discernent pas un instant ce double jeu et continuent de combler Ho Chi Minh de leurs faveurs.

Le 15 août 1945, le Japon capitule et, dès le 17, le commandement nippon en Indochine cède le pouvoir au Viet-Nam.

Ho Chi Minh quitte la clandestinité pour devenir le chef d'un gouvernement populaire qui, en quelques semaines, avec la connivence des Japonais, contrôlera l'ensemble du Viet-Nam. Il recueille le fruit d'une préparation méthodique. Partout surgissent des cellules communistes qui procèdent à l'épuration des notables, commencent la destruction des cadres traditionnels de la société annamite. Il n'est d'ailleurs question que d'indépendance et c'est pour collaboration avec les Français que des mandarins, des fonctionnaires techniques, des prêtres sont arrêtés. Les propriétaires sont spoliés s'ils ne comprennent pas très vite où est leur devoir. Les Français, paralysés par la contrainte, assistent à ce déferlement de chauvinisme qui transforme un peuple qu'ils croyaient connaître.

CAPTATION D'UN JEUNE NATIONALISME

Le peuple vietnamien, chez qui le prestige de la France était resté intact jusqu'au coup de force nippon, croit que le Viet-Minh lui donne réellement l'indépendance. C'est une foi religieuse bien plus qu'une

réalité, dont le contenu reste incertain pour la masse. Cette masse, il s'agit maintenant de la travailler vigoureusement, comme une pâte un peu lourde. D'abord la convaincre de l'anéantissement de la France, afin que la crainte d'une restauration de l'autorité ne vienne pas freiner les enthousiasmes. Les paysans vietnamiens sont traditionalistes, respectueux, en Annam et au Tonkin, du pouvoir impérial, qui est leur intercesseur auprès du ciel. Le village est le fondement de leur société et les notables administrent, en bons pères de famille, cette collectivité homogène. Au sein du village, le culte des ancêtres garantit, dans chaque foyer, la transmission régulière de l'autorité paternelle.

Cette structure, éprouvée par des siècles de vie sereine, est — l'on s'en doute — un obstacle majeur aux projets d'Ho Chi Minh. Il va s'employer à la rompre en suscitant l'antagonisme des jeunes à l'égard des vieux. On reconnaît là une méthode proprement soviétique, celle qui permit à l'U.R.S.S. d'asservir les populations islamiques, en exaltant la jeunesse au détriment des anciens, fidèles à leur foi musulmane.

La propagande par les tracts, les images, les haut-parleurs répète aux jeunes que l'avenir libre du Viet-Nam dépend d'eux. On les rassemble en associations sous les prétextes les plus divers, les appellations les plus curieuses. On cultive chez les plus intelligents une certaine propension à l'éloquence et le goût de se manifester.

Dans la griserie de cette naissance d'un État, sous les affirmations répétées des slogans, les gens ne réfléchissent plus. On assiste au Viet-Nam à ce phénomène d'enthousiasme collectif qui marqua chez nous les premiers jours de la Révolution. Cédant à l'euphorie, ceux-là mêmes que le nouveau régime a déjà désignés comme des victimes se ruent vers lui, au mépris de leur passé, de leurs intérêts.

C'est dans cet état d'esprit que nous allons retrouver le Viet-Nam, à l'automne de 1945. Mais nous n'en savons rien. Tandis que le régiment où je servais se préparait à embarquer pour l'Indochine, les notices distribuées aux cadres pour l'information de la troupe nous faisaient croire que nous allions libérer le peuple vietnamien, tenu sous le joug par une poignée de criminels de droit commun, dont les Japonais avaient ouvert les bagnes, et quelques intellectuels aigris. Cette grave erreur dans l'appréciation de l'adversaire allait peser lourdement sur l'entreprise française. Les bagnards libérés étaient le plus souvent des communistes. Les intellectuels étaient de fervents marxistes. Et la masse n'acceptait pas de perdre si rapidement l'illusion de l'indépendance. Cela explique l'accueil réservé dont nous fûmes l'objet, là où les populations, trop attachées à leurs biens, avaient accepté le risque des effroyables sévices dont le Viet-Minh disait qu'ils accompagneraient notre retour. Ailleurs, les paysans, plus crédules, avaient abandonné leurs villages et leurs champs pour des refuges en montagne et dans les marécages.

Cependant, le Viet-Minh, pour mériter sa qualité de front national, devait rassembler tous les partis, toutes les tendances et jusqu'aux plus modérées. Or, son animateur, Ho Chi Minh, était communiste, de notoriété publique. Giap, le plus ardent de ses collaborateurs, ne faisait pas mystère de son appartenance. La présence, dans le Gouvernement et dans les grands services, de tant de marxistes inféodés à Moscou ne pouvait manquer d'alarmer de nombreux cercles populaires, les chrétientés en particulier. D'autre part, les forces nationalistes chinoises allaient occuper le nord du Viet-Nam jusqu'à Tourane, pour veiller à l'exécution de la capitulation nippone. Il était prudent de dissimuler des relations avec l'adversaire du Kuo Min Tang.

Ho Chi Minh décide donc la dissolution du parti communiste indochinois. Cette mesure est mise au compte d'un nationalisme qui, ayant atteint ses buts, n'a plus besoin du masque rouge, utile en d'autres circonstances. Les modérés sont rassurés, et beaucoup de Français le sont aussi.

Les Chinois s'installent au Tonkin et dans le Nord-Annam et Ho Chi Minh discerne vite que les contacts seront dangereux pour son autorité, et sans doute pour sa sécurité.

Toujours réaliste, il juge qu'il s'est trompé en niant la possibilité d'un retour en force des Français. Or, au début de l'année 1946, ceux-ci sont en Cochinchine, dans le sud de l'Annam, sur les hauts plateaux du Centre, bien décidés à étendre leur implantation.

Le vieux lutteur connaît bien les Français et les Chinois. Rien à tirer de ces derniers, qui se comportent comme des sauterelles dévorantes partout où ils sont en garnison. Avec les Français, un jeu subtil est possible. L'appel aux sentiments démocratiques résonne toujours chez eux. De notre côté, il existe une certaine impatience à reprendre pied au Tonkin, où vingt mille des nôtres vivent sous la menace.

Le fruit de ces aspirations convergentes, ce sont les accords d'Hanoï, signés le 6 mars 1946, dont la radio viet-minh a dit, non sans impudence, il y a quelques semaines encore, qu'ils n'avaient pour raison que de faire gagner du temps à l'organisation viet-minh. Il en est de même du *modus vivendi*, signé à l'automne 1946, à Paris ; lui aussi donne aux forces du Viet-Minh les semaines de répit nécessaires à ses relèves et à l'arrivée du matériel de guerre acheté au Siam et à Hong-Kong. Ce résultat acquis, la sauvegarde des apparences de l'amitié franco-vietnamienne ne sera plus jugée utile. L'agression du 19 décembre 1946, où le Viet-Minh tente de liquider notre garnison d'Hanoï, déchire le voile des illusions.

Désormais, plus d'équivoque. Ce n'est plus d'une rébellion, d'une dissidence qu'il s'agit. Une guerre commence, sur ce secteur du front d'Asie, où l'U.R.S.S. veut obtenir les premières victoires du troisième conflit mondial.

L'ORGANISATION DU VIET-MINH

La population du Viet-Nam est, par tradition, très particulariste. Comme les Chinois, les Vietnamiens aiment à se réunir en petits groupes homogènes, fermés. Pour disloquer ces clans où les questions de personne sont capitales, le Viet-Minh use de la formule des grands rassemblements auxquels peuvent adhérer, sans rien céder de leurs préférences, les tendances les plus diverses. Cette réunion réalisée sous le signe de l'indépendance, le noyautage peut alors commencer, selon les règles élémentaires de la technique communiste.

L'auto-dissolution du parti communiste indochinois avait laissé en place, mais dans la clandestinité, l'organisation minutieusement préparée par Ho Chi Minh. A la tête, un Comité national très concentré ; dans chaque grande région, un Comité exécutif qui commande aux Comités de province. Au-dessous, les Comités de circonscription, de villages et de quartiers. Cette hiérarchie, qui enserre étroitement la société vietnamienne, a ceci de singulier : elle est une délégation du peuple souverain, mais, à aucun échelon, les délégués ne sont les élus du peuple. Le Comité directeur national a choisi les délégués de région, qui ont choisi ceux de province, et ainsi de suite. Un corps de contrôle, relevant directement du Gouvernement, vérifie l'exacte application des décisions, défend l'orthodoxie politique. Au contact de nos forces, les Comités populaires sont étayés par des Comités de résistance, qui, au moment d'une attaque, prennent la direction locale des opérations.

L'armée était à l'origine un rassemblement disparate d'anciens soldats vietnamiens, de déserteurs japonais et chinois et de partisans médiocrement dressés, souvent sans armes. Giap, qui, après Ho Chi Minh, est la personnalité la plus marquante du mouvement, a créé une force militaire efficace, en fondant et malaxant ces formations hétéroclites. Il a organisé l'incorporation régulière des jeunes gens, au préalable dégrossis par les exercices obligatoires. Il a envoyé des sujets d'élite faire des stages dans les écoles militaires chinoises. Il a créé, au Viet-Nam même, des écoles militaires. Les armes ont été d'abord données par les Japonais sur les stocks qu'ils avaient saisis dans nos dépôts, lors de leur coup de force. Les Chinois occupants ont vendu du matériel américain. Après la reprise des hostilités franco-vietnamiennes au Tonkin, le Viet-Minh a ouvert des bureaux d'achats en Chine et au Siam.

Il avait besoin de devises. Il a pressuré la population à l'extrême, allant jusqu'au travail forcé pour l'exploitation des mines d'étain, de charbon. Il a multiplié les prélèvements sur la fortune, les collectes de l'or, des bijoux. Ces exactions étaient faites au grand jour, avec une mise en scène remarquable : arcs de triomphe fleuris, panneaux couverts de sentences, portraits en pied des chefs de région, musique et chants. Le

tout au nom du Doc Lap, de cette indépendance dont le prix commençait à faire regretter au peuple l'époque bénie où, les Français présents, on payait l'impôt une fois et à chiffre fixe. Mais les murmures restaient secrets, car un réseau d'espionnage couvrait les villages, liait les familles. Au Viet-Nam, comme en Allemagne hitlérienne, comme en Russie, les enfants ont été dressés à dénoncer leurs parents lorsqu'ils témoignent de quelque amertume.

Pour l'entraînement de cette armée, les règlements étrangers ont été traduits. Mais après les premières rencontres avec nos troupes, qui se soldèrent par de très lourdes pertes pour les forces du Viet-Minh, on s'en est tenu à la tactique de la guérilla chinoise, telle qu'elle a été expérimentée et codifiée par Mao Tse Tung. Le manuel du guerillero a fourni la base d'une instruction militaire qui utilise admirablement les caractères physiques du pays et les qualités naturelles du Vietnamien, dont le courage est indéniable, mais qui attend plus de l'astuce, de la patience que de la fougue.

LA PROPAGANDE : ARME N° 1

Un matin de 1947, sur la côte de l'Annam, le bateau de guerre qui patrouillait entre Nhatrang et le cap Varella intercepta une jonque venant du Nord. Elle transportait des armes, des fonds et deux commissaires politiques du Viet-Minh, chargés de mission dans notre secteur. Bien plus que les interrogatoires, ce qui retint notre attention, c'était le stock de propagande que ces agents s'apprêtaient à diffuser. Il y avait environ trois cents kilos de volumes divers, tracts, affiches, photographies et journaux. La plus grande partie de ces publications étaient imprimées en vietnamien. Voici quelques titres : *Abrégé du Marxisme, les Victoires de l'Armée Rouge, Vie de Lénine, Lénine et Staline* et, en outre, des sortes de catéchisme du soldat vietnamien, des recueils de pensées. L'imagerie comprenait uniquement le portrait d'Ho Chi Minh.

Mais nous fûmes encore plus surpris de découvrir des images coloriées au pochoir, symbolisant l'amitié des Vietnamiens et des Moïs, amitié qu'il fallait sceller pour secouer le joug français.

Or, notre secteur couvrait une partie des pays montagnards dont la race, étrangère au Viet-Nam, nous était alors favorable. Le Viet-Minh conduisait là aussi une action de propagande dont l'efficacité, à vrai dire, pouvait paraître bien aléatoire.

Si, pour un seul secteur, un tel effort graphique était consenti, on peut imaginer quelle en était l'ampleur sur l'ensemble du territoire.

Mais cette propagande ne s'exerçait — ne s'exerce — pas seulement par des images et des textes adaptés à la compréhension de ceux que l'on veut toucher. Elle est multiforme, foisonnante, rapide dans la riposte et la diffusion. Elle commence aux graffiti, elle utilise les journaux

muraux, elle installe une sorte de centre d'information dans chaque agglomération importante. Elle emploie la radio, le disque, et naturellement les haut-parleurs.

Cette technique, parfaitement adaptée à son objet, appartient à tous les États totalitaires. Ho Chi Minh l'a apprise à Moscou, mais ses cadres l'ont surtout empruntée à la Chine de Mao Tse Tung, qui l'avait adaptée à la mentalité confucienne. Ceci explique que sans intervention directe de la Russie, grâce au relais chinois, la communisation du peuple vietnamien ait pu être entreprise sous le couvert du nationalisme.

Comment le peuple vietnamien a-t-il réagi à cette action? D'abord, un engouement général. Puis, une certaine défiance lorsque nos services contre-attaquèrent en dénonçant, chaque fois qu'ils pouvaient être prouvés, les mensonges du Viet-Minh. Le danger de la propagande de style totalitaire, c'est qu'elle se retourne contre ceux qui la font, dès que le succès ne répond plus à des affirmations constamment exagérées. Les Vietnamiens ont cru, en 1946, que leurs sous-marins avaient coulé le *Richelieu*, en rade de Cam-Ranh, mais quand le *Richelieu* est revenu sur rade, ils ont posé de désagréables questions, et ainsi, pour mille faits, inventés ou dénaturés, que la réalité venait durement démentir.

Le retour de Bao Daï au Viet-Nam, porteur d'un accord négocié pacifiquement et qui donne à son pays une indépendance dont Ho Chi Minh n'osait rêver en 1946, quand Paris le fêtait, a mis sur les dents l'imagination des rédacteurs viet-minh de tracts et de causeries. Le plus simple était évidemment de couvrir l'empereur des pires injures, dont traître est la moindre. Le but n'a pas été atteint, parce que là encore une réalité tangible à chacun contrebat la propagande. Bao Daï est le chef d'un gouvernement nationaliste dont il a librement choisi les membres. Le transfert des services français aux fonctionnaires du Viet-Nam est en cours. Cela se passe à Hanoï, à Saïgon, capitales vers lesquelles vont, et d'où reviennent aux maquis les gens soumis à Ho Chi Minh. Les rumeurs sont transmises sur l'aile du vent. La vérité commence à se dégager.

Comme la masse du peuple annamite, comme la grande majorité des soldats du Viet-Minh n'est pas communiste, mais patriote et, par tradition et usages, hostile au marxisme, un profond ébranlement fissure le bloc des autochtones. Mais, à Paris, une question est souvent posée : « Pourquoi, dans ces conditions, y a-t-il si peu de ralliement à Bao Daï? »

LE TERRORISME, MOYEN DE GOUVERNEMENT

Dès l'origine, le Gouvernement viet-minh s'est montré implacable à l'égard des tièdes, des hésitants. Là encore, la technique est communiste ; prises d'otages, tortures provoquant l'auto-accusation, le reniement,

châtiments variés, dont l'enterrement vif réservé aux traîtres. Il existe une grande variété de traîtres, et j'ai gardé le souvenir obsédant de cette vieille femme d'un village du Khan-Hoa, d'où nous venions de chasser le Viet-Minh, se jetant aux pieds de notre capitaine et demandant justice.

Sa fille avait seize ans. Elle habitait un hameau de la côte et venait vendre des fruits aux abords de nos postes. Un jour qu'elle faisait une visite à sa mère, le Comité local du Viet-Minh l'avait arrêtée, interrogée sur ses relations françaises. La fille n'en avait d'autres que le sourire dont elle accompagnait la remise des fruits, dûment payés par nos hommes. On exigea d'elle qu'elle s'enquît auprès des soldats de nos stationnements, de nos allées et venues. Elle promit, n'en fit rien et revint, comme chaque quinzaine, au village de sa mère. Aussitôt arrêtée, jugée et condamnée à mort. La vieille nous tendit le procès-verbal de l'exécution. Nous fîmes ouvrir la tombe encore fraîche. L'enfant reposait sous son grand chapeau de latanier qui avait protégé, des atteintes de la terre, son visage convulsé. On citerait mille et mille exemples de châtiments identiques, destinés bien plus à prévenir des défections, par la terreur qu'ils créent, qu'à punir des trahisons réelles.

Il y a moins de deux mois, en Cochinchine, une unité de partisans Hoa-Hao, nationalistes farouches, qui n'avait pas envisagé le retour au Gouvernement vietnamien tant qu'il était encore étroitement lié à la France, avait commencé à négocier son ralliement dès la proclamation de l'indépendance de Bao Daï. Grâce à son service de police secrète, le Viet-Minh fut informé et il fit enterrer vivants cent « suspects ».

On comprend que dans ces conditions les ralliements soient lents et dépendent, quel que soit l'anticommunisme des nationalistes sous tutelle viet-minh, de la sécurité immédiate et durable que nos forces peuvent garantir aux ralliés.

Cette pacification sera l'œuvre prochaine du Gouvernement de Bao Daï, qui la réalisera avec des forces et des méthodes vietnamiennes. Nos troupes fonctionneront comme élément de soutien, prêt à intervenir. Mais auparavant, elles auront encore à fournir le grand effort d'une campagne de la saison sèche, destinée à détruire dans toute la mesure du possible le potentiel adverse. Cet ébranlement pourra provoquer la désagrégation du bloc viet-minh. Mais l'empereur ne ramènera jamais à lui l'armature du Viet-Minh, contre qui ses armées devront conduire une guerre de liquidation, analogue à celle qu'il y a un demi-siècle nos soldats menèrent à bien contre la grande piraterie sino-tonkinoise. Ni Ho Chi Minh, ni Giap, ni aucun des sept autres ministres communistes ne peuvent se soumettre. Le combat qu'ils mènent n'est qu'occasionnellement indochinois. Il s'agit en réalité de l'assaut mené en Chine, en Malaisie et en Birmanie contre l'Occident et les nationalismes authentiques d'Asie.

GEORGES R. MANUE

LE MAITRE DE LA PRAIRIE

XI

TROIS longues années s'écoulèrent pendant lesquelles je vécus presque entièrement à l'école de médecine, loin de la grande maison du ranch.

Je me souviens que ces années furent particulièrement sèches dans la ville de Saint-Louis et que le Mississipi roulait des eaux sombres et boueuses, mais la revue hebdomadaire de Salt Fork annonça un jour en première page que les chutes de neige avaient été abondantes à l'ouest du Kansas et qu'elles avaient amené plus tôt qu'à l'habitude les pluies de printemps qui transformaient le territoire des ranchs en un véritable marécage.

De semaine en semaine on parlait davantage des émigrants, qu'on affublait de qualificatifs divers : colons, fermiers, agriculteurs, et il était de moins en moins question des éleveurs, si bien que moi, qui me trouvais à un millier de milles de cet endroit que j'aimais, j'enrageais de lire : « De nouveaux colons arrivent à Salt Fork, en bateau ou par le train ; il se pressent dans les bureaux agricoles de Las Cruces. Ils labourent le sol fertile de la prairie, plantent et hersent le maïs. Du haut des collines de sable qui surplombent Salt Fork, les citadins peuvent voir les champs verdoyants des colons où lèvent le blé et le seigle. »

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — L'élégante et charmante Lutie Brewton a abandonné son mari, « le colonel », la vie dans leur ranch solitaire de l'Arizona lui paraissant fastidieuse. La rumeur publique estime que l'inclination de la jeune femme pour le juge Chamberlain eut aussi quelque influence sur cette décision. Mais le colonel, stoïque, a toujours paru ignorer ces accusations et il a conservé pour sa femme un silencieux attachement. Des années ont passé depuis le départ de Lutie. Ses enfants ont grandi dans le ranch. L'un d'entre eux, Brock, a un caractère impétueux et fantasque qui inspire aux familiers du colonel et à son neveu (le narrateur de cette histoire) quelque inquiétude.

Le juge Chamberlain déclare que si les pluies continuent, c'est bien le signe que Dieu étend sa protection sur les travaux des colons. « Le blé des colons dresse ses tiges d'or au soleil... Les épis de seigle des colons dressent leurs têtes au-dessus de celles des passants ; quant au maïs des colons, il est si fort et si haut qu'un cavalier s'y perdrait. »

Dans les lettres de mon oncle, par contre, il n'était pas question de l'existence d'un seul colon sur le Ranch des deux « B ». Toujours aussi brèves, ses missives étaient rédigées de cette écriture ferme et nerveuse que je connaissais bien. Chaque mot se terminait en montant par un paraphe semblable à un coup de fouet et chaque nom propre était souligné, comme pour marquer une autorité et un pouvoir qui ne faiblissaient pas.

Mais pendant ces longs mois où il continuait à m'écrire que l'herbe était bonne et que les bœufs se vendaient cher, que ma poulinière favorite avait eu un poulain pie, que les enfants et les cow-boys pensaient à moi et qu'il restait mon oncle affectionné Jos. B., je savais d'autre source que Pompée, son cheval favori, s'était jeté dans un fil de fer barbelé tendu par les émigrants et qu'il s'était fait de telles blessures qu'on avait dû l'abattre. Je savais aussi que dans les cañadas, les cow-boys déterraient des cornes et des peaux marquées aux deux « B » et qu'un groupe d'émigrants avait assigné mon oncle devant le juge Chamberlain pour dégâts causés à leurs cultures par ses bestiaux.

J'avais cru que le procès serait terminé avant mon retour. Lorsqu'en juillet je descendis du train, Salt Fork offrait l'aspect d'une ville en fête ; le square était encombré de tombereaux chargés de sacs de grain, les trottoirs regorgeaient d'hommes gras à lard qui n'avaient rien de commun avec les cow-boys, et dans tous les magasins les commerçants débitaient aux femmes d'émigrants les plaisanteries et les sourires qu'ils réservaient autrefois à leurs amis les éleveurs.

Du haut du perron du Grand-Hôtel, je me demandais si le square que je voyais devant moi était celui dont le seul souvenir suffisait à me donner le mal du pays, il y avait à peine quelques années. Quand je cherchai mon oncle dans la nouvelle salle d'audience où trônait le juge Chamberlain, je me crus transporté dans une autre contrée. Il n'y avait plus un seul éperon en équilibre sur la barre, le plancher était en sapin, des banquettes confortables avaient été installées pour l'assistance et, dominant la foule, la grande silhouette de Brice Chamberlain se détachait devant la barre.

Même l'avocat Henry Mac Curtin était transformé. Ses joues étaient devenues flasques et ses yeux ternes, et il plaidait pour mon oncle avec l'entrain d'un homme qui sort d'une attaque de paralysie et qui attend la suivante avec résignation.

Lorsque mon oncle entra, l'auditoire salua son arrivée d'un rire moqueur et de regards ironiques. Je compris alors que nous touchions vraiment à la fin d'une époque. Il traversa la salle avec sa dignité habi-

tuelle et je n'accordai que peu d'attention à ce qui suivit, jusqu'au moment où le juge Chamberlain prit la parole. Après avoir passé en revue les griefs des émigrants contre mon oncle, il se mit à le réprimander comme s'il n'était qu'un simple voleur de bétail ; je crus même comprendre qu'il expliquait aux jurés que mon oncle étant coupable, il ne leur restait plus qu'à fixer le montant des dommages et intérêts qu'il devait payer. Je songeais à la séance qui avait eu lieu treize ou quatorze ans auparavant et où il avait suffi d'un murmure dans la salle annonçant que le Maître de la Prairie était devant la porte pour que la foule entière vibrât d'émotion ; quand il s'était avancé jusque dans l'enceinte réservée, où il était traité avec les mêmes égards que le juge White, toute l'assistance alors avait été transportée par sa présence.

Force me fut de reconnaître que les jours où mon oncle tenait les hommes sous sa férule, comme les chevaux sauvages sous le lasso, appartenaient désormais au passé.

Lutie Brewton avait disparu la première, puis la grande prairie avait disparu à son tour ; et maintenant les hommes qui avaient attendu pour venir que l'Ouest fût pacifié, entouraient mon oncle comme une meute de chiens aboyant un cerf hallali. Mais quand je le vis se rasseoir avec la même aisance, quand je saisis son regard aussi courageux et dominateur qu'autrefois, je sentis que malgré son apparente défaite il n'était pas encore vaincu.

De ma place, je ne pouvais voir que son crâne qui me faisait songer à celui de quelque Jupiter brun et hirsute, mais j'étais certain que ses yeux étaient fixés sur Brice Chamberlain. Leur lutte n'avait pas pris fin. Les temps pouvaient changer, mon oncle, lui, ne changerait pas et n'oublierait jamais.

Lorsque je descendis dans la rue, je constatai que mes deux cousins avaient accompagné leur père à la ville. Au moment où Brock m'aperçut, il arracha le chapeau de la tête de Jimmy, l'agita et courut le long du trottoir de bois ; voyant que son frère allait le rejoindre, il voulut lancer le chapeau dans un chariot d'émigrants qui était chargé de blé. Pendant une seconde on vit le chapeau voltiger en l'air, puis il retomba à côté du chariot, dans la boue épaisse.

Je ne songeais pas ce soir-là, en contemplant le ciel d'un bleu pacifique et sombre, que le cycle éternel du temps poursuivait sa marche irréversible : ce chargement de blé était l'un des derniers que l'on devait voir dans la ville. Les Navajos au nord du lac Rouge n'avaient pas sans raison baptisé la plaine : « La terre éternellement inculte. »

XII

A l'époque, j'avais l'impression que tous ces événements se déroulaient un peu sous l'effet du hasard, mais maintenant, avec le recul des années, je me rends compte que tout ce qui se passa alors était inévitable, et cette

histoire me semble tirée d'un chapitre de *la Genèse* ou de *l'Exode*. Les émigrants avaient tranquillement pris prossession de leur Terre promise, les troupeaux de mon oncle avaient reculé de plusieurs milles, le tout-puissant juge Chamberlain gouvernait du haut de son trône et l'œil de Dieu veillait sur le Buisson Ardent. Les desseins du juge étaient impénétrables, il ne cherchait pas à établir une justice humaine, mais laissait s'accomplir les prévisions du livre du Destin.

Quand me parvint la nouvelle de la sécheresse qui sévissait dans l'ouest du Kansas et sur le territoire indien, il me sembla que ce Dieu, auquel nous autres étudiants en médecine nous ne croyions guère, existait réellement, et, en arpentant les longs couloirs de l'hôpital, je me sentis envahi par la joie.

Les femmes d'émigrants priaient pour obtenir la pluie ; les colons puisaient de l'eau dans les marais de mon oncle ; d'autres, plus avisés, se décidaient à émigrer plus loin chez les Mormons. Le 4 juillet, le juge Chamberlain annonça officiellement que cette sécheresse était la plus terrible qui eût jamais sévi sur le territoire.

Cependant, le journal publiait un article signé : l'Éleveur, déclarant qu'il n'y avait pas de sécheresse, que le temps était parfaitement normal pour le Nouveau-Mexique. L'auteur de cet article signalait que la terre qui n'avait pas été labourée commençait à verdir ; les racines profondes s'étant abreuvées des pluies printanières, les jeunes pousses sortaient de cette terre sèche avec la même vigueur que les années précédentes, tandis que le blé et le maïs des émigrants n'avaient même pas levé.

Pendant le voyage qui me ramenait au ranch, le printemps suivant, je remarquai, en traversant le Missouri et l'est du Kansas, que la buée couvrait les vitres de mon wagon : dès que le train eut atteint les hauts plateaux, la température changea. A travers les fenêtres redevenues claires je vis un ciel radieux éclairer une plaine d'un vert tendre ; en approchant de Salt Fork, j'aperçus en revanche des émigrants qui, dans un nuage de poussière, labouraient et hersaient une terre desséchée.

Je n'avais pas revu mon oncle depuis mon départ et je m'attendais à le voir triompher avec insolence devant les lamentables résultats de l'entreprise agricole ; mais, en arrivant devant la petite gare de briques qui m'était familière, je sautai de mon compartiment et je le vis qui m'attendait dans son buggy avec, sur son beau visage sillonné de rides, une expression énigmatique. Sa moustache grisonnait, mais ses yeux noirs restaient aussi vifs. Il conduisit prestement son buggy à travers cette plaine qui avait été si fertile, mais qui, aujourd'hui, offrait un spectacle désolant. Des clôtures de fils de fer barbelés, désormais inutiles, s'étendaient jusqu'à des grilles délabrées derrière lesquelles s'écroulaient des abris vides. Des oiseaux moqueurs et des alouettes jacassaient sur les branches de jeunes arbres fruitiers à demi morts. Je revois encore la silhouette de mon oncle, assis bien droit dans son buggy, sourd aux supplications d'un émigrant en haillons, qui cherchait à lui vendre son terrain.

Il faisait nuit noire lorsque nous arrivâmes à la maison. Comme une forteresse ancienne et oubliée, la vieille bâtisse se dressait à l'ombre des peupliers et des tamaris. Les garçons étaient déjà couchés, et Sarah Beth était au couvent.

Pendant le séjour de mon oncle à la ville, les bourrasques de printemps avaient accumulé de petites dunes de sable et de terre contre le mur qu'elles dissimulaient à mi-hauteur.

Nous dînâmes ce soir-là autour de la grande table de la salle à manger; il n'y avait pas de nappe et une mauvaise lampe de cuivre remplaçait les bougies. Errant dans la soirée à travers la vieille maison, je traversai le hall et le salon pleins de silence, tous deux encombrés de lassos, de fouets, d'éperons, de brides et de selles que mes cousins avaient laissé traîner. Des marques de doigts maculaient les murs et la poussière qui recouvrait le piano laissait deviner l'empreinte des bottes qui s'y étaient appuyées. Le lendemain matin, entendant les deux garçons se quereller et se battre comme des sauvages, puis s'éloigner au galop de leurs poneys, j'avais peine à croire qu'une femme avait habité cette maison.

« Elle est partie, et seul mon oncle se souvient encore d'elle ! » me dis-je en me levant du lit de camp dans lequel elle m'avait autrefois soigné de ses mains douces et blanches.

Mais, en allant me promener vers les campements éloignés du ranch, là où les collines sont plantées de cèdres et où les émigrants n'avaient pas encore pénétré, et, plus tard, quand je retournai en ville et m'entretins avec de vieux amis, je m'aperçus que le souvenir de la ravissante jeune femme du colonel Brewton était encore vivant dans les cœurs.

Bien des gens croyaient savoir ce qu'elle était devenue. La jeune Mrs Bob Knigman prétendait avoir aperçu le délicieux visage de Lutie Brewton sous les voiles d'une religieuse, à la Nouvelle-Orléans. Le gérant du Bar 44, qui avait gagné de nombreux tournois de whist avec elle, affirmait avoir vu Mrs Brewton, couverte de dentelles et de diamants, dans un grand tripot de Tombstone. Elle était maquillée comme une prostituée, mais il avait reconnu sa façon fiévreuse de jouer; John Mac Candless, agent de la Société Indienne, étant un jour à Washington, pour affaires, avait lui aussi croisé, dans Pennsylvania Avenue, une calèche dans laquelle se trouvait une dame, aux côtés d'un ambassadeur, ou tout au moins d'un personnage très décoré. La dame avait rougi, s'était détournée et c'est alors qu'il avait reconnu Mrs Brewton.

Myra Netherwood croyait que Lutie était morte, mais la version qui me parut la plus vraisemblable fut celle du Superintendant des Chemins de fer : Mr Bedford. Il avait assisté au fameux Bal d'Argent qui avait eu lieu au fond d'une mine du Colorado; on y avait dressé une tente, installé un parquet ciré et descendu tout un orchestre. Pendant la soirée, un rocher s'était détaché d'un chantier voisin, semant la panique dans toute l'assistance; à ce moment, tous les couples, sauf un, s'étaient séparés et enfuis, et il avait vu alors une femme qui ressemblait étran-

gement à Mrs Brewton encourager l'orchestre à continuer de jouer, en entraînant son cavalier dans une valse éperdue, tandis que pendant quelques minutes l'éboulement continuait. En voyant le calme de cette femme courageuse, les invités s'étaient rassurés et le bal avait retrouvé son entrain.

Celle-là devait être la vraie Lutie Brewton, et je fus tout à coup envahi par l'indéfinissable émotion que me causait autrefois sa présence. Je découvris plus tard qu'il courait d'autres bruits sur le compte de ma tante, mais ils ne me parvinrent jamais directement. Je devais me rendre compte alors qu'aucune conjecture ne paraissait invraisemblable à l'opinion publique lorsqu'il s'agissait de Lutie Brewton.

Je remarquai d'abord que mes amis s'intéressaient beaucoup au jeune Brock quand il m'accompagnait en ville ; ses propos étaient accueillis par un rire général. Les dames s'extasiaient sur la beauté de ses cheveux blonds en le bourrant de gâteaux, tandis que les messieurs s'amusaient à lui faire épeler le nom des magasins, pour échanger ensuite entre eux des regards admiratifs et entendus.

J'avais beau être étudiant en médecine, je continuai à ne rien comprendre, jusqu'au jour où nous partîmes tous, au début d'août, pour chercher Sarah Beth qui venait en vacances.

Le square était encombré de chariots d'émigrants, comme si l'année avait été particulièrement prospère. Un vieil ami de mon oncle, le docteur Reid, heureux de rencontrer un futur confrère, m'invita à prendre un verre à l'Éléphant Blanc.

De nombreux émigrants remplissaient le bar et buvaient déjà la récolte de l'année prochaine. Plus loin, un groupe d'éleveurs et de cowboys faisait bande à part. J'allai leur serrer la main, tandis que le docteur m'attendait dignement, dissimulant sous un visage serein l'impatience qu'il avait de s'installer devant une bonne bouteille.

Par la porte ouverte, je pouvais voir, de l'autre côté de la rue, Brock et Jimmy sur les marches du perron des Holderness ; ils se regardaient fixement, prêts à la bataille, encouragés par les hommes qui les entouraient.

Jimmy, brun et mince, les poings serrés, semblait le portrait de son père et Brock était penché de côté afin de frapper son frère sur le nez. Son chapeau qui lui pendait sur le dos était retenu autour de son cou par un élastique, ses cheveux d'or pâle brillaient au soleil. Je les vois encore se détacher sur ce mur de briques, si différents, si opposés!

Ce fut alors que l'événement se produisit. Un émigrant, grossier et mal tenu, s'approcha de la porte.

— J'parie pour le p'tit Chamberlain! cria-t-il.

Pendant une fraction de seconde, je revis Lutie Brewton aussi belle que je l'avais toujours connue, et, quand l'émigrant se détourna pour cracher dans un des cendriers, ce fut pour moi comme s'il venait de lui cracher à la figure. Je me souviens du silence lourd qui plana sur le

groupe de cow-boys et de la curieuse montée de haine qui m'envahit comme un incendie de prairie.

Je m'étais pris jusqu'alors pour un étudiant en médecine, dont la tâche était de sauver des vies humaines ; je compris tout à coup que le vernis acquis au collège venait de s'écailler et que je n'étais plus qu'un jeune Brewton, sauvage comme la Prairie d'où il était issu. Je m'élançai vers le coin du bar où les clients déposaient leurs armes, tandis que les cow-boys se rangeaient derrière moi et que le barman ricanait. Je me souviens surtout de l'envie furieuse qui me prit de tuer le docteur Reid, qui avait relevé le canon de mon pistolet ; la balle alla crever une suspension de cuivre et le pétrole se mit à dégouliner lentement sur le bar de noyer.

Au bruit de la détonation, des têtes s'étaient massées à la porte d'entrée, mais elles furent soudain chassées comme un essaim de mouches et je vis tout à coup la haute stature de mon oncle se détacher sur le seuil. Il renifla l'odeur de la poudre comme un vieux cheval de bataille ; ses yeux noirs firent le tour de la salle avant de se fixer sur moi, qui étais resté près du bar, mon pistolet inutile entre les mains.

— Que se passe-t-il, Hal ? demanda-t-il.

Je n'osai le regarder et je serrai les lèvres. Il attendit un instant qui me parut interminable.

— De quoi s'agit-il, Walt ?... demanda-t-il à un cow-boy, qui prit un air embarrassé.

Le jeune homme se contenta de secouer la tête et je vis la sueur perler sur son front. Une expression étrange se peignit sur le visage de mon oncle ; il resta quelques secondes immobile et silencieux et jeta sur l'assistance le même regard dominateur qu'autrefois. Ses yeux suivirent ceux des cow-boys et il se retourna. Devant la porte, Jimmy et Brock venaient d'entrer, offrant le contraste de leurs deux chevelures. Je ne sais lequel des deux mon oncle regardait, mais moi je ne pouvais détacher mes yeux du jeune Brock. Pendant l'espace d'une minute, je le revis faisant certains gestes et prononçant certaines phrases qui m'avaient frappé à maintes reprises ; je me souvins de la sympathie qu'il portait aux émigrants, de tout ce qui le faisait tant ressembler à sa mère, même gaîté, même charme, même caractère versatile. Je me souvins aussi que mon oncle avait traité ses deux fils avec une égale bienveillance, encore que Brock ne la méritât pas toujours, et je me demandai si l'horrible nouvelle que je venais d'apprendre n'était pas la source de l'inimitié qui avait divisé les deux frères depuis leur plus tendre enfance.

Quand mon oncle se retourna enfin vers moi, je pus lire sur ses traits une expression terrible et indéfinissable.

— Si un salaud a quelque chose à ajouter, c'est le moment ! lança-t-il à la ronde, tandis que ses yeux noirs flamboyaient.

Un long silence plana dans la salle obscure, troublé seulement par le tintement d'un verre, le bruit d'un cheval qui s'ébrouait près de la

porte en faisant sonner les étriers et celui des gouttes de pétrole qui frappaient le bar en tombant pareil au tic-tac d'une pendule qui eût scandé les dernières minutes de celui qui oserait parler. Enfin, avec une grimace presque douloureuse, mon oncle me fit signe ; je poussai les enfants devant moi et nous sortîmes dans le square.

XIII

Au cours des hivers qui suivirent, je travaillai comme assistant d'un chirurgien français de grande valeur, à Sainte-Marie et à l'hôpital des frères Alexian.

J'étais obsédé par Brock, et encore aujourd'hui je ne puis respirer l'odeur du chloroforme sans que mes doutes d'autrefois surgissent devant moi comme des fantômes.

Les souvenirs que j'avais gardés de l'enfance du jeune homme me poursuivaient constamment ; je le revoyais imiter le prêtre et chanter la messe de sa voix de soprano devant un troupeau, ou bien jouer au sergent de ville avec les enfants d'émigrants et pendre à une barrière le bandit figuré par un chien perdu. Je le revoyais encore, entraînant vers les cuisines les enfants affamés pour leur distribuer des gâteaux, ou faisant courir ses mains sur le piano de Lutie Brewton en jouant *Black Jack Davey* et *The Gypsy Maid*, ou s'amusant à faire rouler une boîte de conserves vide et à tirer dessus avec le vieux fusil que mon oncle lui prêtait parfois.

Je revoyais Brock l'éternel bavard, Brock le cavalier, Brock troquant en cachette les bonnes cartouches de son père contre d'autres du calibre de son vieux fusil ; Brock perspicace comme un juge et téméraire comme un Brewton ; Brock aussi séduisant que sa mère quand il décidait son précepteur à raccourcir la classe pour faire une promenade. Ses vaporeux cheveux blonds me hantaient jour et nuit !

Un beau jour, avec la tranquillité d'un prêtre qui a mérité le ciel, le vieux docteur Reid se prépara à quitter cette terre et ce qu'il y aimait le plus : ses livres et son whisky. Mon oncle me télégraphia aussitôt pour m'inviter à venir exercer à sa place.

J'arrivai donc à Salt Fork pour trouver le vieux docteur dans le coma. J'essayai d'adoucir sa fin, mais je ne pouvais plus rien pour lui ; on lui avait retiré jusqu'à sa chère bouteille de whisky et il ne me reconnut pas.

Mon oncle était assis près de lui depuis plusieurs heures, fumant en silence son cigare.

— Les pensées du Señor doctor ont déjà quitté cette terre ! m'expliqua la vieille Mexicaine qui le soignait.

Brock entra tout à coup dans la chambre en coup de vent et je crus voir apparaître Lutie Brewton, en culotte et en bottes. Il me serra la

main et me montra la pièce d'or qu'il venait de gagner au jeu, sans se préoccuper une seconde du mourant. Tandis que le jeune homme riait et parlait dans cette pièce étouffante, je vis soudain une lueur de vie animer le visage du vieux médecin, comme si, du fond de la nuit où il sombrait, il cherchait à reconnaître une ombre du passé.

Quand Brock s'en fut allé en sifflotant, le malade essaya lentement de se soulever.

— Quand Mrs Brewton est-elle revenue? me demanda-t-il sans que j'osasse regarder mon oncle qui s'était arrêté de fumer.

— Je ne l'ai pas vue, docteur, répondis-je à voix basse.

La lueur de ses yeux s'éteignit alors comme si j'avais soufflé sur une bougie et il se renversa sur son oreiller, ses mains blanches aux veines saillantes posées à plat sur la couverture. Pendant un long moment, et malgré le silence qui régnait dans la pièce, je ne pus m'empêcher de frissonner, étreint par l'émotion intense que me causait toujours la présence de Lutie Brewton.

Nous enterrâmes le docteur deux semaines plus tard, dans un de ces tristes cimetières du Sud-Ouest, si différents des verdoyants champs de repos de sa Virginie natale. Ses amis qui, selon l'ancienne coutume, l'accompagnèrent chapeau bas jusqu'au lieu de son dernier repos, regardaient tout autre chose que cette tombe isolée. Le jeune Brock, élancé et blond, se tenait à quelques pas du juge Chamberlain, qui, avec sa taille bien prise dans sa redingote noire, et ses cheveux blonds à peine grisonnants rejetés en arrière, avait grande allure.

A partir de ce jour-là, les souvenirs que je garde de mon oncle et de Brock sont indissolublement mêlés à l'odeur d'iodoforme et d'acide phénique qui se dégageait du cabinet du vieux docteur, dans lequel je m'installai. Du haut d'une étagère chargée de fioles, une lampe à abat-jour vert éclairait une table d'opération en cuir, tout encombrée d'outils chirurgicaux. Un squelette que j'avais toujours connu était installé dans un coin de la pièce.

Je me rendis compte avant la fin de l'année que Brock était devenu le jeune homme à succès de Salt Fork. Toujours élégant, il était recherché dans les bals, il gagnait facilement au jeu dans le tripot de Dutch Charley, faisait danser la jeunesse en jouant *Le Beau Danube bleu* sur le grand piano de Myra Netherwood et arpentait les rues de la ville dans son buggy, avec à ses côtés quelque ravissante fille de colon.

Le même Brock distribuait des bonbons aux enfants pauvres des émigrants et mitraillait en passant au galop devant la maison de Mrs Olson les trois canards blancs qui mangeaient dans la main de la vieille dame. Je me souviens de l'avoir vu, vêtu d'une redingote marron semblable à celle que portait autrefois Brice Chamberlain, conduire pieusement à la messe Myra Netherwood, l'amie de sa mère, et l'avoir ensuite rencontré dans la salle de l'Éléphant Blanc où il jetait une mise de 200 dollars sur le tapis.

Il ne payait pas comptant comme tout le monde, mais c'était tout de même un Brewton, et il aurait obtenu facilement un crédit de 1 000 dollars en or. Quand il apprenait que le colonel arrivait dans la ville, il passait régler ses dettes par chèques sur la Knigman Mercantile Cy. Avec toutes les contradictions de sa nature, en dépit de l'affection et de l'indulgence que lui témoignait mon oncle, Brock restait pour moi une énigme que je ne parvenais pas à résoudre. Peut-être, était-ce parce que je me refusais à voir Lutie Brewton sous le jour où les autres la voyaient ; à mes yeux, elle restait une grande dame et ce ne fut qu'un jour d'été, alors que les abeilles bourdonnaient le long des pistes qui descendent aux cañadas, que le destin essaya de me faire changer d'opinion.

J'avais été appelé dans une cabane de colon où une femme avait cherché à se suicider. Elle était très faible et je ne pouvais pas l'abandonner avec son enfant, à plus de cinquante milles de tout secours. Lorsque quelques jours plus tard tout fut terminé, je me sentis profondément déprimé ; j'oubliai ma profession pour me souvenir seulement que j'étais un fils de la Prairie, et j'éprouvai soudain le violent désir de passer une nuit sous le toit de mon oncle, au milieu de mes plus chers souvenirs.

Quelle joie j'éprouvai en me dirigeant vers le ranch! J'arrivai au crépuscule. Les fenêtres de la vieille maison étaient illuminées comme au temps de mon enfance et, en pénétrant dans le grand hall, j'eus l'étrange sensation d'une présence féminine. Je crus l'espace d'un instant que Lutie Brewton était revenue, mais Sarah Beth, vêtue d'une robe blanche garnie de rubans rouges, sortit de la salle à manger et m'accueillit joyeusement. Elle m'annonça qu'elle avait définitivement quitté le couvent et qu'elle avait traversé Salt Fork le jour même où je l'avais quitté.

Mon couvert fut vite mis et je m'assis devant la grande table couverte d'une nappe damassée. Une corbeille de fleurs roses en occupait le centre et la lourde argenterie scintillait à la lueur des bougies. Je fus heureux de retrouver le confort qui avait disparu de cette maison, depuis le départ de Lutie Brewton.

J'observai mon oncle pendant le repas. Il était assis au bout de la table, avec sa belle tête toujours énergique et ses yeux noirs remplis de tendresse chaque fois qu'ils se posaient sur Sarah Beth, placée en face de lui ; mais j'avais l'impression qu'il dédiait ses pensées à une autre femme, plus belle et plus brune, présidant en robe décolletée une table d'invités plus jeunes et plus gais.

Nous passâmes au salon. Sarah Beth ouvrit le piano et se mit à jouer les morceaux qu'elle avait appris au couvent ; mon oncle exprima le regret que Brock ne fût pas là pour l'entendre et à ce moment on appela Jimmy au dehors.

Sarah Beth jouait une valse dont j'ai oublié le nom, mais que j'avais souvent entendue sous les doigts de sa mère, dans ce même salon, rempli alors d'amis de Fort Ewing et de Santa Fé. Je vis mon oncle laisser

retomber la main qui tenait son cigare et, pendant une minute, ce fut comme si le cauchemar des émigrants n'avait jamais existé ou comme si Black Hettie allait entrer en amenant les trois enfants pour qu'ils disent bonsoir.

L'impression fut si forte que je levai les yeux vers la porte et, dans l'encadrement, je vis Jimmy debout, immobile. Je crus d'abord qu'il écoutait, puis je remarquai la contraction des muscles de son visage, et sans attendre que Sarah Beth eût fini, il s'approcha d'un pas ferme du fauteuil où son père était assis.

— Je viens d'apprendre que Brock a tiré sur Dutch Charley, en ville! dit-il d'une voix sombre.

Sarah Beth, qui n'avait rien entendu, continua de jouer et mon oncle, absorbé par la valse de Lutie, regarda son fils comme s'il lui annonçait que des vaches marquées de ses deux « B » s'étaient enlisées dans le lac Rouge ; sa lèvre inférieure fit une moue ; il semblait se demander si, à cette heure tardive, il fallait envoyer des cow-boys à leur recherche.

— Brock a tué... qui ça?... répéta-t-il en baissant la tête comme un taureau cherchant à esquiver le coup qui l'a déjà frappé.

Sarah Beth, se doutant de quelque chose, cessa de jouer. On entendit au loin le galop d'un cheval et la réponse de Jimmy rompit le silence.

— Dutch Charley. Il a prétendu que la femme brune qui fait le croupier dans son tripot avait favorisé Brock. Il a ajouté que Brock trichait, ce qui a provoqué une discussion ; Charley a sorti son revolver, mais Brock a été plus rapide.

Sarah Beth poussa un petit cri, mais mon oncle avait retrouvé son sang-froid ; les sillons de ses joues semblèrent un peu plus profondes.

— Charley est-il mort? demanda-t-il après un instant.

— Je ne sais pas, fit Jimmy. Mais Brock a été arrêté.

Je savais que mon oncle devait être consterné, mais il n'en laissa rien paraître et, impassible, il écouta Jimmy lui donner les détails de l'histoire qu'il tenait du cow-boy. Ce ne fut que lorsque le jeune homme prononça le nom du juge Chamberlain que mon oncle manifesta quelque émotion, en rejetant violemment sa belle tête en arrière.

— Qu'est-ce que Chamberlain vient faire là-dedans? demanda-t-il.

Je vis se contracter le visage de Jimmy et je compris qu'il en savait plus long que je ne le croyais ; il essaya d'éluder la question, mais sous le regard perçant de son père il fut obligé de répondre.

— Le juge Chamberlain a fait relâcher Brock! dit-il d'une voix à peine perceptible. Il a fait valoir la jeunesse de Brock et a déclaré qu'il ferait une enquête personnelle. Si Brock se conduit bien, le procès n'aura probablement pas lieu, mais Brock doit se tenir à la disposition du juge Chamberlain.

Pendant quelques minutes qui me parurent interminables, je crus voir la blanche main de Brice Chamberlain qui, démesurément grandie, s'étendait sur tout le comté de Salt Fork, les émigrants, les cochers

de fiacres, les dames de la ville, les femmes des colons, les filles galantes, et venait désigner à tous Lutie Brewton pour la marquer d'une ineffaçable flétrissure. J'avais souvent vu mon oncle en colère, mais jamais comme ce soir-là. Son visage me faisait penser à un ciel d'orage strié d'éclairs ; je sentais positivement les vagues de sa fureur.

Il se leva et se dirigea vers la porte ; je crois qu'il avait complètement oublié notre présence, mais nous savions tous où il allait. Nous le vîmes décrocher dans le hall sa vieille ceinture-cartouchière, tannée par la sueur ; Sarah Beth se leva vivement de son tabouret, traversa le salon en courant et se précipita vers mon oncle.

— N'y allez pas ce soir, papa!... supplia-t-elle. Laissez Hal et Jimmy y aller demain!

Sans l'écouter, il boucla sa ceinture et, se tournant vers nous, il nous enveloppa tous trois d'un regard qui signifiait qu'il entendait rester le maître et que nous n'avions tous, y compris Brock, qu'à lui obéir.

Mais il ne partit pas. Il resta quelques instants dans le hall à écouter et, bientôt, nous entendîmes sous le porche un pas familier. Brock apparut. Il était aussi désinvolte et élégant que de coutume et ses cheveux blonds et bouclés comme ceux d'un enfant auréolaient sa belle tête.

Il dut lire sur nos visages que nous étions au courant de la nouvelle, mais il n'en fut que plus charmant et plus gai ; il se mit à plaisanter Sarah Beth, sans avoir l'air de remarquer sa pâleur ni les larmes qui étaient prêtes à jaillir de ses yeux. Il lui reprocha de n'être pas venue le réveiller à l'hôtel le jour où elle avait traversé Salt Fork et la taquina sur les lettres d'amour que lui adressait Tom Milledeau, lettres que les sœurs du couvent lisaient soigneusement, puis, l'entraînant vers le piano, il lui proposa de jouer à quatre mains. Il approcha un fauteuil et s'assit en enlaçant sa sœur d'une main, tandis que de l'autre il attaquait le clavier.

Je me dis alors qu'une seule personne au monde aurait pu agir avec une telle désinvolture, dans un moment aussi grave. Seule Lutie Brewton aurait su de la même manière nous désarmer par son charme et couper court à la juste colère de mon oncle. Je vis celui-ci se rasseoir dans son fauteuil capitonné et écouter tranquillement la musique. Ses yeux tristes et chargés de tendresse étaient posés sur Brock. Finalement, Sarah Beth monta se coucher et mon oncle continua à fixer son plus jeune fils en silence.

— J'étais sur le point de partir pour la ville afin de te parler, Brock ! commença-t-il enfin. Est-il vrai que tu as tiré sur Dutch Charley?

Le visage du jeune homme s'altéra légèrement et il regarda son père.

— J'ai dû tirer le premier, dit-il, sans quoi il m'aurait tué.

— Est-il vrai que la femme qui tient les jeux t'a favorisé, et que tu le savais? continua patiemment le vieillard.

— Toutes les femmes m'aiment! répondit Brock. De même que tout le monde aimait...

Il s'interrompit sans cesser de regarder mon oncle d'un air froid, dissimulé et ironique. Je vis le visage de ce dernier s'empourprer lentement.

— Je ne te reproche pas d'avoir tiré! reprit Jim Brewton avec difficulté. Tous les garçons se battent et je te mépriserais si tu ne savais pas te défendre. Je t'avais dit que je paierais tes dettes de jeu tant que tu jouerais honnêtement, mais je t'avais aussi prévenu qu'il n'y a rien de plus vil que de tricher! Or, tu as triché et, quoi qu'il arrive, je veux que tu sois jugé et que tu te justifies; sinon, tu subiras ton châtiment!

Mon cousin regarda son père, une flamme de haine dans les yeux.

— Il n'y a pas un père qui renverrait son fils en prison alors que le juge l'en a fait sortir! dit-il sur un ton provocant. D'ailleurs, j'ai trouvé une situation, et c'est ce qui m'amène. J'entre chez George Holderness et Cie.

En entendant le nom de l'oncle de Brice Chamberlain, mon oncle se redressa dans son fauteuil et je vis les veines de son cou et de ses mains se gonfler.

Le jeune homme recula, effrayé, mais voyant que mon oncle ne le frappait pas, il se mit à arpenter le salon de long en large; ses yeux brillaient dans son visage livide.

— Vous ne pouvez m'enfermer dans un ranch! cria-t-il. J'ai dix-huit ans et je ne suis pas fait pour cette vie-là! Il me faut de l'animation, des magasins, de la lumière, des amis, de la musique... Je préfère mourir que de rester ici!

Je n'entendis pas la suite. Une fatalité m'obligeait à revivre la scène qui s'était passée ici autrefois. J'étais assis sur ce même divan et je voyais Lutie Brewton arpenter le même tapis des Flandres, les yeux brillants, disant les mêmes mots.

Le silence me ramena à la réalité. Je regardai mon oncle, il était très pâle et respirait avec peine comme s'il venait de voir un fantôme.

— Très bien, Brock! fit-il d'une voix sourde, et je me demandai ce que devaient lui coûter ces paroles. J'ai voulu autrefois m'opposer aux désirs de quelqu'un et je l'ai regretté par la suite. Je ne m'opposerai pas aux tiens!

Brock lança un regard de triomphe vers son frère, sombre et immobile dans un coin du salon et, sans un mot de plus, il sortit rapidement de la pièce.

Mon oncle resta assis dans son fauteuil, et longtemps après le départ de son fils il était encore là, fixant le carré sombre de la fenêtre. Je voyais son image se refléter dans la vitre et je fus frappé de l'expression ravagée de son visage.

C'était le visage d'un vieillard et ce corps affaissé dans le fauteuil n'était plus que l'ombre de cet homme puissant et vigoureux, terrassé maintenant par la vie comme un chêne abattu par la tempête.

Seuls ses yeux n'avaient pas changé, et pourtant ils exprimaient

encore plus d'amertume que jadis. Il se décida à se lever, péniblement, sans remarquer la présence de Jimmy, ni la mienne. Il chancela un peu, puis, repoussant l'aide de son fils aîné, il se dirigea lentement vers la porte. Il sortit sans prononcer une parole ; je l'entendis traverser le hall et rentrer dans sa chambre.

Un soir d'automne, juste avant la rentrée du tribunal, Dutch Charley mourut du coup de revolver qu'il avait reçu de Brock ; cette même nuit, Brock quitta Salt Fork, après avoir vidé le coffre-fort de la Compagnie Holderness.

Je n'avais pas revu mon oncle depuis le soir du drame et je ne tenais pas à ce qu'il vînt en ville, où l'on aurait été frappé de son aspect. Mais maintenant j'étais convaincu qu'il ne reparaîtrait pas de sitôt à Salt Fork, en admettant qu'il y revînt jamais.

Je le rencontrai pourtant sur la Plaza deux ou trois jours plus tard ; il marchait plus lentement que de coutume, ses cheveux avaient blanchi, mais il se tenait toujours aussi droit, sanglé dans son impeccable redingote grise. Les cow-boys qu'il croisa se turent à son approche et, après lui avoir respectueusement adressé quelques mots, comme : « Le temps tourne au sec, mon colonel! » ou bien : « Bonjour, mon colonel! » ils se retournaient sur son passage et le regardaient pensivement s'éloigner.

Quand nous parvint la nouvelle que Brock avait été vu à El Paso et qu'il se faisait maintenant appeler Brock Chamberlain, tout le monde considéra la vieille histoire comme définitivement enterrée et l'opinion générale fut que Jim Brewton en prenait son parti.

Il est certain que je ne l'entendis plus prononcer le nom de Brock, mais mon oncle n'oubliait pas ; et, le jour du mariage de Sarah Beth, je pus voir son regard fouiller la foule des invités comme pour y chercher quelqu'un.

Je suis certain aujourd'hui que chaque fois qu'il lisait le nom de Brock dans les journaux d'Albuquerque ou de Denver, mon oncle avait l'impression de recevoir un coup de poignard dans le cœur ; son front était désormais barré d'un pli profond, mais il ne faisait jamais allusion à son souci.

Les mois passèrent et j'entendis à plusieurs reprises parler des exploits de mon jeune cousin : Brock avait gagné 8 000 dollars dans un tripot de Cripple Creek ; Brock avait attaqué un berger mexicain dont la fortune se montait à trois malheureux pesos ; Brock avait été élu un jour député de White Oak et, la nuit suivante, il parcourait la ville, à cheval, pistolet au poing, tirant derrière lui une voiture de colporteur qu'il avait attachée à sa selle ; Brock s'était affilié dans l'Ouest à la bande Cochran et se cachait dans les Chiricachuas ; Brock était parti tout seul vers l'Est chercher un collier pour la fille d'un colon qui habitait dans le comté voisin du nôtre ; mais toutes ces nouvelles me paraissaient concerner une sorte de fantôme.

Il était devenu pour moi un personnage de légende, quelqu'un que je n'aurais même pas connu, un nom auquel étaient liées bien des aventures, les aventures qu'on racontait dans les journaux de l'Ouest, depuis l'Oklahoma jusqu'à l'Orégon, un nom dont on parlait dans les bars et sur les pistes poudreuses, un nom que les cavaliers se répétaient de bouche en bouche, un nom que l'on citait dans les selleries des relais et autour des feux de camp des cow-boys.

Mais un jour on vint me chercher pour aller à quarante milles de là, dans le comté voisin, panser les plaies d'un député qui avait été blessé et qui était intransportable. J'envoyai aussitôt un message à Jimmy pour que la nouvelle restât cachée à mon oncle.

Ce Brock Chamberlain, recherché pour une douzaine de délits dans tout le territoire de l'Arizona, qui narguait tout un détachement de police, tenant tête à vingt ou trente hommes dans une simple cabane de colon abandonnée, si bien que le sheriff avait dû faire appel au juge Chamberlain dans l'espoir de décider le jeune homme à se rendre, ne pouvait être le même Brock dont j'avais caressé les cheveux blonds dans son berceau. Du moins voulais-je le croire.

Mais j'eus tout à coup la preuve de mon erreur.

Le train du matin était arrivé et reparti ; j'étais occupé à remplir quelques fioles de médicaments et à ranger mes instruments dans ma trousse avant de partir à mon tour quand j'entendis un pas dans le vestibule. Je levai les yeux, et vis devant moi Lutie Brewton. Une voilette épaisse recouvrait son visage dont je ne parvenais pas à distinguer les traits et elle portait des vêtements que je ne lui connaissais pas.

— Hal!... fit-elle de cette voix que je n'avais plus entendue depuis quinze ans.

Même si j'avais été sourd et aveugle, je l'aurais reconnue. Elle m'étreignit avec une chaleur qui en disait plus long que bien des mots ; le parfum de violette monta vers moi, et je me sentis reporté dans le monde d'autrefois. J'étais redevenu un fils de la Prairie aux longs cheveux, Lutie Brewton n'était jamais partie et mon oncle dirigeait toujours son ranch avec autorité.

Elle rejeta sa voilette en arrière avec moins de fougue que dans le passé et comme si elle esquissait un geste de défense, je vis alors que son visage, si pâle sous les plumes noires de son chapeau, commençait à subir les premières atteintes de l'âge.

Elle parut avoir deviné ma pensée et m'entoura de ses bras tout en se reculant un peu pour mieux me regarder d'un air à la fois critique et flatteur. Fiévreusement, elle me déclara combien elle était fière de ma carrière de médecin, que toutes les femmes, rien qu'en me voyant, devaient avoir envie de me consulter ; qu'un médecin savait deviner les vœux de ses malades et qu'elle était bien sûre que je n'allais pas l'importuner de mes questions sur ce qu'avait été sa vie durant ces dernières années.

Aussitôt je fus de nouveau sous le charme et me demandai comment j'avais pu remarquer quelques flétrissures sur ce visage ravissant, animé d'une telle vitalité. Elle me posa mille questions sur Jimmy, sur Sarah Beth et son mari, qu'elle ne connaissait pas. Mais je savais qu'elle était venue me trouver au sujet de Brock et, pour la première fois depuis des années, il fut soudain étrangement présent ; je le revis à côté des deux autres enfants, dans cette chambre qu'éclairaient des bougies, tous trois en chemise de nuit, entourant le fauteuil où se tenait leur mère en costume de voyage, leur mère qui leur expliquait d'un ton presque insouciant qu'elle reviendrait bientôt, qu'elle rapporterait des cadeaux à celui ou à celle qui se serait conduit comme un vrai petit monsieur ou une vraie petite dame. Par la fenêtre, j'aperçus de l'autre côté de la rue un groupe d'hommes qui parlaient devant la bourrellerie Gaylord, et je compris tout de suite que Lutie Brewton avait été reconnue. Il y eut un bruit de pas dans mon vestibule et Myra Netherwood, toute grisonnante et très agitée, apparut.

— Dites-moi, docteur... commença-t-elle. Lutie!...

Et les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

J'entendis avancer mon phaéton de louage.

— Vous venez, docteur ? cria le messager venu du comté voisin.

Je me hâtai de terminer mes préparatifs.

— Excusez-moi, dis-je à Lutie sans me retourner, on m'appelle pour un cas urgent. Je sais que vous serez contente d'aller chez Mrs Netherwood ; je viendrai vous y rejoindre dès mon retour.

J'essayai de lui faire croire que j'allais voir un colon du voisinage, mais rien qu'aux battements de la veine de son cou, je compris qu'elle savait où j'allais.

XV

Je rentrai à Salt Fork le dimanche matin ; le bruit des sabots de mes chevaux était amorti par la poussière brune des rues ; les magasins et les bureaux étaient fermés et la ville entière était plongée dans le silence dominical. J'avais peine à croire que la veille au soir, ces mêmes porches blancs et ces mêmes murs de brique avaient résonné de la musique des bals publics et des coups de pistolet tirés par les ivrognes. Je ramenai mon buggy à l'écurie Dagget, où les chevaux mâchaient tranquillement leur avoine comme s'ils eussent senti que ce jour était un jour de repos.

Je rentrai chez moi pour faire ma toilette et, tout en me rasant, je me sentis étreint par une angoisse qui ne fit que grandir lorsqu'une heure plus tard je traversai la Plaza pour aller retrouver Lutie Brewton. Les cloches de la petite église espagnole sonnaient à toute volée. Je soulevai le marteau de la porte des Netherwood, un marteau ancien comme on n'en voyait plus beaucoup, et ce fut Lutie qui vint m'ouvrir. Elle me parut pâle, ses yeux brillaient fiévreusement.

— Ne me dites rien, Hal!... Pas encore!... Accompagnez-moi d'abord à la messe, Myra ne peut y aller et je ne tiens pas à affronter seule les regard des curieux.

Mon oncle et moi, nous allions rarement à la messe et j'aurais beaucoup donné pour esquiver la corvée ce matin-là. Chaque fois que j'avais accompagné Lutie Brewton en ville, la présence d'étrangers excitait sa verve; mais en approchant aujourd'hui de la foule, elle se borna à presser doucement son bras sur le mien, ce qui me rappela le jour lointain où nous étions passés ensemble devant le cadavre de l'émigrant, couché sur la paille de son chariot, le visage recouvert d'un foulard.

Quand nous fûmes assis dans l'église sombre, où la lueur vacillante des bougies et la veilleuse rouge du sanctuaire créaient une atmosphère de recueillement mystique, il me sembla que Lutie Brewton ne percevait plus ma présence. Le bruit du chapelet qu'elle égrenait entre ses doigts me fit songer à celui d'une fusillade lointaine, et le murmure qui s'échappait de ses lèvres devint, dans mon imagination, le souffle du vent dans l'herbe haute; les murs blanchis de l'église firent place à une sorte de brouillard, l'autel illuminé disparut et je n'eus plus devant les yeux que le Sud, la prairie immense que je venais de parcourir. Je revis, sous le soleil brûlant, les familles découragées des colons qui, du seuil de leurs cabanes, regardaient passer mon phaéton dans ces villages aux maisons vides dont les portes étaient presque arrachées de leurs gonds. Je revis aussi les charrues, presque entièrement recouvertes de sable, qui rouillaient le long des clôtures et les chevaux décharnés qui avaient renoncé à brouter une herbe trop rare, vestige de ce qui avait été autrefois une prairie verdoyante.

Je me remémorais mon arrivée dans cet endroit, après un long voyage, et l'état de ces blessés, abrutis de whisky, qui gisaient à demi nus sous un pommier desséché, au bord d'un champ, dont la terre se craquelait inutilement au soleil. Je savais que derrière les collines de sable des alentours se cachaient des hommes armés, guettant la cañada près de laquelle se dressait une cabane abandonnée dont les fenêtres brisées étaient chargées de menaces. Chamberlain n'était pas encore arrivé, et nous ne nous doutions pas qu'à pareille heure, il prenait le train pour Santa-Fé, où l'appelait quelque affaire judiciaire.

Quand, après le coucher du soleil, nous entendîmes le pas d'un cheval sur la piste, nous crûmes à l'arrivée du juge ou, en tout cas, de son messager; mais dans la pénombre violette de cette région de l'Ouest, nous n'aperçûmes pas de buggy et, en voyant s'approcher le cavalier, je lui trouvai un aspect familier.

— C'est le vieux colonel! murmura quelqu'un.

Les hommes se regardèrent avec inquiétude et je reconnus alors la silhouette toujours imposante de mon oncle. Il s'approcha, et je fus frappé de l'aspect de ce vieillard qui flottait dans sa redingote grise trop large pour ses épaules; il ne portait pas d'arme et ses bottes étaient

couvertes de poussière. Qui avait bien pu lui parler de Brock?... Je ne m'en doutais pas!

Il avait dû venir directement à travers champs, suivant une piste où aucun buggy n'aurait pu passer. Son cheval rouan avait de la boue jusqu'au ventre, ce qui prouvait qu'il avait passé à gué le dangereux Puerco, et son tapis de selle navajo était trempé de sueur.

Il s'arrêta près de nous, sa belle tête aux longues moustaches grises se détachait sur sa chemise défraîchie; il nous jeta un regard brûlant comme si toute la vie qui désertait son corps s'était retirée dans ses yeux; il ne parut reconnaître aucun de nous et ne m'accorda pas plus d'attention que si j'avais été un étranger.

— Où est Brock?... demanda-t-il seulement.

Les hommes hésitèrent à répondre; enfin, l'un d'eux indiqua la cañada. Pendant une minute, le regard de mon oncle se posa sur le carré de la baraque abandonnée. Il reprit sa monture dans les jambes, et ses mains, qui n'étaient plus que des os et de la peau veinée de bleu, ajustèrent les rênes. Le rouan harassé repartit en avant.

Le sheriff se précipita à la bride du cheval.

— Vous ne pouvez pas aller là-bas! dit-il. Pas avant l'arrivée du juge Chamberlain!

Mon oncle parut ne pas comprendre tout de suite les paroles du sheriff, comme si le nom de Chamberlain pénétrait difficilement dans son esprit; enfin, il leva la tête d'un geste qui lui était familier et le faisait ressembler à un puissant animal en face du danger. Mais, cette fois, il la leva très lentement. Pourtant, en regardant son visage, j'y retrouvai la même expression de volonté indomptable qu'autrefois et ses yeux noirs étaient chargés de haine.

Tous les sheriffs du monde n'auraient pu l'arrêter et personne de nous n'essaya. Il se remit en route. Nous le regardâmes s'éloigner en silence, seul, droit sur sa selle, les coudes au corps, dans la position réglementaire des cavaliers de l'armée.

Il se dirigea directement vers la cañada et nous entendîmes une voix qui lui criait de ne pas approcher.

— N'avancez pas! Vous ne me prendrez pas vivant!... Vous n'êtes pas mon père, et si vous approchez, je vous descends, vous et votre cheval!

Mon oncle ne répondit rien. Il était maintenant à deux cents mètres de nous et je le vis seulement enfoncer les pieds dans ses étriers.

A le voir ainsi de dos, je me sentis transporté de vingt ans en arrière et crus apercevoir une immense étendue d'herbe où je m'attendais à voir déferler la vague rousse des antilopes.

Il était entré dans la cabane. Il en sortit au bout de quelques minutes. De sa voix puissante, il m'intima l'ordre de venir le rejoindre.

J'entrai dans la baraque et je vis un homme mal rasé qui s'appuyait contre le mur; un revolver et un fusil gisaient à ses pieds. Ses cheveux blonds étaient toujours aussi bouclés que ceux d'un enfant. Il ne cessa de

plaisanter, tandis que, d'une main tremblante et dans la faible lueur qui filtrait par la porte, j'essayai d'arrêter le sang qui ruisselait de sa blessure.

Mon oncle m'observait en silence avec un pauvre visage torturé; quant à Brock, étendu sur le plancher sale, je le priais vainement de rester tranquille. Il me taquinait en me traitant de vétérinaire, me réclamait du tabac et des cigarettes et me posait une foule de questions sur Jimmy et sur Tom. Il nous chargea de ses tendresses pour Sarah Beth et ne laissa pas échapper une plainte, si bien que tous ceux qui le contemplaient de la porte, y compris le sheriff, ne purent s'empêcher de l'admirer.

Ce soir-là, quand il devint incapable de parler et que le silence ne fut plus troublé que par l'aboiement des coyotes, je vis à la lueur du feu le regard cynique de ses yeux bleus se poser derrière moi. La cabane avait été criblée de balles et les murs ressemblaient à une écumoire. Brock cherchait à appeler mon attention sur le seul carré de planches qui fût encore intact. Une image pâlie de la Nativité, découpée par des mains inconnues dans une revue de Noël, se détachait sur le bois; elle seule avait résisté à la fusillade. On pouvait encore y lire les mots bien connus : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Le tintement d'une clochette et le brouhaha des fidèles qui se levaient me ramenèrent à la réalité. Les murs blancs de l'église reprirent leur place et je me souvins que Lutie Brewton était à côté de moi. En regardant l'assistance, je me rendis compte que tout le monde était au courant de ce qui s'était passé dans le sud de la grande prairie. Les regards qui se posaient sur Lutie étaient chargés de remords et semblaient vouloir s'excuser de la rigueur qu'on lui avait témoignée dans le passé. Elle dut sentir obscurément qu'elle était devenue l'objet d'un respect nouveau, car, à la fin de l'office, elle se redressa et je retrouvai dans ses yeux la flamme qui y brillait autrefois.

Quand nous sortîmes de l'église, elle releva sa voilette, sourit avec gentillesse aux petits Mexicains qui l'admiraient en passant et adressa, comme autrefois, quelques mots à une vieille femme connue sous le nom de La Ciega. Je suis certain que la pauvre Mexicaine n'avait jamais compris ce que Lutie lui disait en anglais, mais en l'écoutant son visage aveugle et ridé avait toujours pris une expression de ravissement comme si elle se trouvait en face de la Sainte Vierge en personne. Aujourd'hui encore, au son de cette voix charmante qu'elle n'avait pas entendue depuis quinze ans, La Ciega se précipita vers Lutie Brewton, prit dans ses mains brunes et noueuses les mains blanches et fines et les couvrit de baisers.

— Ay de mi, señora! dit-elle, et elle se répandit en protestations d'amitié.

Lutie se tourna vers moi d'un air interrogateur, mais sans prendre le temps de traduire le discours de la vieille, je la pressai de rentrer. Elle se tourna alors vers un jeune Mexicain qui roulait des barriques dans

l'entrepôt de John Knigman pour lui demander ce que signifiaient les paroles de la vieille femme. Flatté de parler à Mrs Brewton, le jeune garçon se redressa fièrement devant tout le monde et répondit :

— Elle dit que son fils, lui aussi, a été tué d'une balle. Elle dit qu'il faut remercier Dieu de ce que votre fils et le sien ne souffrent plus.

— Ah oui!... fit Lutie dans un souffle. Remerciez-la pour moi!

Très pâle, elle prit mon bras et s'éloigna d'un pas ferme, au milieu de la foule qui continuait à sortir de la vieille église.

— Maintenant, je suis prête à retourner au ranch, Hal! me dit-elle. Voulez-vous louer un buggy pour moi chez Dagget?

— A votre place, j'attendrais le jour de l'enterrement, Lutie, murmurai-je.

Il me sembla que les plumes de son chapeau se redressaient.

— Je désire y aller ce matin, Hal!

Obéissant à cette voix qui autrefois avait fait s'écarter devant elle, chapeau bas, les hommes qui barraient l'entrée du tribunal, je me dirigeai vers l'écurie Dagget.

Cent fois, j'avais imaginé le retour de Lutie Brewton au ranch des deux « B » et j'étais sûr que ce jour resterait pour moi inoubliable. Pourtant, maintenant qu'il était arrivé, le ranch était bien le dernier endroit où je souhaitais aller en compagnie de Lutie Brewton. Je voyais d'avance les yeux flamboyants de mon oncle, aussi terribles que je les avais vus, la veille, dans la prairie du Sud. Quand je lui demandai d'atteler une paire de chevaux frais à mon phaéton, Frank Dagget me jeta un regard bizarre, et je compris qu'il devinait qui j'allais conduire au ranch. après avoir décroché ses plus beaux harnais et en avoir chargé sa meilleure paire dé chevaux, il me dit qu'un des essieux de mon phaéton avait pris du jeu et qu'il me donnerait aujourd'hui le joli buggy capitonné de vert qu'il venait de recevoir. Avant que je ne montasse en voiture, il passa un coup d'éponge sur le poil des chevaux, leur brossa la queue et la crinière et astiqua leurs sabots.

— Comment va-t-elle?... demanda-t-il sans me regarder.

— Très bien, je crois, répondis-je.

— Il faut du courage pour affronter maintenant le vieux colonel! dit-il au moment où j'escaladais le marchepied.

Et il ajouta :

— Il est vrai qu'elle en a toujours eu!

Les gens de l'Ouest prétendent que la lumière de notre pays a des reflets cuivrés ; pour ma part, je pense que certaines journées brûlantes où, dans un ciel pur brille un soleil implacable, font plutôt songer à l'acier d'une lame qui trancherait dans la chair vive de la prairie.

Ce fut par une de ces matinées torrides que je quittai les écuries Dagget et que j'allai chercher Lutie, tout en me disant qu'elle pourrait bien finir par flancher au dernier moment.

Mais j'avais tort de m'inquiéter.

Je fus reçu par Myra Netherwood qui, drapée dans une élégante robe d'intérieur, me lança un regard angoissé, et Lutie Brewton, frêle et délicate, mais décidée, apparut aussitôt. Elle me désigna les valises que je devais porter dans le buggy, aussi calme que si elle était venue faire des courses en ville et comme si elle allait tout retrouver au ranch dans l'état où elle l'avait laissé quelques jours plus tôt. Elle parut ignorer les passants qui nous dévisagèrent dans les rues et, lorsque nous atteignîmes la prairie, elle évita de regarder les colons amaigris et malades. Elle ne cessa de parler, on eût dit qu'il lui était impossible de garder le silence. Je l'écoutais avec attention en cherchant à saisir, par-ci par-là, quelque détail sur les années passées, mais, malgré mes efforts, je n'appris rien que je ne connusse déjà. Elle ne se tut qu'à la nuit tombante, quand nous fûmes en vue du ranch et de ses lumières, oasis dans un désert de feu. Elle ne dit rien non plus en traversant le bosquet de peupliers et de tamaris qu'elle avait fait planter, ni jusqu'à notre arrivée sous les murs de la vieille maison, éclairée par une lanterne qui pendait sous le porche.

J'appris que mon oncle n'était pas encore rentré du Sud et qu'il arriverait probablement une heure ou deux avant le chariot qui transportait le corps ; mais quand Lutie Brewton eut fait allumer toutes les bougies, l'aspect de chaque pièce révéla éloquemment la présence de mon oncle. Sa ceinture bourrée de cartouches et tannée par la sueur pendait dans le hall à sa place habituelle ; dans la grande chambre à coucher où elle me pria de déposer ses valises, ses bottes rigides étaient rangées contre le mur, ses pipes traînaient un peu partout, mais ce qui frappait le plus, c'était l'impression de nudité et de rigueur spartiate qui se dégageait de toute la maison. Je priai Dieu que Jimmy pût rentrer au plus vite de la région des cèdres où on lui avait dépêché un messager, mais la soirée s'écoulait sans qu'il revînt.

Une heure après notre arrivée, les plus vieux cow-boys qui avaient connu autrefois Mrs Brewton arrivèrent des communs pour lui souhaiter la bienvenue et lui présenter leurs respects ; graves et embarrassés, ils s'étaient alignés sous le porche. Ils avaient revêtu leurs plus belles chemises, s'étaient rasés de frais et, tournant leurs chapeaux dans leurs mains, ils faisaient résonner les dalles de leurs bottes à hauts talons. Ces hommes étaient tous pleins de pitié pour Lutie, surtout à cause de Brock, mais aussi en pensant à ce qui s'était passé autrefois et ce qui allait peut-être se passer tout à l'heure, au retour du colonel.

Le chef cow-boy entra le premier dans le hall, mais ni lui, ni les autres ne surent trouver les mots capables d'exprimer leurs sentiments. Ils défilèrent devant Lutie et lui serrèrent la main.

— Belle journée m'âme Brewton ?

— Avez-vous fait bon voyage, m'âme Brewton ?

— La route est jolie, s'pas, m'âme Brewton ?

Ils restèrent encore quelques instants à tourner en rond,

sans rien trouver à dire, mais Lutie Brewton avait une phrase aimable pour chacun. Les simples paroles de bienvenue qu'ils avaient prononcées avaient été pleines de tact ; ils avaient soigneusement évité de faire la moindre allusion à Brock ou à la longue absence de Lutie, et ils s'apprêtaient à s'en aller, comme à regret, quand tout à coup ils se raidirent et j'entendis un pas sous le porche.

Une seconde après, mon oncle apparut dans l'embrasure de la porte, et je n'oublierai jamais cette vision. Sa haute stature se détachait sur la nuit claire tandis que, silencieusement, il embrassait du regard le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Les cow-boys défilèrent à nouveau devant Lutie en murmurant tous un : « B'soir, m'âme Brewton! ». Et quand le dernier fut sorti, Lutie Brewton resta seule dans le grand hall, plus frêle que jamais, mais courageuse devant l'orage qui approchait.

Mon oncle s'avança lentement, avec une sorte de majesté, et quand il parvint sous le lustre, je vis saillir les veines de son cou au moment où, s'inclinant sur la main de Lutie, il lui demanda avec une parfaite courtoisie des nouvelles de sa santé.

Quand Lutie Brewton fut certaine de ne pas être traitée comme une enfant qu'on réprimande ses yeux brillèrent ; elle redressa presque avec coquetterie sa belle tête auréolée de cheveux noirs et se mit aussitôt à poser des questions, avec une voix peut-être plus grave qu'autrefois, mais, en tout cas, avec la même incohérence. Elle demanda où était Jimmy et raconta que Myra lui avait montré des photographies de Sarah Beth. Elle dit à mon oncle qu'il devait être très fatigué de sa longue randonnée et lui proposa d'aller lui chercher quelque chose à boire ou à manger. Quand elle vit s'assombrir le regard du colonel et sentit qu'il allait peut-être se mettre à lui poser des questions, elle parla avec une volubilité accrue et devint si pâle que je crus qu'elle allait défaillir.

Je ne pus supporter plus longtemps cette situation et, voyant le regard de mon oncle se tourner vers moi, je me levai brusquement et priai Lutie de bien vouloir nous faire un peu de café ou d'aller dire au cuisinier de nous préparer quelque chose à manger. J'espérais en moi-même qu'elle saisirait cette occasion de quitter la pièce, mais elle ne bougea pas et, avec une expression indéfinissable, elle rejeta en arrière sa charmante tête aux yeux fiévreux, et ce fut moi qui m'en allai.

Je m'enfuis aux écuries, où je retrouvai les cow-boys en train de veiller ; ils fumaient et parlaient à voix basse en attendant l'arrivée du chariot.

Quand, une heure ou deux plus tard, je traversai le hall, l'atmosphère de la vieille maison s'était miraculeusement transformée.

Un parfum de violette se mêlait à l'odeur des cigares, les couvertures Navajo aux gais ramages étaient comme autrefois étendues sur les sofas, la grande table de la salle à manger, recouverte d'une nappe blanche, était

dressée pour le petit déjeuner de quatre personnes, et le salon, balayé et épousseté, était prêt à recevoir le visiteur qui n'y était pas venu depuis si longtemps. De frais napperons de dentelle recouvraient les tables de marbre, les têtières des fauteuils avaient repris leurs places. Seul, le piano restait fermé, mais la grande lampe de cuivre était allumée et les fleurs bleues peintes à la main sur l'abat-jour resplendissaient comme autrefois.

Mon oncle, qui était tranquillement assis dans son fauteuil, leva brusquement la tête. Il tenait son cigare à demi consumé dans sa main soudain immobile. Sur le pas de la porte de leur chambre, ses bras nus et blancs chargés d'une paire de draps propres, je vis Lutie Brewton s'immobiliser également. Un instant après, j'entendis au loin le roulement du chariot sur la piste solitaire qu'éclairaient les étoiles.

Il n'y a plus grand'chose à ajouter au récit de ces événements. La dernière fois que je retournai au ranch, la stèle que mon oncle avait fait élever se dressait toujours près des ruines de la vieille maison.

Une inscription qui ne peut laisser aucune équivoque et que tout cavalier peut lire en passant est gravée sur la pierre : « Brock Brewton, fils de James Brewton et de Lutie Cameron Brewton. »

Je me souviens fort bien du jour où je la lus pour la première fois. L'opinion était encore divisée dans la population de Salt Fork quant à la naissance de Brock et à l'escapade de Mrs Brewton. J'avais la conviction que Lutie Brewton ne révélerait jamais la vérité à aucun d'eux, non plus qu'à moi-même. Ce jour-là, avec Sarah Beth qui était à demeure chez elle pour un mois, Lutie s'était rendue dans le phaéton du colonel au bar 44. Mon oncle était assis sur la terrasse d'où il pouvait voir la stèle. Et ce qu'il me dit alors, sans la quitter des yeux, m'expliqua enfin les motifs de son attitude, aussi clairement que si je voyais sa marque B au fer rouge.

— As-tu remarqué, Hal, comme elle paraît encore jeune ? me demanda-t-il en se carrant dans son fauteuil avec cette dignité farouche et cette fierté qui m'avaient frappé dès mon enfance. Elle a passé par de rudes épreuves pour une femme. Mais elle est unique entre mille, Hal !... Nul ne lui arrivera jamais à la cheville !

Et son visage raviné s'éclaira soudain comme le sommet pierreux de ces montagnes que viennent dorer tout à coup les derniers rayons du couchant.

CONRAD RICHTER

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GENEVIÈVE DE GENEVRAYE)

TROIS ROMANCIÈRES ANGLAISES

En France, quand on prononce les mots « roman anglais », c'est assez curieusement l'image d'une femme qui se dessine. Nous nous sommes habitués, des *Hauts de Hurlevent* à *Emma*, du *Moulin sur la Floss* aux *Vagues*, à ce que les auteurs des romans anglais soient des femmes. Mais les romans que je viens d'évoquer sont bien différents les uns des autres et faut-il voir dans le fait qu'ils ont été écrits par des femmes une simple coïncidence ou un problème qu'il convient de résoudre ?

J'ai déjà entendu donner bien des explications à ce propos. Quelques-unes par des Anglaises féministes. D'autres par des Français plus ou moins cartésiens. Les féministes arguaient de l'insatisfaction profonde des femmes anglaises qui n'ont pas de vraie place dans la société :

— La Française, prétendaient ces anciennes suffragettes, trouve toujours à s'employer. Elle n'a pas eu besoin, comme nous, du droit de vote pour s'affirmer. A la maison, c'est elle qui contrôle les finances alors que les Anglaises moyennes ignorent ce que le mari gagne réellement. Et qu'un homme public de chez vous entreprenne quelque chose, on peut à coup sûr désigner l'inspiratrice de son action. La femme française participe à la vie sociale de l'homme, tandis que nous sommes tenues à l'écart. On ne nous confie même pas l'éducation de nos fils. Alors nous nous évadons.

— Et quel meilleur moyen d'évasion que le roman pour une femme ! répond notre Français cartésien.

Réponse nuancée d'ironie, car de quoi sert au cartésien cette prose dont le but n'est pas d'exprimer des idées ?

Mais ces considérations générales, qu'elles sont éloignées des préoccupations des trois romancières que j'ai rencontrées à Londres : Ivy Compton-Burnett, Elisabeth Bowen, Rosamond Lehmann, chacune porte en soi un univers absolument différent, mais elles font toutes les trois partie de « l'Ordre des Artistes », ainsi qu'aimait à le dire Katherine Mansfield, et elles ont choisi un moyen d'expression qui demeure aujourd'hui, comme au temps de Henry James, « la plus indépendante, la plus élastique, la plus prodigieuse des formes littéraires».

Est-ce étonnant ? Ne ressent-on pas en Angleterre, partout, une atmo-

sphère de roman? Dans les lignes sinueuses des parcs, dans le mystère des rues de Londres sans terrasse de café, dans le bistrot bon enfant à la porte toujours battante? Dans les rues où l'on se perd tant elles se ressemblent, avec leurs petits perrons, leurs façades victoriennes.

Vous la reconnaissez aussi, cette atmosphère de roman, à la manière dont les Anglais racontent une anecdote. Ils procèdent par ellipses, par petites touches. Ils nuancent d'humour chaque détail de la vie et l'on pourrait aller chercher là-bas la preuve de ce que Marcel Thiébaut avançait dans un article paru ici même : la littérature n'est pas seulement cette prise de conscience sociale à quoi Sartre entend la réduire.

***

Des trois romancières dont je veux parler, l'une, Ivy Compton-Burnett[1] a une esthétique bien éloignée de celle des deux autres, fort différente, certes, de ce que nous sommes habitués à considérer comme le roman anglais. A qui, à quoi la rattacher si l'on tient à lui donner un passé ou un cadre? Peut-être à Jane Austen. Mais aussi et surtout au théâtre élisabéthain. Quelle contradiction apparente !

Alan Price-Jones, le directeur du « Supplément littéraire du *Times* », m'avait tout de suite interrogée :

— Connaissez-vous miss Burnett? Avez-vous lu *Elders and Betters?*

Nous avons parlé de ses autres livres, dont les titres se ressemblent étrangement : *Filles et Fils, Parents et Enfants, Plus de Femmes que d'Hommes, Frères et Sœurs.* C'est moi qui ai traduit tout cela car aucun

1. Ivy Compton-Burnett et Elisabeth Bowen, bien qu'elles occupent en Angleterre une place de tout premier plan, sont malheureusement mal connues en France, où les œuvres de la première ne sont même pas traduites. Il n'existe de la seconde que *le Pacte avec le Diable*, paru à la Jeune Parque, et deux romans: *The Hotel* (traduit chez Plon) et *The House in Paris* (Gallimard).

Ivy Compton-Burnett a écrit jusqu'ici une dizaine de romans, parmi lesquels *Pastors and Masters, A House and its Head, A Family and a Fortune.* Le premier *(Dolores)* date de 1913. Son œuvre possède une grande unité de ton. Ses histoires, qui se passent toujours dans un lieu et à une époque indéterminés, se déroulent presque entièrement en conversations. Au cours de ces dialogues serrés, on dégage le thème, généralement un drame de famille. Ivy Compton-Burnett possède un sens extraordinairement vif du mécanisme du mal qu'elle découvre avec une subtilité et une économie de moyens étonnants.

Toute différente, Elisabeth Bowen, dont le dernier roman *The Heat of Day*, obtient, en ce moment, en Angleterre et aux Etats-Unis, un grand succès aussi bien auprès du public que dans la presse. Elle est la romancière des nuances, de la complexité de la vie et elle éprouve à l'égard de ses personnages une tendresse qui lui vient des grands Russes. On l'a comparée à Henry James et à Virginia Woolf. Elle a, du premier, le sens du supra-sensible et du surnaturel. De la seconde, la technique brillante et neuve qui lui permet, dans ses nouvelles comme dans ses romans, ses « passages de plans », les recours au style indirect dans les dialogues, une présentation des personnages qui n'a plus rien de classique et une construction tout à fait rigoureuse sous son apparente fluidité. Elle a écrit de nombreuses nouvelles réunies en volumes, comme *The Cat jumps, Joining Charles, Look at all those Roses* et des romans, *The last September, To the North, The Death of the Heart.*

des romans de Ivy Compton-Burnett n'a encore paru en France. On va les y publier et je suis sûre que, comme le public anglais, nous reconnaîtrons les mérites de ces œuvres charpentées, puissamment conduites et qui renferment une cruauté si grande, une passion d'un éclat glacé.

J'ai donc été voir miss Compton-Burnett à Cornwall Gardens. Des façades grises, rigides. Des perrons à colonnes, le type même du *square* londonien, vaguement cérémonieux, réservé.

Au fond de Cornwall Gardens à la maigre verdure, les maisons se ressèrent, et dans l'une d'elles, divisée en appartements, me voici chez la romancière. Un grand appartement plutôt sombre, meublé avec austérité, un peu nu, un peu froid. Le cadre qu'on imagine pour cette femme qui ne décrit rien des lieux et des êtres. Ses personnages, on les surprend à travers leurs conversations qui se passent dans le temps enfui d'une ville indéterminée.

Miss Compton-Burnett entre, pâle, habillée de noir, avec une coiffure composée autour d'un ruban de velours qui enserre la tête et, bas sur le front, des cheveux ni blonds ni gris. De longs pendants d'oreilles. Les traits sont fins et les yeux extraordinaires qui évitent de regarder, puis tout à coup lancent une flamme.

La table du thé est servie, largement servie de pain noir, de gâteaux aux raisins, de fromage blanc et de cresson, de radis. Une ordonnance que miss Austen n'eût, certes, pas reniée, mais la maîtresse de la maison donne à tout cela un ton qui n'est pas le moins du monde austénien. Comme dans ses romans encore. Ses créatures appartiennent toutes à un milieu qui n'est pas sans rapport avec celui de Jane Austen. Mais la violence de leurs sentiments, qu'en dirait celle-ci ! Henry Reed a pu écrire : « A côté des romans de miss Compton-Burnett, l'existentialisme a l'air du chant joyeux d'une troupe de boy scouts ».

Cette femme a longtemps attendu le succès. Peut-être, avant la guerre, n'osait-on pas s'attacher à son art corrosif. A présent, elle est pour quelques-uns l'écrivain de ce siècle et, pourtant, si nous revenons à la discussion qui semble encore nous retenir en France, en quoi sont-ils « engagés » ces personnages que préoccupent surtout leurs intérêts et leurs passions, ces êtres qui se haïssent et se dévorent avec une férocité allant jusqu'au crime et que l'on ne retrouve que chez les élizabéthains ? C'est ainsi, voilà tout. Le monde est ainsi pour Ivy Compton-Burnett. Ne cherchez pas chez elle la punition des méchants et la récompense dernière des opprimés. On se déchire à belles dents, on se dépouille, on se tue en famille. Puis, comme dans les romans de Jane Austen, comme dans la vie, on s'habille avec soin et dignité, on prend le thé et, au salon, on parle d'autre chose.

J'admire la vaisselle blanche, la nature morte de la table et l'éclairage très tableau flamand. Ivy Compton-Burnett demande qu'on coupe encore des tranches de pain blanc et se confectionne de petits sandwichs fourrés de cresson frais. Des pierres foncées s'agitent doucement à ses

oreilles, mais leur éclat sombre perce moins que son regard, au hasard d'une réponse.

Je voudrais bien lui parler de son art. Pourtant, la conversation s'échappe encore : la guerre, la maison d'en face bombardée, et, après le thé, les hautes fenêtres de cette autre pièce qui nous accueille, s'ouvrent sur un emplacement désert, sur un de ces grands vides qui jaillissent soudain au milieu de Londres, « c'était là, la maison d'en face... »

La pièce est un grand salon gris qui me rappelle confusément certains intérieurs de Balthus. Nous nous asseyons près de la cheminée blanche. J'aperçois un tout petit bureau dont j'imagine fort bien que s'accommode la romancière et, en parlant du petit bureau, nous parlons du prochain roman. Un roman qui paraîtra bientôt et qui, comme les précédents, aura « une action très serrée ».

— Il ne peut pas ne pas y avoir d'action dans ce que j'écris, dit-elle. L'action, je la compare aux os qui soutiennent les chairs.

L'ardeur de ses gestes est contenue. On éprouve sans cesse l'impression d'une lucidité pénétrante, sensible dans chaque expression de son visage mobile. Elle s'intéresse aux individus en dehors des problèmes de l'époque, et si sa connaissance des littératures classiques l'empêche d'avoir eu le temps de se perfectionner suffisamment dans notre langue pour la lire volontiers, elle se tient tout de même au courant. Le style de Colette l'a toujours enchantée et les milieux peints par celle-ci, mais elle se demande brusquement si les familles françaises ne sont pas plus unies que les familles anglaises.

— Qu'est-ce qui empêche donc leurs membres de se disperser aux quatre coins du monde ? Leur affection mutuelle ? Une véritable, une profonde affection existe-t-elle chez vous ?

Les rapports de parents à enfants, de frères à sœurs la passionnent, comme l'indiquent les titres de ses ouvrages, et la famille est un cadre où l'action transparaît à travers les dialogues. Elle l'a écrit d'elle-même :

« En ce qui concerne l'action, *elle* ne trouve aucune aide dans la vie réelle. La vie réelle semble dépourvue d'action. Et comme *elle* pense qu'une action est utile et presque indispensable, *elle* a ce ressentiment de plus à l'égard de la vie. Mais *elle* pense que d'étranges choses arrivent. Les signes de ces choses existent, bien que ces choses n'émergent pas. *Elle* croit que cela irait mal pour beaucoup d'entre nous si nous nous trouvions en présence d'une grande tentation et *elle* soupçonne que pour quelques-uns d'entre nous cela va mal. »

***

Elisabeth Bowen ne semble pas avoir été frappée uniquement de ce que pour « quelques-uns d'entre nous cela va mal ».

Pour elle, la vie possède une certaine qualité poétique et des agréments de découvertes quotidiennes qu'ignoreront toujours les héros tourmentés

de miss Burnett. Elle se plie à cette vie réelle qu'elle entend recréer dans sa complexité et, dès lors, à quoi bon une action bouleversante ?

On la sent en contact profond et permanent avec les choses, cette belle femme grande et épanouie, aux traits réguliers empreints de générosité. Il se dégage de tout son être un équilibre et une santé forte. Au demeurant très féminine.

J'ai vu Élisabeth Bowen à plusieurs reprises. Nous avons beaucoup parlé de l'art romanesque et des techniques des romanciers. Je pense que nous continuerons nos conversations à Saint-Paul-de-Vence, lorsqu'elle y viendra à son tour, près du « groupe des romanciers de Saint-Paul » que nous avons évoqué dans la maison qui donne sur Regent's Park. Les fenêtres sont hautes, et ce sont les silhouettes noires des arbres qui obscurcissent le petit salon du rez-de-chaussée aux boiseries blanches. On allume les lampes. Les meubles et les objets rassemblés ici paraissent avoir pour la romancière une grande importance. Des verreries et des porcelaines. L'ensemble est très anglais. Est-ce à cause du parc voisin que nous avons parlé des « atmosphères romanesques » ? Il y avait une fois une route de la campagne anglaise, il y avait un après-midi de juillet plein d'orage, une route aride, et brusquement, retombant d'un mur surgi au bord du chemin, une masse de roses flamboyantes :

— Nous n'avons pas arrêté la voiture, mais j'ai eu le temps de dire à mon mari : « Regarde toutes ces roses ! »

Elle sourit. Je me souviens de cette nouvelle traduite en français, justement sous ce titre : *Regarde toutes ces Roses*. Voilà donc l'atmosphère qui l'a créée. La grisaille pénible d'un jour de chaleur et d'orage et soudain l'éclatement des fleurs rouges, et le mystère d'une maison, l'existence mystérieuse d'une femme, d'une enfant nous poursuivent. Je me rappelle aussi cet extraordinaire roman publié en français quelque temps avant la guerre : *La Maison à Paris*. Bien sûr, ce roman a dû jaillir également d'une atmosphère, car chaque fois que je me trouve, à Paris, entre la rue d'Assas et la rue Guynemer, je cherche « la maison à Paris », d'Élisabeth Bowen, cette demeure sans regard sur la rue, où dans les couloirs et l'escalier se sont déroulés tant de d'événements au pathétique presque silencieux.

Dit-elle, ne dit-elle pas : « Je suis sensible aux atmosphères, c'est toujours grâce à une atmosphère... » ?

Ah ! je le sais bien pour m'être promenée dans ses livres et avoir conservé en moi-même leur vie secrète, celle des personnages. Que ceux-ci « agissent » ou non, au sens où certains lecteurs l'entendent, qu'importe ! Elisabeth Bowen n'est pas liée, d'ailleurs, à une théorie de l'intrigue et elle le prouve bien dans son dernier livre qui vient de paraître, *The Heat of the Day*, et dont la critique anglaise s'accorde à louer les qualités rares.

Ce roman, Elisabeth Bowen l'a écrit pendant la guerre.

— On a dit que dans les histoires de Jane Austen, on pouvait reconnaître avec exactitude le paragraphe à la fin duquel elle avait laissé son

cahier pour boire une tasse de thé. Eh bien ! je crois qu'on pourrait retrouver dans mon livre les moments où, à cause de la guerre, j'ai dû m'interrompre. »

Départs forcés pour la campagne et ce *job* dans la défense passive dont elle ne parle pas, mais des amis m'ont raconté avec quelle conscience et quel dévouement elle l'avait accompli.

C'est d'une atmosphère aussi, de cette atmosphère-là, faite de tension, de souffrances bravement cachées, d'une activité si étrangère à elle-même que sont nés des personnages comme Stella et ce Robert qui trahit son pays, non pour de l'argent, mais par haine de sa classe. Sans doute parce qu'elle a voulu pénétrer ce qui est le plus loin d'elle.

Elle parle de tout cela comme avec réticence. De la même façon qu'elle s'exprime à propos de son « métier », de sa technique et jamais on n'oublie une autre présence qu'elle évoque avec une amitié si chaude et si sensible :

— Le jour où j'ai rencontré pour la première fois Virginia Woolf, dit Elisabeth Bowen, c'était à une réception dans un très beau jardin, à Londres. J'étais une jeune femme alors. Je me rappelle que je me suis baissée pour ramasser le gant gris que Mrs Woolf avait laissé tomber. Nous avons bavardé longtemps. A propos de rien, de ce gant et aussi de glaces à la framboise. Mrs Woolf m'a appris combien il est difficile d'obtenir une bonne glace à la framboise. Une question de sirop... Je me souviens de cette conversation comme si elle avait eu lieu hier, reprend Elisabeth Bowen. Mrs Woolf m'a invitée à aller la voir. »

Elle se tait durant un instant et regarde se consumer la cigarette de tabac blond entre ses longs doigts plats. Elle regarde aussi en elle-même la mince silhouette vêtue de gris qui a gardé jusqu'à la fin tant de jeunesse que « lorsqu'elle courait ou bien qu'elle s'asseyait au fond d'un fauteuil, on eût dit une pensionnaire. »

Durant la guerre, Elisabeth Bowen avait été passer quelques jours auprès de Virginia Woolf, dans le Sussex, peu de temps avant la mort de celle-ci.

— Et il y avait à une porte de la maison des Woolf une tenture de vieille soie brodée qui se déchirait. « Il nous faut la réparer », a dit Virginia. Elle dépendit elle-même la tenture et l'étala sur le parquet. Nous avons recousu la soie, toutes les deux assises par terre, et ce que nous avons ri ce jour-là ! Elle pouvait être très gaie, et dire des choses si amusantes. Il y avait en elle une vie mouvante, une telle diversité que quand nous avons appris sa mort, il nous a été impossible à nous tous, qui l'avions bien connue, d'écrire quelque chose sur elle. On ne pouvait pas la saisir, elle ne se laissait pas fixer.

La voix d'Elisabeth Bowen se teinte d'une émotion profonde qu'elle essaie d'effacer aussitôt en déclarant :

— En Angleterre, nous parlons très peu de ce que nous écrivons quand nous sommes réunis entre amis écrivains. Avec T.S. Eliot ou

Stephen Spender, nous nous attardons à des détails qui nous égayent ensemble. Nos amitiés littéraires sont des amitiés tout court.

Mais l'émotion revient parce qu'elle me parle d'une autre morte que nous aimons.

Katherine Mansfield, elle ne l'a pas connue.

— J'habitais alors l'Irlande. Je commençais à écrire.

L'Irlande, je me rappelle... Il n'y a guère que quinze ans qu'Elisabeth Bowen vit à Londres. Après les années de collège en Angleterre, elle était retournée en Irlande, « tentée par la peinture, me dit-elle, mais ne pouvant peindre ». Et tout à coup, nous parlons de Proust, parce que c'est Proust qui a déterminé sa vocation d'écrire en prose. Ah ! comme on m'a parlé souvent de Proust à Londres, à Oxford, à Cambridge ! Comme la lecture de Proust est vivante chez les écrivains, chez les étudiants, chez les auteurs de romans ! L'influence de Proust paraît encore grandir en Angleterre. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une imitation. Une influence bien plus profonde qui conduit la démarche d'un écrivain.

— Ce n'est pas lui que j'ai imité, dit Elisabeth Bowen. Mais comme l'enfant commence à parler par imitation, un jeune écrivain commence par imiter. J'ai d'abord imité...

Elle prétend avoir subi dans ses premières œuvres des influences successives qu'on peut facilement reconnaître. L'influence de Conrad en particulier, dont elle a beaucoup aimé et fréquenté les livres.

En 1923, elle a quitté l'Irlande, elle s'est mariée, elle est venue habiter l'Angleterre. La campagne d'abord. Londres ensuite. Mais à cause de ses origines irlandaises, elle ne parvient pas à se sentir tout à fait à l'aise ni à Londres ni nulle part. Elle a laissé l'Irlande depuis trop longtemps pour y être encore chez elle et, en Angleterre, elle s'étonne toujours. Elle ne s'est même pas habituée à l'existence quotidienne et elle réagit devant les plus petits faits qui éveillent en elle beaucoup d'images et de signes.

On la sent, en effet, même physiquement étrangère à Londres. Et je l'évoque soudain, revêtue d'un ample manteau à carreaux, entrant dans ce petit restaurant de Percy street qui s'appelait autrefois *la Tour Eiffel* et est devenu la *White Tower*. Un restaurant à la mode parmi les écrivains, mais dans lequel elle paraît aussi isolée au milieu du brouhaha qu'à cette terrasse déserte d'un café parisien où elle m'a raconté avoir composé une version de *The Heat of the Day*.

***

Rosamond Lehmann habite près d'Oxford, mais c'est à Londres qu'elle me rejoint, dans une maison amie, à l'heure du thé qu'une femme de chambre espagnole apporte en même temps que des tasses roses de porcelaine transparente. La maîtresse de maison, qui avait coiffé ses cheveux blonds d'une toque de plumes aux couleurs chatoyantes, m'a laissée,

appelée par un de ces « comités » plus tyranniques encore depuis la guerre, et il s'agissait, ce jour-là, d'établir des programmes pour des concerts d'enfants.

Aux murs, des tableaux de l'époque de Wilson. Partout de fragiles bibelots d'argent. Un grand piano. Des cinéraires d'un bleu profond. Une légère note d'exotisme, peut-être parce que cette maîtresse de maison a habité, durant de longues années, l'Amérique et les pays du Sud. Je n'avais jamais rencontrée Rosamond Lehmann. Je m'étonne lorsqu'entre cette grande jeune femme en tailleur gris, sans chapeau, ses admirables cheveux d'un blanc teinté de bleu et bouclés court. Il y a en elle une sorte de douceur grave et paisible. La coupe des yeux est très belle, et elle conserve dans tout le visage une grâce qu'on dirait d'une adolescente.

Elle aussi a cette pudeur particulière aux écrivains anglais. Elle écoute. Elle hésite parfois avant de prendre la parole. Elle parle d'autre chose que d'elle-même et de ce qui nous intéresse, elle et moi, directement. Elle doit savoir écouter longtemps, comme certaines femmes attentives à plaire. Elle est surtout attentive à la vie. On sent chez elle une soumission au réel et elle ne peut se laisser tromper par les apparences. Quand, soudain, elle parle de Paris qu'elle connaît très bien et que, depuis la guerre, elle ne parvient pas à retrouver joyeux et insouciant, c'est toute l'angoisse de ma ville occupée que je ressens encore. Mais sa sensibilité ne crée pas de tension. Elle est calme et paisible.

— Je sais que vous écrivez en ce moment.

Elle répond simplement :

— Oui, un roman, je le commence.

Elle ignore ce qu'il sera. Elle n'ose pas s'en expliquer, par superstition. Elle en connaît pourtant déjà deux personnages.

Je dis :

— J'ai beaucoup aimé Mrs Jardine.

— Moi aussi, et je suis contente que vous me parliez de *la Ballade et la Source*. D'habitude, on me cite *Poussière*. On me citera éternellement *Poussière*. Ne trouvez-vous pas désagréable de sentir fixé à soi le souvenir d'un premier roman écrit à vingt ans ?

Oui, c'est désagréable, bien sûr, mais inutile de s'attarder à cette pensée. En effet, elle n'y attache pas d'importance. Elle est une de ces femmes qui, j'en suis certaine, ne demeurent guère préoccupées de ce qu'on peut dire de leurs œuvres. Elle ne se laisse pas prendre aux phrases.

Pour Rosamond Lehmann, ce sont les personnages qui comptent d'abord. Ce sont eux qui lui apparaissent les premiers et qui créent les histoires, peu à peu, quand elle les a apprivoisés. Dans le roman auquel elle travaille actuellement, elle sait déjà qu'elle traitera la jeunesse et l'enfance de ses héros indirectement, par des évocations. Et soudain, parce que nous en sommes venues à parler du problème du temps qui est si important dans l'art moderne du roman, c'est, ainsi qu'auprès d'Eli-

sabeth Bowen, la même présence qui s'impose à nous. Comme Elisabeth Bowen, Rosamond Lehmann a connu et aimé Virginia Woolf. Elle a aussi étudié sa technique avec cette application méthodique dont on la sent capable. Pourtant, elle se plaint de travailler difficilement. Sa maison, à la campagne, est grande. Ses enfants l'absorbent beaucoup, bien qu'ils soient tous les deux dans les collèges. Et puis, elle s'occupe aussi de la maison d'éditions de son frère, John Lehmann. Elle lit des manuscrits anglais et étrangers. Elle a traduit *Geneviève*, un roman de Jacques Lemarchant.

— Notre travail, c'est la chose que les gens, nos amis même, comprennent le moins facilement, murmure-t-elle.

Elle sourit. Ce soir, elle doit encore changer de robe pour aller au théâtre. Elle me dit qu'elle ne se mêle pourtant pas beaucoup à la vie de Londres, juste pour se tenir au courant.

Elle est bien telle qu'on me l'avait décrite à Paris, où chacun la connaît grâce à l'effort de sa traductrice, madame Jean Talva. Elle me parle avec émotion de Jean Talva morte l'année dernière, avec affection aussi de la chère Simone Ratel. Toutes ces mortes, soudain, autour de nous dans le grand salon clair ! Et nous demeurons un instant silencieuses. Mais les silences de Rosamond Lehmann donnent confiance dans la vie et, quand elle vous quitte, on éprouve cette sorte de petite peine que l'on ressent à voir partir les êtres vrais, ceux qui ne sont pas prisonniers d'un rôle.

Qu'aurais-je pu lui dire encore ? Est-il besoin de lui demander à elle si le roman est vraiment un art de femme ?

Me voici plus tentée de le croire après ces trois rencontres si je songe à ce qu'ont de commun ces romancières et à ce qu'est pour moi un roman.

Les pendants d'oreilles d'Ivy Compton-Burnett, les objets qu'aime à rassembler Elisabeth Bowen, les cheveux de miss Lehmann deviennent des signes dans mon souvenir. Ces trois romancières ne créent pas seulement des personnages de fiction. Elles sont elles-mêmes des créatures de romans et leurs vies, leurs passés, leurs goûts se mêlent sans cesse à leur art.

CELIA BERTIN

IMAGES DE PARIS

MARCEL ACHARD

DURANT les beaux jours d'octobre, dans un quartier sans âge de Boulogne, les passants pouvaient croire à une hallucination en voyant s'y promener à petits pas, ou deviser assis sur les bancs des avenues, des jeunes femmes en crinolines et capotes à brides, des jeunes gens en pantalons à sous-pieds et hauts de forme poilus. Ces flâneurs surprenants n'étaient autres que les acteurs et les figurants de la *Valse de Paris*, échappés pour un instant de loisir du studio de Boulogne où ils tournent, sous la direction de Marcel Achard, le film qu'il vient de faire sur Hortense Schneider et Offenbach. C'est Yvonne Printemps et Pierre Fresnay qui assument ces deux rôles. Eux n'ont pas le temps d'aller respirer dehors la douceur de l'arrière-saison. Non pas qu'ils soient tout le temps sur le plateau, mais leurs moments de détente ils les passent enfermés dans une loge étouffante : elle, change de robe, fait rectifier sa coiffure, essaie des chapeaux et lui, lit des manuscrits ou prépare des mises en scène pour la Michodière. Vers trois heures de l'après-midi, sur un coin de table à maquillage, ils réussissent parfois à manger hâtivement une tranche de jambon, un peu de fromage. Et puis on vient la chercher, le décor est prêt, les figurants sont à leur poste. Mais son chapeau ne lui plaît pas : elle trouve avec raison qu'on a eu beau en changer la garniture, on reconnaîtra la forme qu'elle a déjà portée dans des scènes se passant des années avant celle-ci. On décide de mettre une plume qui recouvre entièrement la paille : le photographe déclare que cela fait la tête trop grosse. Alors, toujours avec le sourire, elle remonte dans sa loge : si on mettait un nœud sur ce chapeau ? Pour tromper l'attente on répète la scène et règle les éclairages avec son « standing [1] », une jeune femme blonde qui essaie d'avoir un peu les couleurs

1. Standing : doublure d'une vedette pour mises en place cinématographiques.

d'Yvonne. Marcel Achard remarque avec bonne humeur : « C'eût été plus économique de ne pas lésiner sur les chapeaux et d'en faire autant qu'il en fallait : le temps qu'on perd en ce moment à retaper celui-là coûte 200.000 francs à la production. » Enfin, « la voilà » annonce-t-on. Elle arrive, ravissante, avec le même chapeau et la même plume mais posée autrement et très seyante cette fois.

« Silence... moteur... on tourne... partez » dit la voix d'Achard. Un machiniste actionne une claquette et annonce : « Valse 205. Première. » La scène se passe dans un petit café italien : des figurants mangent et boivent, une jeune actrice a vingt mots à dire, Yvonne Printemps lui en répond six et l'air qu'elle chante à merveille est déjà enregistré et parfaitement au point. Pourtant, l'ingénieur du son n'est jamais content. Entièrement caché à tous les regards, sa voix sort on ne sait d'où pour déclarer : « Ce n'est pas bon pour moi. » Alors tout recommence. « Silence... moteur... on tourne... partez... » Bruit de claquettes : « Valse 205. Deuxième. » Et encore : « Valse 205. Troisième... Septième... Douzième, » etc. Marcel Achard, sur son fauteuil de toile, ne s'ennuie pas une seconde ; d'abord, il n'en a pas le temps. A l'affût derrière ses grosses lunettes, ses yeux verts ne laissent rien échapper : ni le geste d'un figurant, ni un accessoire déplacé. A peine assis, penché en avant, ses lèvres forment les mots de son texte en même temps qu'il est dit, et il sourit largement pour stimuler l'entrain et la gaîté qui doivent régner dans ce petit café. Il est infatigable et d'une courtoisie toujours égale qui le fait écouter plus sûrement que s'il déployait une sèche autorité. Là comme ailleurs sa gentillesse et son charme le servent et il obtient tout ce qu'il demande sans avoir l'air de rien exiger. Pourtant l'oracle invisible laisse toujours tomber des mots inexorables et sibyllins : « Pas bon pour moi... Difficilement mixable. » Vers six heures du soir, la bouche d'ombre déclare enfin : « Bon pour moi. » L'admirable est que personne ne dit ouf, et qu'Yvonne Printemps n'a rien perdu de sa grâce et de sa gaîté. Elle déclare même qu'elle « adore ça » et qu'elle s'amuse. Pourtant quelle épreuve depuis deux mois et comme pour le profane le cinéma apparaît d'abord comme une dure école de patience !

Se pourrait-il que Marcel Achard préfère ce travail à celui des répétitions au théâtre ? Si on lui posait cette question, sa réponse serait sans valeur, car ce qu'il aime toujours par-dessus tout, c'est ce qu'il est en train de faire. Et il est toujours en train de faire quelque chose. Une pièce ou un film, d'abord (*La Valse de Paris* est environ son soixante-dixième film et le second qu'il met en scène lui-même, la *Demoiselle de Petite Vertu* que la Comédie des Champs-Élysées va donner ce mois-ci, sa vingt-deuxième pièce). Mais quand il a par hasard des loisirs, il les emploie encore avec une application passionnée. A Paris, il ne manque jamais un spectacle de quelque ordre qu'il soit, ni une réunion sportive, boxe, foot-ball, hockey, courses de bicyclettes, etc. A la campagne, s'il

ne s'y enferme pas pour écrire, il se livre avec frénésie aux délices des mots croisés, au ping-pong où il est champion, au badminton, au lexicon, à n'importe quels jeux dits d'esprit ou de société et la « belote boxée » lui fait passer des nuits blanches. En voyage, il s'agit pour lui de tout voir : les monuments et les musées, comme les restaurants à spécialités de l'endroit, les courses de taureaux et les flamencos en Espagne, ailleurs les théâtres et les cinémas qu'il explore jusqu'au dernier, allant assister à deux pièces par jour et à un film entre la matinée et la soirée. Pendant la guerre et l'occupation, il trouva le moyen, toujours, de se faire passer d'une manière ou de l'autre les magazines et les livres anglais et américains et durant ces quatre ans se tint au courant, avec une exactitude chronologique, de tout ce qui se passa dans le domaine de l'esprit et de l'art à Londres, New-York ou Hollywood. Sa curiosité est inlassable et sa mémoire sans défaut. Sa complaisance aussi, et c'est toujours à lui que l'on téléphone pour savoir un nom, un titre, une date.

Ses énormes lunettes rondes, ses cheveux qu'il porte assez long, ses cols à la Grock, ses fantaisies vestimentaires lui donnent une fausse apparence de bohème. Personne n'est plus soigné, mieux rasé, aussi parfumé et minutieusement coquet que lui. Et sous cette allure nonchalante plus travailleur que lui. Il a dû gagner plusieurs fortunes, mais il les a toujours dépensées aussitôt généreusement et fastueusement, pour rien, pour son plaisir et surtout celui des autres. Il aime donner, à bon escient quand il le faut, et inviter, traiter royalement chez lui, ou dans les innombrables restaurants et boîtes de nuit où l'arrivée de « Monsieur Achard » est toujours saluée avec attendrissement par un personnel reconnaissant. Il est né à Lyon : il n'a certes pas le goût lyonnais de l'épargne. Mais peut-être doit-il à son pays d'origine celui de l'obstination dans l'effort. A neuf ans, élève au collège Rollin il écrivit sa première pièce : *Henry* (avec un i grec) *d'Auvergne*, « mélodrame fortement influencé de Dumas » avoue-t-il. Il jouait la comédie le dimanche. Il économisait — la seule fois de sa vie — pour pouvoir aller au Nouveau-Théâtre, il n'aimait que le théâtre, il voulait en faire comme acteur, ou comme auteur. Mais son père le destinait à être instituteur et l'obligeait à porter un lorgnon d'acier, au lieu des lunettes d'écaille de Harold Lloyd, qui l'avait fasciné au Pathé-Grôlée. Néanmoins, il se présenta au Conservatoire de Lyon, dans le rôle de Cyrano et la scène de la Mort. « Ne me soutenez pas, personne, rien que l'arbre... » Seulement, ayant mal calculé la distance qui le séparait de celui-ci, au lieu de s'y appuyer, il s'écroula par terre et fut refusé.

Alors il partit pour Paris, avec 400 francs dans sa poche. Il n'y connaissait que deux personnes, Pierre Scize et Michel Duran, qui ne s'y trouvaient justement pas à ce moment-là. Ayant jeté son lorgnon au ruisseau et acheté des lunettes d'écaille, il alla habiter l'hôtel des Fossés-Saint-Jacques et déjeunait pour 28 sous à « l'Étoile Bleue ». Il ne dînait

pas pour pouvoir s'offrir le théâtre, bien sûr. Un hasard lui fit rencontrer un représentant en papier carbone, il essaya d'en vendre. Pendant un mois il n'en écoula pas une feuille. « Alors, raconte-t-il, je fis une vague tentative de suicide, longuement préparée par un pneu à Henri Béraud, qui vint me tirer de là avec une paire de claques. » Et Pierre Scize, enfin de retour, le fait entrer comme souffleur au Vieux-Colombier, pour 4 francs par soir, plus 2 francs par répétition. Cela va à peu près jusqu'au jour où, troublé par les jolies jambes d'une interprète, « Dame, je les avais sous le nez », il tourne plusieurs pages à la fois du manuscrit, et souffle le second acte pendant qu'on en était encore au premier. « On me f... dehors, et Scize et Béraud me font écrire pour l'*Œuvre* les cours des Halles, avec commentaires payés 6 sous la ligne, » ajoute-t-il. Il est donc à six heures du matin aux Halles, dort l'après-midi, et court les spectacles le soir. Et puis, un jour, Robert de Jouvenel et le secrétaire de la rédaction de *l'Œuvre* parlaient ensemble et Marcel les entendait à travers la porte : « Il faut pourtant envoyer quelqu'un interviewer les plénipotentiaires allemands (c'était en 1919) et il n'y a plus personne à la rédaction — Si, il y a encore cet imbécile d'Achard. » Et, faute de mieux, on envoie « l'imbécile » à Versailles. Lui, très mal à l'aise, avoue ne connaître que les Halles, le Vieux-Colombier et un peu le boulevard Saint-Michel. « Prenez un taxi. » Et c'est ainsi qu'il rencontra la Fortune sous l'aspect du représentant de la presse américaine, Mr Topping et madame Andrée Viollis, en panne sur la route de Vaucresson. Courtoisement, « Marcel Achard, de *l'Œuvre* », se présente et les invite à monter dans son véhicule. Il les fait rire aux larmes en leur racontant à la suite de quelle conversation il a été envoyé faire son premier reportage. Charmés, conquis, ceux-ci jurèrent de l'aider, et lui firent rencontrer Brockdorff-Rantzau, dont le lendemain *le Petit Parisien* et *l'Œuvre* furent seuls à publier une interview. Triomphe de « l'imbécile », qui est félicité et pris en amitié par Gustave Téry — « Qu'est-ce qui vous intéresse ? — Le théâtre. » Et c'est bientôt après la rencontre avec Dullin et une pièce en un acte que celui-ci accepte. « Pièce hardie, dit Achard en pouffant de rire : deux types, quarante-cinq, cinquante ans, en province, reviennent du bout de l'an de la femme de l'un d'eux. La fille (Suzy Prim, qui débutait à seize ans) découvre que l'ami a été l'amant de sa mère et veut obliger son père à le chasser. Celui-ci refuse : « Pauvre folle, c'est peut-être ton père. » Mon acte se jouait avec une pièce espagnole, *Dame Allegre*, jouée par Suzanne Després. Le soir de la première, j'arrive en retard au théâtre et j'entends un tumulte, des sifflets. Je me dis : « Qu'est-ce qu'il déguste l'Espagnol. » Or c'était ma pièce : l'ordre du spectacle avait été changé sans que l'on m'en avertisse. » Franc-Nohain, pourtant, a reconnu du talent au jeune auteur. Ensuite, Achard donna une pièce sérieuse, shakespearienne, *Celui qui vivait sa Mort*, qui n'eut aucun succès, « sauf le dernier soir », reconnaît-il. Et enfin Dullin lui ayant dit : « Fais-moi la pièce que tu veux », il lui apporte

Voulez-vous jouer avec moâ. Il la joue lui-même ; Albert Fratellini vient le maquiller en clown. Il a un tel trac que si Dullin ne l'avait pas poussé, il ne serait pas entré en scène. Cette fois, il réalise que c'est sérieux et qu'il risque sa carrière. Au premier rang, il voit Robert de Flers et Pierre Veber qui guettent le nouveau venu. Le premier rire qui fuse, c'est celui de Flers. La partie est gagnée, l'entêtement du petit lyonnais est récompensé.

Après... eh bien! après, ce fut *Marlborough* à la Comédie des Champs-Élysées, et *Je ne vous aime pas* avec Michel Simon, et encore *La Belle Marinière* à la Comédie Française, puis *Jean de la Lune* avec Jouvet et Valentine Tessier, enfin dès 1929 le triomphe, et en 1930 la Paramount lui achète les droits de *La Vie est belle*. Il part pour New-York, c'est son premier voyage en Amérique ; il ne sait pas un mot de la langue, et la gouvernante anglaise de la charmante Juliette, au temps de leurs fiançailles, avait décrété qu'il ne la saurait jamais, qu'il n'avait aucun don pour cela. A New-York, Marcel, naturellement, va tous les soirs au théâtre et plusieurs fois par jour au cinéma. C'est comme cela qu'il apprend l'anglais. Il le parle aujourd'hui couramment, le lit aussi bien que le français et l'argot américain n'a aucun secret pour lui. Il a de l'oreille, il a de la mémoire, de la facilité à assimiler une langue étrangère, c'est certain, mais là encore il lui a fallu faire un effort de volonté assez remarquable.

C'est au cours de ses successifs voyages en Amérique, qu'allant une fois à Hollywood par le chemin des écoliers, il passa par Panama et fut touché par cette ville perdue qui lui inspira *Mademoiselle de Panama*. Plus tard, ce fut la Nouvelle-Orléans qui le frappa. Il s'enchanta longtemps de son souvenir, puis il écrivit *La Demoiselle de Petite Vertu*, que Françoise Christophe et Claude Sainval vont jouer bientôt

Marcel Achard est un poète, les noms parlent à son imagination. C'est dans celui d'une ville, d'une chanson, qu'il puise ses meilleures inspirations. C'est un tendre, un émotif et l'enthousiasme, l'admiration, comme la pitié mouillent facilement son œil clair. Il a une blague toujours prête au coin des lèvres et sa silhouette, depuis son chapeau trop petit incliné sur son front dans un angle étudié, en passant par ses manteaux clairs et flottants jusqu'à ses larges chaussures à semelles épaisses, dénonce une bonhomie sans façon, une fantaisie toujours prête à céder à l'instant et au moment. Mais qui devine, en le voyant, les arrière-pensées et la ténacité de cet enfant de Lyon, obstiné depuis l'enfance à suivre les chemins du talent pour gagner le succès et la popularité ? Un jour peut-être fera-t-on un film de sa vie mouvementée. Sous le signe du rire ou des larmes ? Des deux sans doute, et c'est ainsi qu'il l'aurait fait lui-même.

***

RÉPONSE A FRANÇOIS MAURIAC A PROPOS D'UN BALLET

Votre lettre de juillet dernier dans la *Table Ronde* [1] me désigne trop clairement, cher François, et trop de nos amis m'ont reconnue sous le nom d' « Armande » pour que, sans chercher dans *les Femmes Savantes* un pseudonyme masculin qui vous convienne, je ne vous fasse ici la réponse que sans doute vous attendiez.

Vous autorisant peut-être de notre longue amitié, vous avez rompu avec l'usage qui veut qu'on n'invoque dans les pamphlets que des textes précis. N'ayant pas à m'imputer de phrases imprimées sur lesquelles vous auriez moins facilement laissé jaillir votre mousseuse fantaisie, vous vous servez pour m'accabler, et dans un esprit de charité chrétienne auquel nous sommes nombreux à rendre hommage, de brefs propos échangés au théâtre entre deux portes, à la première de *Carmen*, ballet de Roland Petit. La sonnette de l'entr'acte rappelant chacun à sa place ne laissait pas de temps pour entamer une discussion. Sinon nous serions tombés d'accord sur plus d'un point. D'abord, je vous aurais concédé que la musique de Bizet était ce soir-là massacrée par un orchestre insuffisant (et voilà pourquoi vous voyiez des visages consternés à Auric, Sauguet, Jacques Février dont vous invoquez le témoignage et qui pourraient vous dire que là était le principal motif de leur mécontentement). Ensuite, j'aurais admis avec vous (si toutefois vous l'aviez remarqué) que les décors n'étaient pas toujours réussis. Donc, je ne pouvais pas « *promener dans les couloirs un ravissement qui avait force de loi* » : je n'étais pas ravie puisque j'avais tant d'objections à faire. Même sur la chorégraphie de Roland Petit, que je considère comme l'un des premiers chorégraphes d'aujourd'hui, j'aurais encore formulé quelques critiques. Cependant, je ne la juge pas comme vous une « *obscène pantomime* ». Elle est osée, manque quelquefois son but à force de hardiesse, mais est ravissante le plus souvent. Se peut-il que vous n'ayez pas goûté la danse avec l'éventail noir de Carmen chez Lilas Pastia, ou les scènes d'amour et de jalousie au réveil des amants dans leur chambre à rideaux jaunes? Celles-là étaient animées d'une passion suffisamment suggestive pour prouver que Roland Petit ne « *méprisait pas la vieille, la banale histoire du couple humain* ».

J'admire *Carmen* et la musique de Bizet tout autant que vous le faites vous-même, croyez-le, mais je n'estime pas qu'un jeune homme qui s'en inspire pour faire un ballet commette un « *attentat* », pas plus que

1. Il s'agit d'un article rédigé en forme de lettre où François Mauriac a critiqué avec vivacité les idées de Denise Bourdet sur le ballet de Roland Petit : *Carmen*. (N. D. L. R.)

les *Sylphides*, pour ne citer que cet autre-là, n'en sont un contre Chopin. Et je ne trouve pas que Roland Petit ait « *souillé* » l'œuvre de Mérimée : il l'a fidèlement suivie, autant qu'il se peut faire par une chorégraphie. « *Ces traces de doigts, ces chiures sur un poème sublime* » que n'en accusez-vous plutôt les librettistes de l'opéra de Bizet, qui n'ont pas craint d'adjoindre aux « *héros d'une grande œuvre simple et pure* » l'absurde et pleurnicheuse Micaela ?

Ce ballet, qui selon vous a « *rejoint déjà les vieilles lunes* », devait n'être joué que pendant trois semaines au théâtre Marigny. Son succès l'a forcé d'y demeurer trois mois. Auparavant, il avait reçu à Londres un accueil enthousiaste. New-York, à présent, l'a réclamé. Il est impossible que, tant de soirées durant, il n'ait été applaudi que par ce « *public des grands bars et des grandes premières* », avec lequel vous me mettez si flatteusement d'accord. Vous conviendrez avec moi qu'il a dû toucher des couches successives de public, tous les publics. Vous me répondrez que le public a mauvais goût. C'est vite dit et c'est, vous le savez bien, l'excuse que l'on trouve pour les œuvres manquées au théâtre. Que serait le théâtre si l'on ne devait y chercher d'abord l'approbation de cet indispensable public ?... Mais la discussion des lois qui, dans l'art difficile de la scène, régissent le succès nous entraînerait trop loin de notre sujet. Ce ballet d'ailleurs n'est que le prétexte de votre diatribe. Vous vous êtes servi de lui pour dénoncer ce que vous appelez *le* « *ricanement* » de mes amis « *devant les chefs-d'œuvre* » et, comme si j'étais leur protectrice, c'est à travers moi que vous attaquez un groupe d'artistes que vous désignez clairement par des prénoms bien connus. On peut s'étonner que vous ne vous soyez pas directement adressé à eux, et ce biais prudent surprend de la part d'un homme qui rompt si volontiers des lances en public, quitte à changer et assez souvent de camp. Obéissant à quelque obsession intime, vous accusez ces mêmes « *amis* » de « *se vider sur les chefs-d'œuvre* ». Ce genre d'images, quoique vous en pensiez, n'est pas clair pour tout le monde, et je suppose que vous leur reprochez surtout d'utiliser des thèmes qui ont déjà inspiré des écrits célèbres. Je ne puis croire qu'après Racine, Corneille... et Valéry, vous vous attaquiez au principe même d'un tel usage. (Et n'avez-vous pas déclaré que vous-même, en écrivant *Asmodée*, aviez pensé à Tartuffe ?) Non, vous statuez seulement en l'espèce que dans cet exercice, seuls « *mes amis* » blasphèment les chefs-d'œuvre. C'est évidemment une décision souveraine devant laquelle vous souhaiteriez, une fois de plus, que tout le monde s'inclinât... et affaire de goût.

Il est vrai que le goût n'est pas la faculté du monde la mieux partagée. Et l'on ne saurait certes vous contredire quand vous écrivez : « *Je ne suis pas, moi, un homme de goût, je le suis encore moins qu'il ne paraît* », vous en excusant sur certaine paysannerie naturelle ou voulue dont vous dites assez drôlement en l'occurrence : « *Je la dissimule avec soin* ».

Cependant au mauvais goût, même quand il lui plaît de se nommer « *dégoût* » pour les besoins d'une humeur atrabilaire, il est des limites dont on s'étonne qu'elles puissent être franchies. Quand « *notre désaccord à propos d'un ballet saisonnier* » vous oblige, pour vous citer, à « *jeter le masque enfin et* vous décharger *d'un coup de toute l'horreur et de tout le mépris que vous inspirent les inventions de mes amis* » et vous fait accuser une femme dont le goût, dites-vous ailleurs, est la « *spécialité* » de se complaire « *au milieu d'un peuple de mouches qui ne peuvent pondre leurs œufs qu'au cœur des chefs-d'œuvre* », l'on est tenté, cher François, de trouver tragi-comique cette perte du sens de la mesure et surprenant ce furieux accès d'homme aux rubans verts. Passe encore si celle que vous appelez Armande avait l'âge et les façons de Célimène. Mais le soin que vous prenez de lui rappeler qu'elle a atteint l'âge respectable ne devait-il pas vous tenir pour autant dans les bornes du respect, vous dont une incorrigible jeunesse dicta la colère!

Citant un titre oublié de Barrès, vous posez une loi : « *Toute licence sauf contre l'amour* ». Je vous en propose une autre que par malheur vous avez toujours négligée : « Toute licence sauf contre l'amitié ». Cependant, il faut bien vous pardonner car votre excuse, et l'un de vos charmes peut-être, c'est cette impossibilité de vous contraindre, cette impuissance à mesurer « jusqu'où l'on peut aller trop loin ».

DENISE BOURDET

Notre collaborateur Gérard Bauër devant, pour raison de santé, prendre quelques mois de repos, M. Thierry Maulnier a bien voulu accepter de tenir la chronique théâtrale de la Revue de Paris, *par intérim.*

Les théâtres ont appareillé pour la saison nouvelle avec prudence. Les dépenses qu'il faut engager pour monter une pièce nouvelle sont vingt fois plus grandes qu'il y a dix ans, tandis que le prix des places a seulement décuplé : encore ce prix est-il trop haut pour la plus grande partie de cette classe moyenne cultivée qui faisait naguère le public des spectacles dramatiques. Les conditions économiques de la vie du théâtre se sont donc aggravées. Là où il fallait, avant la guerre, quatre-vingts représentations pour couvrir les frais, il en faut aujourd'hui le triple. Un directeur, une troupe peuvent de moins en moins courir le risque d'un échec, parce qu'un échec peut les mettre en faillite. C'est là un grand péril pour le théâtre. L'invention, l'audace, l'originalité, la recherche, le refus des concessions commerciales comportent le risque d'échec : il faudrait que le théâtre fût en état de courir ce risque.

Or, il y a quarante théâtres à Paris, et le nombre des auteurs certainement « rentables » — Anouilh, Montherlant, Achard, Salacrou, Roussin, Sartre — n'excède guère la demi-douzaine. Quand ils n'ont pas à leur disposition une de ces mines d'or, les directeurs de théâtres doivent s'assurer contre le désastre par d'autres moyens. Le meilleur de ces moyens est de faire appel non pas à deux ou trois vedettes — deux ou trois vedettes coûtent trop cher — mais à une vedette — de celles qui font que le public assiège les guichets du théâtre, c'est-à-dire, à trois ou quatre exceptions près, de celles qui font du cinéma. Si la vedette populaire et l'auteur dramatique en faveur collaborent ensemble au succès d'une pièce, celui-ci est acquis : c'est ainsi que Fernand Gravey joue depuis plus de deux ans *la Petite Hutte* d'André Roussin, que Jean Gabin jouera peut-être plus de deux ans *la Soif* de M. Bernstein aux Ambassadeurs. Depuis le début de la saison présente, nous avons vu ainsi paraître, dans quatre pièces différentes, quatre grandes comédiennes que nous avions, au cours des dernières années, eu peu d'occasions de voir sur la scène : madame Ludmilla Pitoëff, dans *Miss Mabel* au théâtre

Saint-Georges, madame Alice Cocéa dans *Sincèrement* de M. Michel Duran, madame Elvire Popesco dans la nouvelle œuvre de M. André Roussin, madame Arletty dans *Un Tramway nommé Désir*. Est-il besoin de dire que nous en avons été extrêmement satisfaits ? Il n'empêche que le recours à la vedette unique, en vertu de la règle qui consiste à obtenir le plus grand nombre possible de spectateurs aux moindres frais, risque de renouer fâcheusement avec certaines traditions du théâtre du début du siècle. Si l'effort fait à la suite de Copeau pour imposer à la représentation d'une œuvre dramatique un style commun d'interprétation et pour faire de cette représentation un tout cohérent et indivisible, si cet effort cesse d'être « payant », trouvera-t-on longtemps encore des héros pour le continuer ?

Les solutions de l'auteur-vedette et de l'acteur-vedette ne sont pas toujours suffisantes et ne sont pas toujours possibles. Il existe, pour les entrepreneurs de spectacles, d'autres moyens de limiter les dégâts. L'un est de procéder, le plus souvent possible, à des *reprises*. Plutôt que d'ouvrir les portes du théâtre à un auteur nouveau, on va chercher dans le répertoire d'il y a cinq, dix ou cinquante ans une pièce qui a fait ses preuves. Les œuvres les plus prisées de Salacrou ou d'Anouilh reparaissent, et continueront sans doute de reparaître presque chaque année à l'affiche : et l'on a ressuscité hier Courteline, avant-hier Feydeau, aujourd'hui *le Petit Café* de Tristan Bernard (avec Bernard Blier : encore une vedette). Je sais que nous aurions tort de nous plaindre : les reprises nous ont donné, au cours des deux dernières années, plus d'une soirée agréable. Mais, dans la mesure même où elles constituent l'exploitation de succès consacrés (il arrive aussi qu'elles dispensent des frais de décors ou de costumes nouveaux), elles sont ce qu'on appelle une solution de facilité.

Quant au goût que manifestent les directeurs de théâtre pour les pièces étrangères, il ne peut, lui non plus, être blâmé en principe. Il pourrait même être hautement approuvé si l'on était certain qu'il est de même essence que la prospection glorieuse d'un Lugné Poë. Mais, ici encore, on pourrait bien obéir principalement à des préoccupations d'ordre financier. Les pièces étrangères choisies sont généralement celles qui ont eu dans leur pays d'origine (de préférence les États-Unis) un succès commercial considérable : deux ans, trois ans de représentations consécutives. C'est ce succès qu'on cherche à reproduire en France. On n'y parvient pas toujours, car, si le théâtre américain fait généralement au public quelques concessions commerciales, notamment en matière d'érotisme, il surprend et choque parfois les foules françaises, en même temps plus blasées, et plus facilement effarouchées par certaines brutalités des situations ou de l'expression.

Enfin, l'inquiétude financière dont souffre le théâtre français actuel se manifeste dans le genre des pièces choisies. Il est évident que les pièces à nombreux personnages, à figuration abondante, à chan-

gements de décors successifs, à « costumes », ont chaque année un peu moins de chances d'être jouées. Si Edmond Rostand, jeune auteur, vivait de nos jours, il ne trouverait sans doute pas un théâtre qui consentît à monter *Cyrano de Bergerac*. Je ne crois pas, pour ma part, que *Cyrano de Bergerac* soit l'archétype du grand théâtre, ni que l'abondance des décors, l'éclat des costumes importent à la qualité dramatique d'une œuvre. Une certaine pauvreté de moyens peut, au contraire, favoriser magnifiquement l'invention de l'auteur et celle du metteur en scène. N'oublions pas que le théâtre grec classique, que le théâtre élizabéthain étaient des théâtres pauvres. Plus près de nous, des hommes comme Copeau, Pitoëff, Dullin ont renouvelé le théâtre, accablé sous le luxe médiocre des « boulevards », avec les ressources de la pauvreté. Ce qui est inquiétant aujourd'hui, c'est que — mis à part l'effort, parfois aberrant, de quelques jeunes troupes courageuses — la pauvreté semble avoir perdu dans des théâtres pourtant accablés comme ils ne le furent jamais de prétentions fiscales, de notes d'électricité, de revendications syndicales, toute vertu inspiratrice. On persiste à croire qu'il est indispensable de vêtir les comédiennes avec des robes de grand couturier (même si elles jouent des rôles de femmes du peuple), alors que des oripeaux ingénieux pourraient avoir plus de fraîcheur, plus de charme, et même plus de richesse proprement *théâtrale ;* mais on ne joue plus que des pièces « modernes » où les acteurs mâles apportent leur complet veston. On n'imagine pas qu'on puisse payer les acteurs au-dessous d'un minimum syndical. Cela est assurément un bien social ; mais il est impossible de traiter en toutes circonstances un art comme un métier : on ne garantit pas un minimum syndical à un sculpteur, à un peintre. Il est normal que les acteurs engagés par des théâtres puissants et prospères soient protégés contre ceux qui pourraient les exploiter. Mais il serait normal aussi qu'ils eussent, le cas échéant, le droit de souffrir de la faim pour tenter une partie difficile en partageant les risques. On ne paie donc pas les acteurs au-dessous du minimum syndical, mais on ne joue plus que des pièces à quatre ou cinq personnages (ce qui fait que les acteurs dans leur grande majorité — j'entends les acteurs de talent — sont chômeurs la moitié ou les trois quarts de l'année). La pièce moderne à quatre personnages est donc désormais celle qui a le plus de chances d'être prise en considération par un directeur, celle qui est le plus communément jouée. Ce n'est peut-être pas une forme théâtrale plus mauvaise qu'une autre : *Huis clos*, une des œuvres dramatiques les plus fortes de ce temps, en est la preuve. Mais enfin elle ne saurait épuiser les possibilités d'expression de l'art dramatique : elle ne convient pas nécessairement à toutes les formes de talent. J'ajoute que la « pièce moderne à quatre personnages » doit en principe, pour répondre au goût du public actuel, être une comédie : le théâtre tragique, ou sérieux, est considéré comme une épreuve épuisante par une masse de spectateurs dont la culture dramatique est récente et sommaire, et pour qui une soirée au

théâtre constitue un pur divertissement — divertissement joyeux par nature, avec, si possible, un léger assaisonnement érotique.

Il est bien entendu que ces diverses conditions, qu'impose à l'activité dramatique le malaise économique moderne, ne sont que très rarement réunies toutes ensemble. Si elles l'étaient, elles définiraient la « pièce idéale » de ce temps, l'archétype propre à assurer à l'entrepreneur de spectacles le maximum de chances de gros profits avec le minimum de risques de perte. Cet archétype existe, ou peu s'en faut, avec *la Petite Hutte*, d'André Roussin — à cette nuance près qu'André Roussin est devenu, précisément à cause de *la Petite Hutte*, un auteur dramatique au succès incontesté, mais qu'il ne l'était pas quand la pièce fut lancée. Il y avait, au départ, un pari sur l'auteur. Le pari ayant été gagné, *la Petite Hutte* est probablement la pièce dont le succès hante les rêves de tous les entrepreneurs de spectacles : la pièce qui répond à toutes les nécessités de l'époque ; la pièce en or. Il est d'ailleurs remarquable qu'André Roussin lui-même, parvenu au point où sa seule signature, comme celle de Bourdet naguère, constitue une certitude de succès, ne méprise pas pour autant les nécessités de l'époque. Ses *Œufs de l'Autruche* étaient une comédie moderne à décor unique pour une vedette (Pierre Fresnay) et quatre acteurs. Sa *Nina*, jouée depuis quelques semaines aux Bouffes-Parisiens, est une comédie moderne à décor unique pour une vedette (Elvire Popesco) et quatre acteurs. Une autre des nouveautés de ce début de saison, *Sincèrement*, œuvre de M. Michel Duran qui n'est pas, lui non plus, un inconnu, loin de là, est aussi du même type : comme la voiture de l'après-guerre est la voiture économique, la pièce de l'après-guerre est la pièce économique, construite aux moindres frais, d'entretien peu coûteux et d'un bon rendement. On sait qu'il est difficile, dans ces conditions, d'échapper à la loi de la fabrication en série.

Si cette orientation générale ne peut être, en fin de compte, que dangereuse, rien n'empêche pourtant à priori la virtuosité, l'intelligence, et pour tout dire le talent de se manifester dans ces limites. Il est inutile d'aller en chercher la preuve plus loin que dans la *Nina* de M. André Roussin, celle des pièces de cet auteur qui témoigne le mieux, me semble-t-il, de sa maîtrise précoce. *La Petite Hutte* était un vaudeville parfois spirituel, mais un peu trop « commercial ». Dans *les Œufs de l'Autruche*, pièce d'une qualité très supérieure, il y avait un très beau personnage de comédie, celui du fanfaron du devoir, du pharisien de la médiocrité : mais la pièce manquait d'ossature. Dans *Nina*, l'action est menée de bout en bout de main de maître (à peine peut-on noter un léger fléchissement au second acte) ; les ressources usées du « triangle » classique sont renouvelées par une invention comique continuelle qui, sans courir le risque de déconcerter le grand public, sort pourtant des sentiers battus ; il y a des scènes d'une fantaisie absurde et charmante ; et le personnage central, celui de la femme-tempête, qui anéantit toute opposition autour d'elle et fait accepter les situations les plus extrava-

gantes par le naturel même avec lequel elle les vit, est taillé sur mesure pour madame Popesco, tour à tour comique et émouvante, avec des moyens d'une efficacité et d'une économie parfaites.

Un autre événement important a été la présentation à Paris du *Tramway nommé Désir*, de Tennessee Williams. Ici, les risques courus par l'entrepreneur de spectacles ont été grands. La pièce comporte de nombreux interprètes (une seule grande vedette, en vérité) et demandait, pour être réalisée selon les indications scéniques de l'auteur, des moyens considérables. Mais le triomphe de la pièce de Tennessee Williams aux États-Unis, l'accueil qui lui était fait en Angleterre où Laurence Olivier et Vivian Leigh la présentaient au public, justifiaient la dépense. Le soin d'adapter la pièce a été confié à Jean Cocteau, la mise en scène à Raymond Rouleau, ce qui était une bonne idée : car, si la pièce a été discutée, la mise en scène a été jugée unanimement comme un chef-d'œuvre étourdissant de virtuosité. Dans un décor multiple d'une grande beauté, dans des jeux de lumière raffinés, les mouvements des acteurs ont été réglés avec une exactitude impeccable, qui atteint à un style qu'on ose dire chorégraphique par sa rigueur sans jamais sacrifier le naturel. A l'œuvre de Tennessee Williams, plusieurs critiques ont reproché sa grossièreté, l'appel qu'elle ferait aux ressources d'un érotisme vulgaire. Ces reproches me paraissent s'appliquer à d'autres œuvres théâtrales américaines (et même françaises) bien mieux qu'au *Tramway nommé Désir*. L'aventure de l'héroïne de Williams, cette institutrice mûrissante au passé lourd, burlesque par son appétit des hommes, sa mythomanie et sa folie des grandeurs, et pourtant porteuse d'un grandiose et mystérieux message, qui vient jeter le trouble dans le milieu médiocre et trivial où vit sa sœur, heureuse à bon compte, est d'une incontestable vertu théâtrale. Avec sa majesté de clinquant, son air de reine de cartes, Blanche du Bois, jouée de façon magistrale par Arletty, n'en signifie pas moins, dans un milieu sordidement satisfait, englué dans la matière, l'irruption de l'inquiétude humaine : et l'homme qui, après l'avoir injuriée, la viole, la femme qui l'envoie à l'asile de fous pour se débarrasser d'elle, ne s'y trompent pas.

De deux autres spectacles importants nous sommes redevables, en partie ou en totalité, à l'Italie. M. Maurice Clavel a adapté une pièce de M. Ugo Betti, *Pas d'Amour* (ou plutôt : *Lutte jusqu'à l'Aube*), étrange tragédie à demi symbolique, où une lutte à mort entre deux hommes et deux femmes se déroule dans un univers presque kafkéen. Quant au spectacle italien du *Piccolo Teatro*, de Milan, il a été une démonstration éblouissante de cette mise en scène mouvementée et vivante, héritée de la Commedia dell'Arte, où la plus grande part est faite à la verve, à la spontanéité, aux élans d'improvisation des comédiens : le théâtre à l'état pur.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

DEUX IMAGES DE SAINT

Du fait que deux ouvrages de qualité, consacrés à saint Louis, viennent de paraître simultanément, il ne faut pas déduire que ce roi légendaire revienne au premier plan de l'actualité. A moins que ce ne soit par contraste, les princes de la terre tournant très exactement le dos à la sainteté. Le premier de ces livres — dans l'ordre de leur publication — est le *Saint Louis* [1] de M. Auguste Bailly. Quand il se fait historien, M. Auguste Bailly oublie qu'il est romancier : il laisse de côté la littérature et les appels, tentateurs, de la poésie ; la clarté, la densité, la rapidité sont ses qualités maîtresses. Il ne s'attarde pas aux grandes fresques ou aux fines enluminures ; il ne rêve pas à des hypothèses, même séduisantes ; il ne s'interpose pas entre son personnage et ses contemporains ; il s'attache uniquement à comprendre et à nous faire comprendre l'état d'esprit et les ressorts intérieurs de ces hommes du XIIIe siècle qui, certes, étaient tout aussi complexes que nous le sommes, mais d'une complexité différente.

Ainsi ce sentiment de la chevalerie et de la fidélité au serment prêté, qui font que les grands vassaux, même dans le moment où ils travaillent à rejeter l'autorité du roi, voire à la ruiner, ne refusent presque jamais d'assister aux réunions où ils sont convoqués, ou de comparaître devant son tribunal ; ainsi ces trêves d'après lesquelles on ne doit rien entreprendre contre ceux qui sont allés combattre en Terre Sainte, quitte à leur jouer les plus mauvais tours dès qu'ils ont mis le pied sur le sol de la patrie ; ainsi ce recours constant, fût-ce dans les circonstances les plus urgentes, au conseil des « barons ». Non point une consultation pour la forme, mais la confrontation des opinions divergentes, leur minutieux

1. Arthème Fayard.

examen et le souci visible de rallier les opposants à la décision qui, finalement, sera prise. Voilà des traditions et des institutions étrangères aux hommes de notre temps ; elles posaient aux contemporains du saint roi des problèmes de conscience, dont nous n'avons même plus la notion.

Cherchant à caractériser saint Louis par un trait essentiel, M. Auguste Bailly écrit : « Il est sans doute, au cours de l'histoire, le seul chef d'État dans la pensée duquel la morale gouvernementale se soit toujours confondue avec la morale chrétienne. » C'est en effet un cas unique ; la piété individuelle, la sainteté elle-même ne sont point nécessairement liées à la préoccupation et à la volonté de gouverner chrétiennement, c'est-à-dire de « penser » le pouvoir terrestre en fonction d'une morale religieuse qui le considère comme une délégation de la toute-puissance divine.

Sur la piété et la sainteté du roi, l'historien le plus éveillé ne peut que confirmer l'hagiographie ; ces mémoires, ces chroniques, ces rapports qui nous paraissent faits pour préparer et appuyer la canonisation du roi, le faire entrer, par priorité, dans la légende dorée, ne sont que témoignages authentiques, dépourvus de la moindre fioriture. Pas un geste, pas un mot, dans toute une vie, où l'on puisse discerner une faiblesse charnelle, le murmure d'un démon sournois. Saint Louis résista même à l'attrait d'une dévotion spectaculaire et à la tentation de rejeter le manteau royal pour revêtir la bure monacale. Aucun, parmi les saints qui se mêlèrent quotidiennement aux hommes, partagèrent leurs travaux et leurs peines, n'apparaît plus intégralement saint.

Mais saint Louis pouvait être une admirable figure de vitrail, tout en demeurant un roi « très chrétien » pareil aux autres, car il ne suffit pas d'être un saint pour gouverner chrétiennement. Comme chefs temporels, les papes eux-mêmes n'ont pas toujours appliqué — « pas toujours » constitue un euphémisme — les principes fondamentaux de la morale chrétienne ; ils n'ont pas craint de recourir à *l'ultima ratio* que symbolise la force armée : le glaive, et, pour défendre les intérêts matériels de l'Église, de se servir des armes spirituelles. Saint Louis, au contraire, bien que la chose ne soit pas toujours aisée, s'est efforcé de discerner l'exacte limite qui sépare le domaine de César et celui de Dieu, de faire régner, dans chacun, la justice qui lui est propre. Nul plus que lui n'a eu le sentiment de l'égalité des hommes devant Dieu, la conviction qu'ils étaient les simples interprètes des rôles qui leur avaient été distribués par le Directeur suprême, que leur valeur ne dépendait point du titre qu'ils portaient dans la pièce ou du costume dont ils étaient revêtus : un mendiant peut avoir le grand premier rôle, et l'empereur n'être qu'un figurant. Sa politique fut donc fondée sur la recherche de la justice et sur l'indifférence aux grandeurs humaines. « Ne vous figurez pas, dit-il un jour publiquement à son frère, le comte d'Anjou, que, parce que vous êtes mon frère, je doive vous épargner contre le droit et la justice. » Le plus étonnant n'est pas qu'il l'ait dit, mais qu'il l'ait fait comme il l'avait dit. On s'ex-

plique ainsi l'extraordinaire autorité morale qu'exerça saint Louis dans toute la chrétienté ; personne ne doutait qu'il fût l'arbitre idéal, le grand conciliateur. D'ailleurs, quand les causes étaient douteuses, saint Louis s'abstenait. Dans le dramatique conflit qui mit aux prises le Sacerdoce et l'Empire, plus précisément le pape Innocent IV et l'empereur d'Allemagne Frédéric II, il prit soin, malgré toutes les invitations, de rester à l'écart. Non pour se réserver les avantages de la neutralité, mais parce que, sincèrement, il n'apercevait pas où étaient le droit et la justice. Il se contenta de faire respecter, tant par le pape que par l'empereur, les droits de la France quand ils étaient incontestables.

Seulement — M. Auguste Bailly pose en termes excellents le problème — ce gouvernement d'esprit parfaitement chrétien était-il compatible avec l'état du monde, tel qu'il existait au XIIIe siècle ? Déjà, fût-ce dans la chrétienté, la foi en une doctrine qui subordonnait la politique à une morale déterminée n'était pas si répandue que son application pût être universelle. La barrière qui séparait les chrétiens des infidèles vacillait. Saint Louis, en Palestine, fut choqué par les relations commerciales et culturelles qui s'étaient nouées entre les Francs et les Musulmans syriens ; l'empereur Frédéric II prit conscience de la solidarité qui unissait les Méditerranéens contre le danger des Barbares venus des steppes asiatiques. Le moment était passé d'une théocratie où le pouvoir serait entre les mains d'un laïque. A la vérité, s'était-il jamais présenté ? Saint Louis représente, dès le moyen âge, une exception merveilleuse, un prodige sans exemple et sans renouvellement. Les gouvernants qui, par aventure — il n'y a pas grand risque ! — voudraient suivre ses traces, seraient promptement rejetés et renvoyés à leurs oratoires comme de dangereux rêveurs ; on leur accorderait plus volontiers une auréole qu'un portefeuille de sous-secrétaire d'État dans un cabinet ministériel.

Le propos de M. Henry Bordeaux, de l'Académie française, dans : *Un Précurseur : Vie, Mort et Survie de saint Louis* [1] est donc bien différent de celui de M. Auguste Bailly ; on peut dire qu'il se situe à l'opposé. D'ailleurs, l'ouvrage de M. Henry Bordeaux se clôt sur une ardente prière à saint Louis, afin qu'il nous guide et nous rende « l'espoir de le retrouver dans le royaume céleste » ; c'est là une attitude qu'on rencontre rarement chez les historiens, même romantiques. Bien que M. Henry Bordeaux se fonde sur une documentation ample et sur une critique rigoureuse, son objet n'est pas seulement de retracer exactement la vie de son personnage, mais de retrouver son souvenir et le reflet de sa présence dans les hommes et dans les âmes d'aujourd'hui. Cette « quête » du saint roi lui est facilitée par sa connaissance des êtres et des sites. Aucun des « paysages » de saint Louis, depuis l'abbaye de Royaumont où il soignait les lépreux jusqu'à Mansourah où il fut captif du « Soudan » d'Égypte, jusqu'aux collines de Tunis où il mourut, que M. Henry Bordeaux n'ait

1. Plon.

longuement visité, sur lequel il n'ait profondément médité. Aucune des situations à laquelle a dû faire face saint Louis qui n'offre à son biographe l'occasion d'un rapprochement avec celles que le XXe siècle, fécond inventeur de tragédies et de mélodrames, a combinées. Nous passons d'un plan à l'autre sans que soit rompu le fil que dévide l'éternité.

Si le mot n'avait pris une nuance légèrement péjorative, « édifiant » conviendrait à l'ouvrage, et si l'épithète n'avait quelque chose de peu catholique, celle de « constructif » lui irait également. Car c'est l'envie de reconstruire la cité sur les plans de saint Louis que M. Henry Bordeaux voudrait susciter chez ses lecteurs. Avec M. Auguste Bailly, il est permis d'estimer que l'entreprise est chimérique et peu souhaitable, mais M. Henry Bordeaux ne répliquerait-il pas que son plan de reconstruction peut attendre, qu'il s'agit là non de bâtiments provisoires mais d'un projet « en définitif », et que les sinistrés du monde moderne savent bien que les plus beaux plans de reconstruction sont ceux qu'ils ont le moins de chance de voir réalisés ?

... VU PAR CHATEAUBRIAND ET ROUSTAM

M. Christian Melchior-Bonnet a eu une idée simple mais bonne : celle de demander à Chateaubriand une vie de Napoléon [1] ; l'auteur des *Mémoires d'outre-Tombe*, des *Etudes historiques*, de *Buonaparte et les Bourbons* a consenti ; il n'a eu qu'à puiser dans ses souvenirs et dans ses notes pour composer l'une des plus brillantes et des plus originales biographies napoléoniennes que nous connaissions. Par une savante et judicieuse introduction, M. Christian Melchior-Bonnet souligne l'intérêt qui s'attache à Chateaubriand historien et, particulièrement, historien de Napoléon.

Contrairement à ce que l'on croit communément, Chateaubriand avait le sens de l'histoire et la patience de l'historien ; son œuvre proprement historique, peu connue et très peu fréquentée, est pleine d'intérêt. L'enchanteur n'avait nullement la prétention de faire surgir le passé d'un coup de sa baguette magique ; il grignotait, comme tout érudit, les archives et les imprimés ; il lisait même, la plume à la main, les livres de ses confrères et il était en mesure de mener une discussion critique avec méthode et rigueur. Dès les premières pages de « son » Napoléon, on trouvera une étude, extrêmement fouillée, des origines, des ascendances familiales et de l'état-civil de Bonaparte. On voit d'abord que le biographe a relégué son imagination et imposé silence à ses sentiments personnels pour rechercher la vérité. Partout, quand il s'agit de relater des événements dont il n'a pas été témoin — par exemple la retraite de Russie ou la captivité à Sainte-Hélène — Chateaubriand se refère aux

1. Editions Egloff (Fribourg) et Luf (Paris).

sources les plus sûres ; même, ce qui n'est pas fréquent à l'époque, il les cite scrupuleusement.

Sans doute subsiste l'antipathie, mêlée d'attirance, qu'éprouva Chateaubriand pour Napoléon ; mais la haine est souvent plus clairvoyante que l'admiration béate ; d'ailleurs, au moment où il écrit, Chateaubriand a pansé les blessures que lui avait infligées le despotisme de Napoléon, et tempéré la colère que le « crime » commis par l'assassin du duc d'Enghien avait soulevée en lui. Quant à croire que Chateaubriand a surtout souffert dans son amour-propre d'avoir été éclipsé par Napoléon, et qu'il a pris une revanche posthume, c'est là une vue, semble-t-il, assez naïve : dans sa sphère, Chateaubriand n'a jamais comparé personne avec lui. Il vaut mieux le croire, lorsqu'il écrit : « Mon admiration pour Bonaparte a toujours été grande et sincère, alors même que j'attaquais Napoléon avec le plus de vivacité. » Entendez que Bonaparte, c'est le révolutionnaire qui extrait de la révolution son essence précieuse : le goût de la liberté, l'élan vers l'avenir, l'enthousiasme pour ce qui est neuf ; mais que Napoléon c'est le tyran qui se grise de sa puissance, abat ce qui lui résiste, bâillonne la liberté, méprise le peuple et les peuples, reste indifférent aux souffrances humaines.

Qu'il ait affaire avec Bonaparte ou avec Napoléon, Chateaubriand écrit de la même encre : colorée, étincelante. Les quatre cents pages du livre scintillent comme granit au soleil. Traits fulgurants, raccourcis qui vous étranglent un homme comme par un lacet, ellipses étourdissantes, images éblouissantes, Chateaubriand les sème à la volée ; elles tombent, elles éclatent sans préparation, la surprise ajoutant encore à l'effet. Sur les ossuaires de la plaine russe : « Des Compagnies industrielles se sont transportées au désert avec leurs fourneaux et leurs chaudières ; les os ont été convertis en noir animal : qu'il vienne du chien ou de l'homme, le vernis est du même prix et il n'est pas plus brillant, qu'il ait été tiré de l'obscurité ou de la gloire. » Sur les illustres ralliés aux vainqueurs, quels qu'ils soient : « La prospérité nous est transmise avec ses esclaves, comme autrefois une terre seigneuriale était vendue avec ses serfs. » Dans Chateaubriand, les pauses et les ralentissements du style sont ainsi marqués par des feux d'artifice.

Avoir couché, pendant quatorze ans, au seuil de la chambre de Napoléon, ne l'avoir pour ainsi dire pas quitté d'une botte, avoir fait partie de sa suite, l'avoir accompagné dans les parades et dans les batailles, lui avoir présenté chaque matin le miroir devant lequel il se rasait, confèrent aux souvenirs de Roustam, mamelouk de l'empereur, un caractère indéniable d'authenticité. Ces brefs mais substantiels mémoires n'étaient pas inconnus, mais difficiles à rencontrer. M. Jean Savant les a placés en appendice à l'ouvrage, modèle d'érudition, qu'il vient de publier sous le titre : *Les Mamelouks de Napoléon* [1]. On les lira avec

1. Calmann-Lévy.

intérêt. Quoiqu'il ne faille pas attendre de Roustam la pénétration de Chateaubriand, et que ce parangon des serviteurs, aveugle quand il ne faut pas voir, sourd quand il ne convient pas d'entendre, ait son maître pour idole, il est curieux que le mamelouk donne de Napoléon une image assez voisine de celle qu'a tracée, d'inspiration, le génial vicomte ; la dureté de l'empereur, son ironie parfois lourde, souvent tranchante, la brutalité et la verdeur de ses propos, sa promptitude de jugement, son aptitude à jouer des personnages divers, cette trempe et cette « ductilité » — le mot est dans Chateaubriand — d'acier témoignent bien du mépris supérieur qu'il avait pour les hommes, même ceux qui étaient les plus proches de lui, par le sang, par le rang ou par l'esprit. Aussi les dévouements les plus sûrs et les plus durables sont-ils venus de ceux qui n'avaient fait que l'entrevoir. Roustam lui-même refuse de le suivre à l'île d'Elbe, préférant demeurer auprès de sa femme — une Française. Napoléon ne lui pardonna pas cette défection et ne voulut pas le revoir. Les historiens bonapartistes ne la lui ont pas pardonnée non plus et parlent de Roustam avec un écrasant dédain.

Ce n'est pas pour réhabiliter le mamelouk de l'empereur que M. Jean Savant a écrit son ouvrage, mais bien pour restituer une page de l'histoire militaire qui manquait. Ces mamelouks, venus d'abord d'Égypte et de Syrie, appartenant à dix nations différentes, et qui constituèrent un escadron de cavalerie dans la garde impériale, sont les personnages de vingt romans d'aventures, qu'avec une patience admirable a reconstitués M. Jean Savant. Le livre lu, on en sait autant qu'on en pourra jamais savoir sur les mamelouks : leur origine, leur caractère, leur rôle dans la guerre, leur influence sur les mœurs. Ils ont formé, il y a un siècle et demi, le prototype de notre Légion étrangère. Ils inspiraient l'admiration et la crainte : ils étaient beaux, ils étaient braves et faisaient voler les têtes désignées sans hésitation ni murmures. Madame de Staël ne fut pas toujours enturbannée : elle ne se coiffa à la mamelouk qu'à partir du Consulat. C'était la mode.

TERRES DISPUTÉES

Le nombre des peuples qui puissent à bon droit réclamer leur indépendance contre les occupants n'est probablement pas très grand ; le plus souvent c'est un conquérant, conquis à son tour, qui s'insurge pour recouvrer la domination qui lui fut ravie. Les terres ont si souvent changé de maîtres qu'il est malaisé de savoir quel en est le possesseur légitime.

Sur les Antilles, les droits souverains des Caraïbes paraissent, historiquement, les seuls fondés ; toutefois, il n'y a plus de Caraïbes ou presque plus. Dès la fin du XVIIIe siècle, les rares survivants étaient confondus avec les noirs africains, et il fallut un long procès pour qu'un Caraïbe authentique se fît reconnaître comme tel ; l'argument qu'il donnait était

pourtant sans réplique : il était né à Saint-Domingue avant que le premier Africain y eût été transporté.

On trouvera cette anecdote significative et même symbolique dans un livre, assez étrange, qu'a écrit un historien de Haïti, M. C.L.R. James : *Les Jacobins noirs* [1] ; il y retrace la révolution de Saint-Domingue et l'insurrection des noirs, commandés par Toussaint-Louverture, contre les colons français. C'est une affaire extrêmement embrouillée, parce que l'idéologie révolutionnaire, l'émancipation des esclaves, la lutte des classes, la rivalité de races, la politique pure interfèrent sans cesse et faussent à tout instant un jeu qu'on présumerait assez simple. M. C.L.R. James s'est donné beaucoup de mal pour expliquer les ressorts d'un drame dont le dénouement, tout au moins, fut clair. En octobre 1804, le chef noir Dessalines se couronna empereur de Haïti, puis, au début de 1805, tous les blancs qui avaient survécu à douze années d'une guerre atroce furent massacrés. M. C.L.R. James ne cache pas que ce dénouement lui semble rationnel et conforme au matérialisme dialectique dont il est un ardent zélateur. Cela n'empêche pas, comme on dit, les sentiments, car ainsi que tous les Haïtiens, M. C.L.R. James est un ami de la France. Il est vrai que c'est dans les livres de l'abbé Raynal que Toussaint-Louverture avait puisé les principes de la liberté, que c'est l'abbé Grégoire qui avait obtenu la suppression de l'esclavage dans nos colonies et que, sans les « bourgeois » de France, les noirs de Saint-Domingue eussent attendu encore cinquante ans leur libération. Mais que pensaient les derniers Caraïbes de cette sanglante dispute ? On ne leur a pas demandé leur opinion. C'est dommage.

Et que pensaient les Berbères des luttes qui, en Afrique du Nord, mirent aux prises durant plusieurs siècles les Arabes, les Espagnols et ces corsaires barbaresques dont le plus illustre fut Barberousse ? Nous n'en savons rien, mais grâce à M. Pierre Hubac, auteur d'un important ouvrage sur *Les Barbaresques* [2], nous aurons une image moins floue de ce que furent, en réalité, les corsaires méditerranéens. M. Pierre Hubac, qui sent vivement la poésie de la mer et qui est un expert des choses marines, s'attaque à la légende qui fait d'eux des pirates sans foi ni loi, courant sur des proies sans défense. Il les réhabilite, veut voir en eux des résistants qui prennent la mer comme on prend le maquis et, ne pouvant se débarrasser de l'oppresseur (le premier en date étant Rome), le harcèlent en des guérillas. Bref, des indomptables, des aventuriers héroïques, ni meilleurs ni pires que les réguliers, ayant au demeurant leur code de l'honneur et leur discipline propre.

Peut-être M. Pierre Hubac a-t-il cédé quelque peu à l'attrait, romantique, du hors-la-loi, et au pittoresque de la course marine. Peut-être

1. Traduit de l'anglais par Pierre Naville (Gallimard).
2. Berger-Levrault.

est-il plus près de la vérité quand il compare les corsaires à des jouteurs qui rompent des lances par plaisir sportif. Quoi qu'il en soit, le livre apprend au profane bien des choses qu'il ne soupçonnait point, en particulier les finesses de la construction maritime ; il y a des pages sur les galères et les chébecs qui respirent l'enthousiasme.

LA POLICE EN DENTELLES

Les lecteurs de *la Revue de Paris* ont déjà eu un aperçu du livre que M. Hugues de Montbas vient de publier sur *La police parisienne au Temps de Louis XVI*[1]. Commentant avec autant d'érudition que d'esprit un mémoire que Lemaire, en 1776, avait rédigé à la demande de l'empereur Joseph II d'Autriche — c'était le temps où l'Europe nous enviait notre administration policière ! — M. Hugues de Montbas démonte, pièce par pièce, un mécanisme qui assurait aux Parisiens une sécurité presque parfaite et un ravitaillement que nous avons pu, bien des fois, regretter.

Ce qui frappe, c'est la faiblesse des moyens dont les lieutenants de police disposaient pour une tâche immense. Quelques commissaires, une poignée d'inspecteurs, un petit nombre d'écus suffisaient pour que les Parisiens fussent à l'abri de la pègre et de la disette. Il est vrai que le labeur de ces auxiliaires de l'ordre était prodigieux ; la « journée » de M. de Sartine nous laisse rêveurs ; on se demande comment il pouvait faire tenir autant d'activité en vingt-quatre heures. Il est vrai aussi qu'il disposait, à peu de frais, d'un réseau d'indicateurs presque toujours sûrs et de subordonnés presque toujours honnêtes. Quant au ravitaillement de la grande ville, il n'était pas, heureusement, régi par des doctrines infaillibles ; il empruntait au libéralisme et au dirigisme selon les circonstances, le but essentiel étant d'assurer aux Parisiens une nourriture suffisante à des prix raisonnables, et non d'affirmer des principes. Cette police n'était pas tracassière, si elle était efficace ; il y avait sans doute quelque arbitraire dans ses procédés, mais cet arbitraire ne touchait guère que les suspects et laissait en paix les honnêtes gens. Après son éclipse, sous la Révolution, elle fut remplacée par la police impériale qui eut un tout autre caractère. A la manchette en dentelles succéda la main de fer ; à la police d'État, l'État policier.

PIERRE AUDIAT

1. Hachette.

★ ★ ★ CORRESPONDANCE ★ ★ ★

Nous avons reçu du frère du général Dentz la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

M. Frédérix a fait des Mémoires du général Catroux, dans votre dernier numéro, un commentaire sympathique et teinté d'admiration. Il a loué sa probité, sa pénétration psychologique, la vérité de ses portraits, sa franchise : toutes qualités dont on fait communément un mérite à l'historien. De si grands éloges, dans une Revue comme la vôtre, sont une consécration. J'ai donc tout lieu de craindre que certains de vos lecteurs, conduits ainsi à prendre le livre du général Catroux pour une œuvre d'histoire, ne puissent pas se faire sur le général Dentz et sur l'Armée du Levant, une opinion impartiale. D'autant plus que M. Frédérix a dédaigné les innombrables protestations qui ont déferlé sur *le Figaro* et qui contredisaient sans ménagement les affirmations du général Catroux. Beaucoup étaient cependant signées de très grands noms.

Permettez-moi de revenir sur deux ou trois points.

Le général Catroux a soutenu que la situation stratégique, au printemps de 1941, imposait une expédition contre le Levant français. Ce n'était pas du tout l'avis du commandement anglais qui, non moins bien renseigné et non moins vigilant, s'opposa à la guerre le plus longtemps qu'il put. Elle fut finalement décidée malgré lui, contre lui, par le Foreign Office, sur les interventions conjuguées du général Catroux et de l'Intelligence Service. On est forcé d'en conclure qu'elle répondait à des préoccupations moins militaires que politiques, et que le « général Spears », qui était à cette époque l'ami du général Catroux, y a « vu une occasion d'introduire au Levant les troupes britanniques ».

M. Frédérix ne s'étonne pas que le général Catroux ait prêté les mains à cette politique. C'est trop peu dire : qu'il s'en soit fait l'instigateur. Le général ne devait cependant pas être facile à duper. Il est, de nature, autant diplomate que militaire ; il connaissait à fond — c'est M. Frédérix qui le souligne — tous les éléments du problème ; et personne ne savait mieux que lui « qu'une des visées constantes de la politique britannique, depuis Bonaparte, a été d'écarter la France du Levant ». Il n'a donc pas été victime de son inexpérience.

M. Frédérix se garde d'insister. Mais, à la même page, il se montre sans indulgence pour les officiers qui ont « servi les desseins de l'ennemi » et pour le chef qui ne s'est pas révolté « contre le rôle dégradant » qu'on lui a fait jouer. Seulement, ces paroles qu'il emprunte au général Catroux pour les faire siennes, c'est au général Dentz et à l'Armée du Levant qu'il les applique.

Pour justifier sa guerre, le général Catroux a affirmé par tracts, par ordres du jour, à la radio, non pas seulement comme le dit M. Frédérix, que le Levant risquait de devenir une base de bombardement contre l'Égypte, mais qu'il était occupé par les Allemands à qui le général Dentz l'avait livré. M. Frédérix sait que c'est une fable. Je regrette qu'il n'ait pas trouvé bon de la retenir pour la raconter à ses lecteurs, car c'est un des principaux griefs qui ont fait condamner le général Dentz. Par celui-ci, il leur aurait permis d'apprécier la valeur des autres.

La vérité, c'est que le 8 juin, lorsque les troupes anglaises et gaullistes ont franchi la frontière, il n'y avait pas un seul soldat allemand sur notre territoire, et que le général Catroux le savait. Il savait que jamais à aucun moment, ni un fantassin de la Wehrmacht, ni un artilleur, ni un char n'avaient mis le pied ni en Syrie ni au Liban. Il savait que les avions de la Luftwaffe, qui avaient été autorisés par l'amiral Darlan à faire sur nos terrains, entre le 12 et le 30 mai, des escales d'une nuit, avaient disparu jusqu'au dernier. Il le savait par ses agents, par les agents anglais, par le consul des Etats-Unis à Beyrouth que le général Dentz avait invité à constater qu'il ne restait au Levant ni un avion ni un aviateur allemand.

Les troupes, au contraire, se montrèrent stupéfaites de ne trouver devant elles, sur tout le front, que des Français, et des Français fidèles à leurs chefs. On leur avait donc menti ? Et quelle pouvait bien être la raison inavouée de cette campagne fratricide ? Elles ne se sont pas révoltées cependant et de cette soumission M. Frédérix ne s'étonne pas. Il s'étonne par contre, avec le général Catroux, que l'Armée du Levant se soit battue sans défaillance, il dit même : « avec la rage des guerres civiles ». Le mot est cruel, et il est injuste pour des soldats qui, écrasés par les gros obus de la flotte anglaise, écrasés par les blindés australiens, se sont fait tuer, eux, sans phrases, pour l'honneur du drapeau, et parce qu'ils espéraient que

leur sacrifice sauverait le Levant et l'Empire.

M. Frédérix s'est demandé ce qui serait arrivé si « les troupes vichyssoises » n'avaient pas été « chassées » du Levant, autrement dit si le général Catroux ne les avait pas fait attaquer. Il incline à penser que le *statu quo* aurait été maintenu, et qu'en 1943, comme celles d'Alger, elles seraient rentrées dans la guerre aux côtés des Alliés. Je suis d'accord avec lui sur ce point. Mais, en toute loyauté, ne devait-il pas conclure que l'initiative du général Catroux n'a rendu aucun service à la France? Et ajouter ensuite que, tout compte fait, elle lui a rapporté tout de suite 2 000 morts de l'un ou de l'autre camp, et peu après d'être expulsée honteusement d'un pays où la défaite de 1940 avait laissé notre prestige intact?

En revanche, il ne s'est pas demandé ce qui serait arrivé si le général Dentz ne s'était pas battu, ou s'il avait seulement fait mine de se battre. C'est cependant une question à laquelle fournissent réponse aujourd'hui des documents officiels et publiés. L'Allemagne aurait-elle conquis le Levant? Elle en avait certes les moyens. Mais ce n'est pas sûr, car il ne semble pas que, tenant Rhodes et la Crète, elle lui portait autant d'intérêt que le Gouvernement de Londres. Ce qui est sûr, c'est qu'elle aurait aussitôt dénoncé l'armistice. C'est qu'Hitler et l'O.K.W., également inconsolables de n'avoir pas occupé Alger et Casa en 1940, auraient saisi l'occasion de réparer leur bévue. En juin 1941, qui les en aurait empêchés? Où et quand se serait ensuite opéré le débarquement des Alliés?

Je passe ici la parole à mon frère. Voici ce qu'il m'a écrit de sa cellule, alors qu'il s'attendait à être fusillé. Dans des journées comme celles-là, on atteint sans effort la sincérité absolue : « J'emporterai la conviction qu'en défendant la Syrie contre les Anglais, j'ai défendu l'Afrique du Nord contre les Allemands, et que j'ai gagné contre eux la bataille pour Bizerte. »

A. Dentz.

***

Nous avons reçu de madame Rosemonde Gérard, de MM. Jean et Maurice Rostand, la lettre suivante :

Ayant lu *la Revue de Paris* comme tous les mois, nous avons pris connaissance des souvenirs de Johan Bojer relatifs à Edmond Rostand.

Nous sommes obligés de rectifier certaines erreurs par trop flagrantes : il n'y a jamais eu de lions de bronze en faction au portail d'Arnaga, *Chantecler* n'a pas été acheté un million par *l'Illustration* et Edmond Rostand n'est pas mort poitrinaire à Marseille, mais à Paris, en décembre 1918, de la grippe espagnole.

Votre Revue est trop bien informée pour que nous la laissions accréditer de pareilles inexactitudes.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

DU CIEL AU COMBAT

(Lavauzelle)

Ce compte rendu officiel des exploits des unités des 1re et 6e divisions aéroportées britanniques durant la deuxième guerre mondiale est aussi passionnant qu'un livre d'aventures, passionnant parce que ses auteurs ont su rendre leur travail extrêmement vivant, en faisant intervenir dans le récit de chaque opération les acteurs du drame, du plus élevé au plus humble, soit que ceux-ci nous content eux-mêmes leurs actes et leurs impressions, soit que leurs hauts faits nous soient rapportés par des camarades qui combattaient à leurs côtés.

Après un exposé des méthodes d'entraînement des parachutistes et des exercices de planeurs et remorqueurs au cours des derniers mois de 1940 et du début de 1941, nous assistons successivement : au raid sur l'aqueduc des Pouilles en février 1941 ; à l'enlèvement du matériel du poste de radio-repérage allemand de Bruneval (fin février 1942); aux combats de la 1re brigade de parachutistes en Tunisie pendant l'hiver 1942 et le printemps 1943 ; à la bataille des ponts de Sicile et à la conquête du port de Tarente l'été suivant ; aux actions de couverture du flanc gauche britannique à l'est de Caen, lors des débarquements de Normandie en juin 1944 ; à la célèbre épopée d'Arnhem à l'automne de la même année, où la 1re division aéroportée, isolée pendant dix jours, perdit 7 600 hommes sur 10 000 ; enfin, au parachutage de la 6e division au nord de Wesel, en mai 1945, lors du franchissement du Rhin.

L'ouvrage est si attachant qu'une fois sa lecture commencée on le quitte avec regret.

L. K.

※ LA SOCIOLOGIE ※ DU COMMUNISME

par Jules MONNEROT

(Gallimard)

Sous le titre *la Sociologie du Communisme*, M. Jules Monnerot vient d'écrire un ouvrage touffu, volumineux, d'une syntaxe parfois pénible, mais dont les défauts de forme ne diminuent pas la richesse d'information, l'acuité critique et le puissant intérêt. La thèse centrale de l'auteur est que le marxisme stalinien est une sorte d'Islam, agissant par les moyens éternels, et en quelque sorte classiques, de toutes les sectes conquérantes à prétentions universelles. Ces moyens ne sont pas que ceux d'une praxis politique et d'un super-Etat ! Ce sont ceux d'une orthodoxie sacrée, qui se donne pour une science et qui a réussi, dans une large mesure, à utiliser à son profit le besoin religieux des hommes. Même si l'U.R.S.S. n'avait plus rien de commun avec l'idéal marxiste dont elle se proclame l'héritière et la réalisatrice, elle serait encore le pays sur lequel se sont fixées les représentations passionnelles des adeptes d'une nouvelle religion séculière. L'idée n'est pas nouvelle, certes, mais M. Monnerot est peut-être le premier en France qui l'ait développée avec une force aussi remarquable. Faute de le suivre dans son effort psychologique, on ne peut exactement rien comprendre aux développements du phénomène communiste dans le monde.

P. F.

□ □

※ AVEC LES PEINTRES ※ DE LA RÉALITÉ POÉTIQUE

par Gisèle d'ASSAILLY *(Julliard)*

Y a-t-il une « réalité poétique » ? Et ne faudrait-il pas écrire « avec les peintres poétiques de la réalité » ? Il s'agit en l'espèce de Brianchon, Caillard, Cavaillès, Legueult, Limouse, Oudot, Planson, Térechkovitch. Avec ces huit peintres l'auteur est « *lié d'amitié* », dit la *prière d'insérer*. On trouve dans son livre, en effet, des entretiens, des « une heure avec » plutôt que des analyses critiques. Ils disent, ces artistes, leur enfance, s'ils aiment les chiens, les enfants, les quartiers arabes et s'ils préfèrent les visages ou les objets. Ils parlent maîtres, amis, souvenirs, couleurs. On ne trouve plus de vert véronèse. J'ai gagné 600 francs sur un cheval. Et comment ils travaillent : « *Ce sont les couleurs qui en résonnant chaud m'obligent parfois à changer mon décor en cours de route* ». Ils sont à l'aise, vivants. Bonnes peintures, en somme, de peintres. L'auteur a de l'adresse, de la gentillesse et de l'enthousiasme.

□ □

LIVRE BLANC

Quatre années de lutte pour la défense de l'Église hongroise

(Édit. Amiot-Dumont)

Avec ce *Livre blanc*, nous tenons entre nos mains les documents par lesquels le Cardinal Mindszenty précisa, durant quatre années, la position de l'Eglise hongroise face au régime démocrate populaire instauré dans son pays, défendit les libertés spirituelles contre l'entreprise d'étouffement menée selon les plans du *Kominform*, et attisa la fureur du gouvernement de Budapest qui, pour ne plus voir se dresser devant lui l'inflexible prélat, le fit arrêter le 27 décembre dernier et condamner.

Ces documents ont été publiés sur la demande même du Cardinal, qui avait réussi à les faire passer à l'étranger, peu de temps avant son arrestation et souhaitait qu'ils servissent à éclairer le monde sur les vrais desseins des adversaires de l'Eglise. Seuls, ne figurent pas dans le volume ceux qui furent jugés incompréhensibles en dehors des frontières de la Hongrie ; la liste nous en est donnée en appendice. Quant aux lettres pastorales, elles n'ont subi que des coupures insignifiantes. C'est donc bien la voix du Cardinal Mindszenty qui retentit dans chacune des pages de ce pathétique *Livre blanc*. Ferme, précise, sereine jusqu'à la fin, toujours accordée à la gravité du conflit qui ne cesse de s'accentuer, cette voix est de celles — nous en sommes assurés dès que nous l'entendons — qui ne se laissent entamer par rien et ignorent la reddition.

On ne saurait lire de tels documents sans en être bouleversé, sans mesurer la gravité du drame qu'ils évoquent ! La lutte menée, plusieurs années durant, par l'Eglise de Hongrie contre le totalitarisme marxiste, nous savons bien que l'enjeu n'en était pas et n'en demeure pas seulement la liberté religieuse en Hongrie : chacun de nous y est intéressé.

Il importe, enfin, de signaler la protestation que les cardinaux français adressèrent au comte Michel Karolyi, ministre de Hongrie à Paris, et la déclaration que fit S.E. le Cardinal Suhard, le 9 février dernier. Nous lisons l'une et l'autre en tête du *Livre blanc*.

ANDRÉ BOURIN

THE POEMS AND VERSES ※ OF JOHN KEATS ※

edited by John Middleton Murry
(Eyre and Spottiswoode)

Cette édition de Keats, publiée une première fois à tirage limité en 1929, n'avait jamais été réimprimée. Mais depuis vingt ans, beaucoup de travaux ont été faits à propos de ces textes et leur suite chronologique. Middleton Murry a révisé sa première édition suivant ces nouvelles recherches. L'orthographe archaïque de Keats n'a été conservée que quand elle participait à l'effet du poème. Cette édition peut être considérée comme l'édition définitive des poèmes de John Keats.

C. B.

□ □

※ KATHERINE MANSFIELD ※ AND OTHER LITERARY PORTRAITS

by John Middleton Murry
(Peter Nevill)

Ces portraits littéraires vont de Keats, Thomas de Quincey, Matthew Arnold à Katherine Mansfield, en passant par Thomas Hardy et Shakespeare. Les essais de Middleton Murry sur la poésie sont remarquables et pour nous une clé. Son dialogue imaginaire Keats-Coleridge est d'une pénétration curieuse. Mais nous sommes toujours gênés par ce qu'il écrit à propos de Katherine Mansfield, dont il fut le mari.

CELIA BERTIN

□ □

SCULPTURES SOUDANAISES

par F.-H. Lem
(Arts et métiers graphiques)

En dépit des multiples études publiées sur l'art nègre depuis cinquante ans, la connaissance que l'on a de l'esthétique de l'Afrique noire reste confuse. Il était bon qu'en ce qui regarde notamment la sculpture soudanaise, un esthéticien qui a eu le privilège de se familiariser avec l'art nègre dans son milieu originel et de réunir sur place une admirable collection, entreprit méthodiquement l'étude d'une région aussi riche du point de vue plastique. Ce travail intelligent et clair, accompagné d'une abondante bibliographie, est illustré d'une soixantaine de planches qui sont une suite ininterrompue de merveilleux chefs-d'œuvre.

YVAN CHRIST

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Malclès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4318-11-49.

LA SÉCURITÉ SOCIALE

ne sera certainement pas suffisante pour assurer l'**Indépendance** à laquelle tiennent encore de nombreux Français.

Il est indispensable de se constituer un portefeuille et de choisir avec discernement un certain nombre de valeurs ; le revenu, pour beaucoup d'entre elles, peut atteindre 6 à 8 %.

Pour vous aider, lisez chaque semaine

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

" LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE "

Vous y trouverez :

Des **Editoriaux** de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU ; F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, professeurs des Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien inspecteur général des Finances ; A. THIERS, maître des Requêtes au Conseil d'Etat ; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique ; H. BUFFANDEAU, etc ...

Des **enquêtes** sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;

Trois revues complètes :

I. — **Bourse de Paris** : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;
II. — Les titres qui se négocient " **hors cote** " ;
III. — Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales** ;

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;
Des indications sur certaines valeurs **susceptibles de hausse** ;
Des renseignements périodiques sur les **Emprunts étrangers en souffrance** ;
Une **cote complète** des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION, ***l'hebdomadaire le plus précis de la Presse financière,*** **ne se vend pas au numéro.**

ABONNEMENTS : Un an : **600** frs ; 6 mois : **350** frs — *Essai : Un mois :* **50** frs

Viennent de paraître : *(Édition illustrée)*

ROUBAIX-TOURCOING : 128 pages abondamment illustrées - Franco : **400** *francs*
FRANCHE-COMTÉ : 180 pages - Franco : **450** *francs*

1, rue Saint-Georges - Paris (9e) • Compte postal : Paris 5110-71